



Monsieur Paul LEYMARIE

ET LA RÉDACTION DE LA *Revue*

*ont l'honneur de présenter à leurs Abonnés et Lecteurs
leurs meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an.*

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

50^e ANNÉE.

N° 1.

1^{er} JANVIER 1907.

**DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE**

**RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL**

Pour célébrer le cinquantenaire de la *Revue Spirite*, fondée par Allan Kardec, la rédaction a apporté, dans la composition de ce numéro spécial, un soin jaloux. Il comprend 96 pages, plus 17 portraits des collaborateurs de la *Revue* tirés sur des planches hors texte. Ce numéro, qui se vendra au prix de 2 fr. 50, sera adressé à nos abonnés sans augmentation de prix.

A NOS LECTEURS

La *Revue Spirite* commence en ce mois sa cinquantième année d'existence.

Pour célébrer dignement cet important anniversaire, nous avons cru devoir faire appel à quelques-uns de nos écrivains les plus connus pour leur dévouement à la cause spirite, et les prier de nous prêter pour la circonstance leur gracieuse collaboration. Tous — et nous sommes heureux de les en remercier ici publiquement — se sont empressés de répondre à notre demande.

Nous leur cédon la parole, mais nous pensons toutefois qu'avant de les entendre il plaira à nos lecteurs de prendre connaissance d'écrits posthumes recueillis par nos soins et qui sont dus à la plume d'Allan Kardec et de P.-G. Leymarie, les deux premiers directeurs de la *Revue Spirite*. Nous débiterons ainsi par un pieux hommage à la mémoire de ces deux vaillants lutteurs ; et, pour montrer, en outre, que nous ne prétendons pas faire de cette fête une question d'église, il nous a paru bon d'en donner la présidence d'honneur à un esprit complètement indépendant : au grand génie, au grand poète et penseur qui a rempli de son nom et de sa gloire le xix^e siècle, à Victor Hugo. Car, lui aussi a fait tourner les tables, lui aussi a écouté avec un religieux respect les communications des esprits, dont il a dit qu'ils étaient seulement *des invisibles et non pas des absents*. Car, c'est lui dont la plume magique a tracé, dans la *Légende des Siècles*, la figure austère et rayonnante de la Vérité — persécutée puis triomphante.

Or, c'est elle le but sacré, le but unique du spiritisme et, par conséquent, celui de notre *Revue*. Soyons humbles. Nous n'ignorons pas que l'étoile Vérité brille aux célestes sommets bien au-dessus de notre pauvre humanité, que les sentiers qui y conduisent sont ardues et difficiles, et que, sans doute plus d'une fois, en avançant, nos pieds mal assurés trébucheront ; mais qu'importe si nous allons de l'avant ! qu'importe puisque nous savons que plus nous approcherons d'elle, plus nous verrons son éclat grandir et sa splendeur se révéler à nos regards éblouis !

Maintenant, chers lecteurs, la parole est au poète.

LA RÉDACTION

LA VÉRITÉ

.
.
Quoi ! celui-ci prétend qu'il voit de la clarté !
Il dit qu'il voit de loin venir la vérité !
Il sait l'heure, il connaît l'astre, il a l'insolence
D'être une voix chez nous qui sommes le silence,
D'être un flambeau chez nous qui sommes la noirceur !
Il vit là-haut ! il est ce monstre, le penseur !
Quoi ! sa prunelle est sainte, et serait la première
Qu'éblouirait l'auguste et lointaine lumière !
L'abîme est noir pour nous et pour lui serait bleu !
Si ce n'est pas un fou ce serait donc un dieu !
A bas ! — Et cris, fureur, sarcasme, affronts, supplices !
Les ignorants naïfs et les savants complices,
Tous, car c'est l'homme auquel on ne pardonne point,
Arrivent, et chacun avec sa pierre au poing.
— Ah ! tu viens annoncer la vérité ! prédire
La fin de la bataille et la fin du délire,
La fin des guerres, plus d'échafaud, le grand jour,
Le plein midi, la paix, la liberté, l'amour !
Ah ! tu vois tout cela d'avance ! Plus d'envie,
L'homme buvant la joie aux sources de la vie,
Et la fraternité, de ses larges rameaux
Laissant tomber les biens en foule et non les maux ;
Pour avoir de tels yeux il faut être stupide !
A mort ! — Et chacun grince, et trépigne, et lapide ;
Avec tout ce qu'on a sous la main, fouets, bâtons,
On frappe, on raille, on tue au hasard, à tâtons,
Tant les âmes ont peur de manquer de ténèbres,
Et tant les hommes sont facilement funèbres !
L'ennemi public meurt. Bien. Tout s'évanouit.
Nous allons donc avoir tranquillement la nuit !
La sainte cécité publique est rétablie.
On boit, on mange, on rampe, on chuchote, on oublie.
L'ordre n'est plus troublé par un noir songe-creux ;
On est des loups contents et des ânes heureux ;
Le bonze met son masque et le temple son voile ;
Quant au rêveur marchant en avant de l'étoile,
Qui venait déranger Moïse et Mahomet,
On ne sait même plus comment il se nommait.
Et qu'annonçait-il donc ? La vérité ? Quel songe !

Au fond, la vérité, vivants, c'est un mensonge ;
La vérité n'est pas. Fermons les yeux. Dormons. —
Tout à coup, au milieu des psaumes, des sermons,
Des hymnes, des chansons, des cris, des ironies,
Quelque chose à travers les brumes infinies
Semble apparaître au seuil du ciel, et l'on croit voir
Un point confus blanchir au fond du gouffre noir,
Comme un aigle arrivant dont grandit l'envergure ;
Et le point lumineux devient une figure,
Et la figure croît de moment en moment,
Et devient, ô terreur, un éblouissement !
C'est elle, c'est l'étoile inouïe et profonde,
La Vérité ! c'est elle, âme errante du monde,
Avec son évidence où nul rayon ne ment,
Et son mystère aussi d'où sort un flamboiement ;
Elle, de tous les yeux le seul que rien n'endorme,
Elle, la regardée et la voyante énorme,
C'est elle ! O Vérité, c'est toi ! Divinement,
Elle surgit ; ainsi qu'un vaste apaisement
Son radieux lever s'épand dans l'ombre immense ;
Menace pour les uns, pour les autres clémence,
Elle approche ; elle éclaire, à Thèbes, dans Ombos,
Dans Rome, dans Paris, dans Londres, des tombeaux,
Une cigüe en Grèce, une croix en Judée,
Et dit : Terre, c'est moi. Qui donc m'a demandée ?

VICTOR HUGO (*Légende des Siècles*).

LA REVUE SPIRITE

L'ŒUVRE DE SON FONDATEUR.

Allan Kardec avait fait paraître le *Livre des Esprits* en 1857, dix ans juste après les premières manifestations d'Hydesville en Amérique. Il y avait donc un certain temps déjà qu'on s'occupait, dans presque tous les pays et tous les milieux, des étranges phénomènes dits *spirites* ; mais nul n'avait songé, comme lui, à les observer avec minutie, persévérance et méthode, à les soumettre à un examen serré et logique autant que judicieux, et à en tirer finalement un corps de doctrine philosophique aussi lumineux que rationnel. On sait quel succès obtint son œuvre. Le Spiritisme était fondé.

Qu'allait-il se passer ?



PAUL PUVIS

Allait-on être en présence d'une secte d'illuminés ? Ou bien était-ce une nouvelle religion qui allait naître ? Déjà, quelques années auparavant, on avait vu s'établir, sous les auspices de quelques disciples de Swedenborg, la *Nouvelle Jérusalem*. Serait-ce une simple transformation de cette église ?

Pour couper court à toutes les questions comme à toutes les inquiétudes, Allan Kardec, dès janvier 1858, prenait la plume, et, à lui seul, sans le secours d'aucune bourse, sans le concours d'aucun collaborateur, fondait la *Revue spirite*, et voici ce qu'il disait en première page :

« Encore une fois quand une force est dans la nature, on peut l'arrêter un instant : l'anéantir, jamais ! on ne fait qu'en détourner le cours. Or la puissance qui se révèle dans le phénomène des manifestations spirites, quelle qu'en soit la cause, est dans la nature, comme celle du magnétisme ; on ne l'anéantira donc pas plus qu'on ne peut anéantir la puissance électrique. Ce qu'il faut faire, c'est de l'observer, d'en étudier toutes les phases pour en déduire les lois qui la régissent. Si c'est une erreur, une illusion, le temps en fera justice ; si c'est la vérité, la vérité est comme la vapeur : plus on la comprime, plus grande est sa force d'expansion.

« On s'étonne avec raison que, tandis qu'en Amérique, les Etats-Unis seuls possèdent dix-sept journaux consacrés à ces matières, sans compter une foule d'écrits non périodiques, la France, celle des contrées de l'Europe où ces idées se sont le plus promptement acclimatées, n'en possède pas un seul. On ne saurait donc contester l'utilité d'un organe spécial qui tienne le public au courant des progrès de cette science nouvelle et le prémunisse contre l'exagération de la crédulité, aussi bien que contre celle du scepticisme. C'est cette lacune que nous nous proposons de remplir par la publication de cette Revue, dans le but d'offrir un moyen de communication à tous ceux qui s'intéressent à ces questions, et de rattacher par un lien commun ceux qui comprennent la doctrine spirite sous son véritable point de vue moral : la pratique du bien et de la charité évangélique à l'égard de tout le monde.

« Peu d'années se sont écoulées depuis l'apparition des premiers phénomènes, et déjà nous sommes loin des tables tournantes et parlantes, qui n'en étaient que l'enfance. Aujourd'hui c'est une science qui dévoile tout un monde de mystères, qui rend patentes les vérités éternelles qu'il n'était donné qu'à notre esprit de pressentir ; c'est une doctrine sublime qui montre à l'homme la route du devoir, et qui ouvre le champ le plus vaste qui ait encore été donné à l'observation du philosophe. . . .

... On nous contestera peut-être la qualification de science que nous donnons au Spiritisme. Il ne saurait sans doute, dans aucun cas, avoir les caractères d'une science exacte, et c'est précisément là le tort de ceux qui

prétendent le juger et l'expérimenter comme une analyse chimique ou un problème mathématique ; c'est déjà beaucoup qu'il ait celui d'une science philosophique. Toute science doit être basée sur des faits ; mais les faits seuls ne constituent pas la science ; la science naît de la coordination et de la déduction logique des faits : c'est l'ensemble des lois qui les régissent. Le Spiritisme est-il arrivé à l'état de science ? Si l'on entend une science parfaite, il serait sans doute prématuré de répondre affirmativement ; mais les observations sont, dès aujourd'hui, assez nombreuses pour pouvoir en déduire au moins des principes généraux, et c'est là que commence la science..... »

— Ainsi le Spiritisme n'était pas une religion nouvelle, mais une science plutôt ancienne, longtemps voilée et obscurcie, et qu'on allait reconstituer sur des bases entièrement neuves, non pas avec les débris des philosophies anciennes, mais avec tout ce qu'elles avaient laissé de clarté, et en y ajoutant, conformément aux révélations et enseignements des Esprits, un idéal plus large, plus pur et plus lumineux, de nature à répondre, sans réserve, aux aspirations les plus nobles comme aux espérances les plus vastes de l'Humanité pensante.

Descartes avait dit : *Je pense, donc je suis*. Le Spiritisme, à son tour, allait compléter cette vérité par celle-ci : *je suis, donc j'ai été, donc je serai*. Le problème s'agrandissait ; le champ d'études devenait immense, illimité même. Combien de penseurs déjà l'avaient abordé ; mais leur doctrine était restée confinée, cachée ; c'était la doctrine hermétique, ésotérique, la doctrine voilée, réservée à un petit nombre de privilégiés. Le Spiritisme, lui, plus généreux, allait luire, comme le soleil, pour tout le monde, ou plutôt pour tous les hommes de bonne volonté.

Avant le *Livre des Esprits* on avait vu paraître *Terre et Ciel* de Jean Reynaud, livre dans lequel le savant auteur plaidait éloquemment le progrès indéfini de l'âme et la nécessité de la pluralité des existences, démontrée par les divers états de l'homme sur la terre. Charles Fourier avait admis le même principe. Un siècle plus tôt, Swedenborg avait établi clairement la possibilité des communications entre le monde visible et le monde invisible. Victor Hugo lui-même, dès 1853, avait eu, à Jersey, avec M^{me} de Girardin, de nombreuses communications par la table en présence de sa famille, d'Auguste Vacquerie et de quelques amis. La même année, Eugène Nus, en compagnie de plusieurs amis, faisait de curieuses expériences de typtologie, qu'il devait rapporter plus tard dans ses *Choses de l'autre monde*.

La nouvelle doctrine était donc dans l'air. Allan Kardec se mit à l'œuvre, et sentit bientôt qu'il ne suffirait pas à assumer à lui seul la tâche colossale qui s'offrait à lui. Aussi presque en même temps que la *Revue Spirite*

créait-il la Société parisienne des Etudes spirites, dans le but d'avoir sous la main un centre sérieux d'observations.

De puissants médiums se révélaient. Parmi eux se distinguèrent, dès le début, deux jeunes et brillants écrivains, promis à la célébrité : c'étaient Victorien Sardou et Camille Flammarion.

En 1858, la *Revue Spirite* publiait un dessin médianimique, très curieux et très remarquable, d'une habitation de la planète Jupiter, exécuté et gravé, sous l'inspiration de l'esprit de Bernard Palissy, par Victorien Sardou, lequel n'avait jamais pratiqué le dessin ni la gravure.

De remarquables dissertations signées Galilée étaient dictées à Camille Flammarion; et c'est en 1863 que le jeune et savant astronome publiait son premier et si admirable ouvrage : *La pluralité des mondes habités*, auquel ne tardaient pas à succéder *L'amen et Dieu dans la nature*. Le premier de ces ouvrages préparait la venue de la *Pluralité des existences* que devait faire paraître, deux ans plus tard, André Pezzani, avocat à la cour impériale de Lyon.

Cependant les partisans et défenseurs de la cause devenaient de plus en plus nombreux et se révélaient principalement dans les milieux intelligents et instruits. Parmi ceux qui prêtèrent un fidèle et ardent concours au maître, à la *Revue* et à la Société spirite nous citerons : Jobard, directeur du musée royal de l'industrie de Bruxelles; Didier, le fondateur de la librairie académique; le Dr Demeure, médecin homéopathe d'Albi; Pierre-Gaétan Leymarie, le futur administrateur de la Société spirite et aussi le futur directeur de la *Revue*; Alexandre Delanne, père de Gabriel Delanne; Dr Chaigneau, père de Camille Chaigneau; Bonnamy, juge d'instruction; T. Jaubert, vice-président du tribunal civil de Carcassonne, qui faisait couronner par les *Jeux floraux* deux fables à lui dictées par un poète de l'au-delà : *Le lion et le corbeau*, et *L'os à ronger*.

De nombreux groupes et sociétés se créaient, tant à Paris qu'en province, sous le patronage de la *Revue*; et deux journaux nouveaux venaient lui prêter leur appui : à Lyon, la *Vérité*, à Bordeaux, la *Ruche Spirite Bordelaise*.

Trois importants ouvrages, tout spécialement signalés par la *Revue Spirite*, paraissaient en 1866 et 1867 : *Les Grands Mystères*, d'Eugène Nus; *Les Evangiles expliqués*, de J.-B. Roustaing, bâtonnier de l'ordre des avocats de Bordeaux; *Le Roman de l'Avenir*, œuvre entièrement médianimique, recueillie par Eugène Bonnemère, l'érudit historien des *Camisards*, qui, chose curieuse, ignorait alors jusqu'au nom du Spiritisme.

On voit qu'en peu de temps le Spiritisme avait fait une forte trouée dans le monde littéraire, philosophique et même savant.

Disons maintenant un mot des adversaires du spiritisme. Ils furent nom-

breux — les choses nouvelles dérangent toujours beaucoup de gens — ; il s'en rencontra un peu partout. Les savants pour la plupart — surtout les officiels, — marquèrent un profond dédain pour cette prétendue science, basée sur des faits et des expériences qu'on ne pouvait reproduire à son gré dans un laboratoire ou dans un cours public. Les médecins — nous ne disons pas tous — ricanèrent et traitèrent les spirites de fous ou d'hallucinés. Quant aux incrédules de tous bords ils s'amüsèrent énormément de cette nouveauté et s'acharnèrent à la faire tomber sous le ridicule, — ce à quoi, nous le constatons après un demi-siècle, ils ont fort peu réussi. Du moins le clergé allait-il avoir, en face de la nouvelle doctrine, une attitude plus digne, plus réservée, et rappeler ses fidèles à la pratique de la charité chrétienne ? — Que non pas. A de rares exceptions, les prêtres, obéissant sans doute à un mot d'ordre, tonnèrent presque tous dans leurs chaires contre le Spiritisme, cette œuvre de l'enfer et contre les spirites, ces suppôts de Satan. Toutefois, en France, l'Eglise se contenta d'agiter ses foudres en chaire ou dans ses écrits; mais, en Espagne, elle alla plus loin : elle ralluma les bûchers de l'Inquisition. — Le 9 octobre 1861, sur l'esplanade de la ville de Barcelone, en présence d'une foule innombrable, avait lieu, par ordre de l'évêque de cette ville, l'autodafé de trois cents volumes et brochures sur le Spiritisme, parmi lesquels : la REVUE SPIRITE, d'A. Kardec, la *Revue spiritualiste*, de Piérard, le *Livre des Esprits*, le *Livre des médiums*, *Lettre d'un catholique sur le Spiritisme*, du Dr Grand, etc., Inutile d'ajouter que le prêtre-exécuteur et ses aides se retirèrent couverts par les huées des assistants et les cris de : A bas l'Inquisition !

— « Si l'on examine cette affaire au point de vue de son importance, — écrivait Allan Kardec quelques jours après l'événement, — nous dirons d'abord qu'il n'y a eu qu'une voix pour dire que rien ne pouvait être plus heureux pour le Spiritisme. La persécution a toujours été profitable à l'idée qu'on a voulu proscrire; par là on en exalte l'importance, on éveille l'attention, et on la fait connaître de ceux qui l'ignorent. Grâce à ce zèle imprudent, tout le monde, en Espagne, va entendre parler du Spiritisme et voudra savoir ce que c'est ; c'est tout ce que nous désirons. » — Vingt-sept ans plus tard, en 1888, dans cette même ville de Barcelone, avait lieu le premier congrès spirite international, et l'un de ses quatre présidents effectifs se trouvait être M. P.-G. Leymarie, directeur de la *Revue Spirite*.

A la fin de 1868, Allan Kardec, comme s'il eût prévu sa fin prochaine, traçait dans la *Revue* un projet de constitution transitoire du spiritisme et préconisait entre autres réformes la création d'un comité central destiné à prendre, à sa place, la direction du Spiritisme. Il aurait certes pu se reposer. Il avait, en l'espace de dix ans, au prix d'un labeur écrasant, trouvé le temps d'amasser les matériaux de plusieurs ouvrages capitaux pour la

doctrine, de les composer et de les publier, de rédiger et administrer la *Revue Spirite*, de présider et diriger les travaux de la Société parisienne, de voyager, de visiter des groupes, de faire des conférences et d'entretenir, en outre, avec les spirites du monde entier, une correspondance considérable. Eh bien ! cet infatigable travailleur ne songeait encore qu'à mettre toutes ses forces au service de la doctrine, quand la mort est venue le surprendre, debout au milieu des préparatifs d'un changement de local nécessité par l'extension considérable de ses multiples occupations.

Telle est à peine ébauchée, et pour une faible part seulement, l'œuvre du fondateur de la *Revue Spirite*, qui avait sans doute, en venant en ce monde, accepté la mission de préparer les temps nouveaux, annoncés en ces termes par Jésus à la Samaritaine : « *Femme, croyez-moi, un temps viendra où l'on n'adorera Dieu ni sur cette montagne, ni à Jérusalem... L'heure viendra où les vrais adorateurs adoreront Dieu en esprit et en vérité, car ce sont là les adorateurs que mon Père désire, Dieu est esprit et ceux qui l'adorent doivent le faire en esprit et en vérité.* »

ALGOL

Projet de communauté spirite

PAR ALLAN KARDEC

(FRAGMENT D'ÉCRIT POSTHUME REMONTANT A 1862)

Les bases du Spiritisme sont sans doute posées, mais il a besoin d'être complété par de nombreux travaux qui ne peuvent être l'œuvre d'un seul homme. Pour éviter dans l'avenir les fausses interprétations, les applications erronées, les dissidences en un mot, il est nécessaire que tous les principes soient élucidés de manière à ne laisser aucune équivoque, à ne donner, autant que possible, aucune prise à la controverse, il faut que les travaux complémentaires soient faits dans un même esprit et en vue de concourir vers un but unique.

Supposons donc, pour accomplir cette œuvre, une réunion d'hommes capables, laborieux et animés par le zèle d'une foi vive, travaillant en commun, chacun dans sa spécialité, soumettant leurs travaux à la sanction de tous, et les discutant en commun, ils arriveraient incontestablement au couronnement de l'édifice qui s'élève et dont les bases sont posées. L'autorité des principes s'accroîtrait de l'autorité du nombre, de la gravité de leur caractère, et de la considération qu'ils sauraient se concilier.

Pour atteindre à ce résultat, il est une condition essentielle, c'est l'indépendance et l'affranchissement des soucis de la vie matérielle. Cette con-

dition peut se trouver dans une sorte de communauté qui donnerait à chaque membre les loisirs nécessaires pour s'occuper fructueusement des travaux essentiels, à l'abri des importuns et des curieux. C'est à une réunion de ce genre que j'ai le projet de consacrer ultérieurement ma propriété, qui deviendrait ainsi le *Port-Royal* du Spiritisme, sans en avoir le caractère monastique. Ce serait une grande famille unie par les liens d'une véritable fraternité, et par une communion de croyances et de principes. Une règle déterminerait les rapports mutuels, et ces principes seraient fondés sur la rigoureuse pratique de l'abnégation, de la charité et de la morale spirite.

Sans entrer dans le détail de l'organisation, je dirai que le nombre des membres de la communauté serait limité à douze sans compter le chef. Ma propriété étant consacrée à l'œuvre, tous y auraient leur habitation gratuite. Là se trouveraient réunis tous les éléments nécessaires aux études : bibliothèque, documents de toute nature, salle de conférences, etc. ; chacun y aurait ses attributions, et le travail serait réparti selon les spécialités.

La *Revue Spirite*, aujourd'hui ma propriété personnelle, deviendrait une propriété et une œuvre collective, et pourrait prendre de plus grands développements. On formerait des orateurs chargés d'aller au dehors répandre l'enseignement spirite, ou visiter les différents centres. Quelques-uns auraient pour mission d'aller porter des secours aux malheureux. Des jours seraient consacrés à recevoir les étrangers qui viendraient y chercher l'instruction. A ces avantages viendraient s'en ajouter beaucoup d'autres non moins grands, résultant des détails de l'organisation, détails qui sont déjà prévus et élaborés.

Ce simple aperçu montre l'importance que ne manquerait pas d'acquiescer un centre de cette nature, et peut faire juger des lumières qui sortiraient d'un pareil foyer, se perpétuant après moi en raison même des bases sur lesquelles il serait établi. Je crois donc que s'il se réalise un jour, les esprits auront eu raison de dire que ma propriété leur était nécessaire.

Les membres de la communauté devant donner tout leur temps à l'œuvre commune, la gratuité de l'habitation ne suffirait pas pour celui qui n'aurait pas, par devers lui, des moyens d'existence. Il faudrait donc assurer aux travailleurs l'indépendance nécessaire, et les affranchir des préoccupations de la vie matérielle. En y admettant de préférence ceux qui sont dans une position précaire, ce serait à la fois profiter des lumières du pauvre, et faire une bonne œuvre. Pour la compléter, la propriété pouvant comporter un nombre d'habitations supérieur à celui des membres de la communauté, la gratuité seule du logement serait donnée à un certain nombre d'adeptes pour lesquels ce serait un grand allègement, en même temps qu'ils pourraient donner un concours partiel.



Albin K. L. S.

Une des conséquences de ce projet serait de donner au Spiritisme une tête permanente par la perpétuité de l'œuvre, assise sur des bases solides indépendantes des questions de personnes, et d'assurer ainsi l'unité future de la doctrine; de réunir, par conséquent, sous un même drapeau, et en une *société spirite universelle* par une profession de foi commune, les adeptes du monde entier, entre lesquels s'établiront, par la force des choses, les liens d'une mutuelle confraternité.

L'exécution de ce projet est subordonnée à une condition essentielle, celle des ressources suffisantes, car, pour assurer la perpétuité de l'œuvre, ce ne serait pas une ressource éventuelle et temporaire qu'il faudrait, mais un revenu fixe qui serait rendu inaliénable, et appartiendrait à la société.

Pour faire la chose d'une manière complète, le revenu nécessaire ne laisserait pas d'être assez important. On pourrait, par une mesure transitoire, obtenir une partie des avantages mentionnés ci-dessus, avec des ressources plus restreintes. Selon la quotité du revenu, on se bornerait à former une simple société composée d'un nombre de membres proportionné aux ressources, vivant chacun chez eux, sans communauté d'habitation, et auxquels un traitement serait assuré pour qu'ils pussent donner régulièrement chaque jour une portion de leur temps pour les différents travaux.

ALLAN KARDEC

ENTRETIEN FAMILIAL SUR LE CHRIST

PAR P.-G. LEYMARIE

(FRAGMENT D'ÉCRITS POSTHUMES 1875-1876)

LE PÈRE. — Eh bien ! mes chers enfants, le temps que nous vous avons accordé pour l'étude plus approfondie de l'intéressante question qui a fait l'objet de notre dernier entretien, ce temps le voici écoulé. Vous avez lu les évangiles et leurs commentateurs, vous avez pris connaissance des recherches les plus récentes faites sur les sectateurs de Brahma et de Bouddha, sans oublier ce qui a trait à la Grèce, à l'Égypte, à la Gaule. Quel est le résultat de vos observations et de vos méditations ?

PAUL. — Des évangélistes il y a beaucoup à prendre, chers parents, mais je trouve que dans leurs assertions, ils sont aussi incertains que leurs commentateurs, ce qui n'est pas peu dire. Le fond vaut mieux que la forme.

Nous avons fait cette remarque : avant Jésus, il y avait eu d'autres missionnaires du progrès, des esprits très remarquables qui ont éclairé la voie dans laquelle marche l'Humanité. A travers vingt, quarante et même plus de cent siècles, on sent qu'ils ont dû illuminer leur époque; mais, pour nous, leur parole n'a plus la même valeur, nous ne sentons plus la chaleur si vive qu'elle eut jadis. Ce qui nous entraîne, le *sentiment* ne se retrouve pas dans leurs froides formules, qui furent bonnes en leur temps pour un peuple pris en particulier, mais qui sont aujourd'hui insuffisantes pour la collectivité des hommes.

JEANNE. — Il m'a semblé à moi que Jésus seul a su révéler ce grand amour capable de réchauffer toutes les générations depuis qu'il a parlé. Il a fait, suivant que je l'ai lu, palpiter les entrailles humaines en leurs moindres replis.

Manou, Confucius, Zoroastre, Moïse, Orphée, Bouddha, Ménès, Minos, Pythagore, Socrate, Platon, Zénon, Aristote et quelques autres ont éclairé la lampe sacrée qui brûle en nous; mais ils n'ont pas su, comme le Christ, ce foyer rayonnant, embraser notre cœur, prendre notre être tout entier en le faisant resplendir.

LE PÈRE. — Votre mère et moi nous avons lu et relu les livres qui ont fait l'objet de votre étude; nous nous sommes, pour ainsi dire, identifiés avec la plupart des génies de l'antiquité. Or, nous devons l'avouer franchement, dans aucune de leurs conceptions, nous n'avons trouvé la trace nette et ineffaçable d'une doctrine affirmant l'existence d'un principe universel, d'un Dieu père de tous les êtres sans exception, avec ce but : la fraternité humaine et, dans leur plus large étendue, la bonté, la sollicitude et la charité pour toutes les créatures.

Zoroastre est peut-être celui qui a conçu la doctrine la plus pure; mais si le magisme (religion des mages) renferme des choses admirables, il n'a pas d'autres conclusions que celles de Mahomet, Moïse et Confucius. Le fondateur du magisme tue l'homme au nom de son Dieu partial et jaloux. Ce grand génie n'a pas su poser, à côté de ses préceptes et de ses dogmes, une base qui fût assez ferme et assez solide pour s'imposer à l'acceptation sans conteste des humanités futures.

A côté de cette doctrine des mages combien sont plus formelles, plus complètes, plus débordantes de clarté, plus admirables en tous points, les affirmations du Christ.

LA MÈRE. — Par ces belles et expressives paroles : *Aimez-vous les uns les autres; — Aimez Dieu par-dessus toutes choses, Dieu en qui tout s'unifie, Dieu le père commun; — Vous êtes tous un, parce que vous êtes tous frères,* — Jésus nous a donné la formule du Verbe Éternel; il nous a révélé non la science, mais le sentiment du juste et du vrai, qui nous relève, et nous



P.-G. LEYMARIE



Madame P.-G. LEYMARIE

éloigne des tendances trop matérielles, trop brutales de l'antique barbarie.

Cette loi chrétienne est simple et profonde ; elle renferme aussi bien la connaissance de l'existence présente que celle de la vie future.

En quoi consiste-t-elle ? Dans l'amour. Aimer Dieu, aimer son prochain : voilà toute la loi et les prophètes. C'est sur elle que sont fondées ses paraboles si dignes et si touchantes, sa prière sublime, toutes ses instructions, toutes ses paroles si éclatantes de lumière et de raison.

Le vrai ne peut être que plein de pureté, de simplicité et de clarté.

Nos enfants ne saisissent bien notre pensée qu'autant que nos paroles sont les humbles servantes de la vérité ; et cette vérité est aussi indispensable à l'expression des facultés humaines que l'air est essentiel au jeu de nos poumons. Ceux qui s'ingénient à la comprimer sont les premières victimes de cette capitale erreur.

PAUL. — Strauss est un écrivain négateur qui a fait école : il a nié Jésus, et après lui d'autres ont prétendu que le nom même de Jésus n'était qu'un mythe, dans lequel se réfléchissait la conscience humaine et la réalisation plus ou moins instinctive de sa philosophie. Ils disent encore qu'il n'est qu'un prétexte, qu'il a tout au plus existé.

LE PÈRE. — On a dit aussi que sa morale ne différait pas de celle enseignée par les antiques sages de notre Occident. Des critiques ont cité Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque et Marc-Aurèle.

Il est vrai, en effet, que ces sages ont recommandé la *charité envers le genre humain*. Erasme, en 1500, disait, à propos de ce sentiment, que Cicéron avait mis en pratique, que l'illustre orateur devait être en doux commerce avec les bienheureux.

Sénèque écrivait, aux premiers jours de notre ère : *Homo sacra res homini*, pour exprimer que l'homme est une chose sacrée à l'homme ; il voulait que les humains eussent toujours présents à l'esprit ces vers du poète Térence, mort cent cinquante ans avant Jésus-Christ : *Je suis homme et rien de ce qui touche à l'homme ne m'est indifférent*.

PAUL. — Ce mot de Térence reçut une application d'Hérode Atticus, lequel accosté un jour au milieu d'un groupe d'amis, par un philosophe cynique — ou stoïcien — qui lui demandait avec arrogance de quoi acheter du pain, lui fit cette réponse : « Qu'il soit ce qu'il veut, donnons-lui pourtant quelque chose, si ce n'est comme à un homme, du moins comme étant hommes nous-mêmes... *tanquam homines, non tanquam homini*. »

LE PÈRE. — Sous les empereurs romains la corruption fut grande, quelques-uns même disent extrême, mais les néo-catholiques ont-ils eu raison, d'avancer qu'à cette époque il n'y eut à Rome ni qualités ni vertus civiques ?

Nous ne le croyons pas, car nous voyons, en l'an 100 de notre ère, Pline

le jeune prouver le contraire par son exemple, et avec lui le philosophe Favorinus, chez Aulu-Gelle ; de même son confrère Nigrius, de qui Lucien a parlé avec tant d'enthousiasme et d'affection, sans oublier cet éloquent et aimable maître Hérode Atticus, dont l'humanité est bien connue.

GEORGES. — A ceux qui lui reprochaient de secourir les hommes qui ne le méritaient pas, Aristote répondait : « Ce n'est pas l'homme que j'ai secouru, c'est l'humanité souffrante. »

LE PÈRE. — Dans toutes ces paroles, ces pensées, ces actes, y a-t-il la source, la racine, l'esprit du Christianisme ? non. Il faut être une intelligence raffinée pour aborder la doctrine de Platon et sa morale philosophique et sociale. Autre chose et de bien plus haute portée est la parole de Jésus, cette parole qui respire la justice, la sagesse, l'innocence et la pureté de son auteur. Avec elle on sent qu'on pénètre jusqu'au centre intime de la société tout entière.

La doctrine du Christ qui échappe à la loi lui est supérieure ; elle s'attaque vigoureusement à notre nature matérielle et égoïste, et nous élève peu à peu à des régions plus sereines, jusqu'à nous faire entrevoir un idéal divin.

Hésiode, Confucius, Aristote, Cicéron, les gnostiques Grecs, avec leurs poésies pleines de maximes et de sentences, Socrate et Platon n'ont pas atteint le niveau de pureté morale de Jésus. Aucun d'eux n'a eu au même point sa bonté sublime, son esprit de dévouement et de sacrifice ; aucun n'a pratiqué comme lui le pardon des offenses, le soulagement des malades, des pauvres et des affligés. C'est bien là la marque particulière et tout à fait personnelle qui place nettement ce grand messie bien au-dessus de tous les sages qui l'ont précédé et suivi. C'est pourquoi prise à sa source nous trouvons la sublime et grande croyance du Christianisme bien distincte des doctrines de la sagesse antique.

JEANNE. — M. Albert Réville, dans son volume : *Études critiques sur l'Évangile* a émis cette pensée : « Celui qui a dit : *Soyez parfaits comme Dieu*, et qui l'a dit non pas comme le résultat abstrait d'une recherche métaphysique, mais comme l'expression pure et simple de son état intérieur, comme la leçon que donnent le soleil et la pluie ; celui qui a parlé de la sainteté supérieure qu'il exigeait des siens comme d'un « fardeau doux et léger » ; celui qui en révélant à nos yeux une pureté sans tache a dit que « par elle on voyait Dieu... », celui qui, enfin renonçant à la perspective du trône du monde, a senti qu'il y avait plus de bonheur à souffrir en faisant la volonté de Dieu qu'à en jouir en s'en séparant... celui-là c'est Jésus de Nazareth. »

LE PÈRE. — M. Albert Réville a raison. Nulle philosophie ne représente la douceur, le désintéressement, la pureté, l'esprit de miséricorde et de paix,



PAUL LEYMARIE

l'immolation volontaire du *moi* pour celui qui souffre, le rachat des peines par l'amour, la guerre aux pharisiens sous leurs masques divers, et la lutte sans merci contre les hypocrites et les menteurs au même degré que la doctrine du Christ. Son enseignement donne un but précis aux plus nobles tendances de toutes les philosophies, et la nôtre a ce but nettement caractérisé.

Soyons donc spirites, mes enfants, dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire dans le sens véritablement chrétien.

P.-G. LEYMARIE.

A ALLAN KARDEC

Il y a des hommes dont l'âme est si grande qu'elle peut contenir l'amour d'une humanité tout entière.

Ces rares météores n'apparaissent qu'à des époques marquées pour une ère nouvelle.

J'ai nommé « Allan Kardec ».

Il a ouvert la porte à la science maîtresse qui vient ensoleiller nos horizons pour jeter de la lumière sur toutes les sciences de la terre, ardues, confuses, et chaque jour condamnées par le progrès du lendemain.

L'envergure de ses envolées de l'Au-delà rendra plus fertiles les recherches scientifiques, parce que la connaissance de la pluralité des mondes, liés par d'indestructibles lois de solidarité, a du sang chaud dans les veines, et qu'elle s'alimente du grand amour de l'humanité dont elle sera la régénératrice.

Gloire aux pionniers inspirés des révélations du maître, qui nous rendront l'âme libre, se contemplant dans sa propre conscience.

Qu'ils recrutent de vaillantes audaces pour le combat de l'idée qui doit nous être chère à tous. Elle deviendra la loi qui a nom : Vérité.

Que l'on cesse donc de ridiculiser la science de la terre en l'habillant à la mode du temps, et que la vraie science, enfin, s'enrichissant de nos preuves, de nos faits incessants, prenne sa revanche contre les timorés, les arrivistes, les fondateurs de papauté qui rendent ses pas chancelants.

Allan Kardec, l'homme grand comme des siècles de labeur, de sacrifices, de martyres par amour, a vu, dans un éclair de génie, l'édifice tout entier du bonheur de *tous les hommes*, sans révolutions, sans qu'une goutte de sang soit versée.

Pour appeler les aimés de l'Au-delà qui peuvent nous livrer le secret de notre incessant progrès, du pourquoi de la souffrance, de la connaissance de notre moi éternel, il suffit d'aimer.

Et Il a quitté ses sphères lumineuses pour venir sur cette terre enténébrée donner la clé des troublants mystères de notre destinée ; nous dire comme Jésus : « Aimez-vous ! aimez-vous ! appelez-nous, par amour, nous viendrons. »

Chère grande Ame, nous t'implorons. Plane encore sur tes frères, soutiens leurs faibles forces.

Protège les médiums dignes de leur mission, dont nous avons tant besoin pour recevoir la lumière. Raffermiss le courage de ces pauvres sacrifiés qui paient quelquefois de leur vie les trésors qu'ils nous apportent ; préserve-les des pièges qui leur sont tendus, et leurs couronnes d'épines deviendront des diadèmes d'étoiles dans le royaume de la justice suprême, inconnue encore dans nos bas-fonds.

Depuis quarante ans, les Esprits élevés m'ont donné la mission de veiller sur eux, je la remplirai jusqu'à mon dernier jour.

J'en ai été récompensée. Ils m'ont plusieurs fois sauvé la vie et permis ainsi d'atteindre ma quatre-vingt-cinquième année et de tenir encore ma plume avec assez de fermeté pour écrire la louange de notre vénéré Maître.

Allan Kardec, nous chantons ta gloire dans un hymne d'harmonies d'amour étroitement liées qui s'étendent sur toute la terre.

Sois aimé, sois béni !

RUFINA NOEGGERATH.

INTERVENTIONS DIVINES

Nombreuses ont été ces interventions au cours de notre longue histoire. Jamais l'humanité, dans sa marche incertaine, n'est restée sans directions. Dans tous les temps et dans tous les pays, l'on en retrouve le souvenir traditionnel ou les traces incontestables... Mais ce qu'il y a de remarquable dans cet ordre de faits, c'est qu'en général, c'est dans la seconde moitié de chaque siècle — nous disent les occultistes — que se manifestent le plus clairement, ces bienveillantes interventions des Guides invisibles qui président à nos destinées.

Essayons de vérifier cette assertion, par l'examen de la caractéristique des quelques siècles qui ont précédé le nôtre. Sans remonter à notre touchante Jeanne d'Arc qu'auréolent nos souvenirs de sympathie douloureuse et de profonde reconnaissance — car elle, aussi, sans aucun doute, fut une déléguée de là-haut — contentons-nous de reculer d'environ quatre cents ans et consultons l'histoire.



Madame RUFINA NEGERATH

PREMIÈRE INTERVENTION. — Nous sommes à peu près vers le milieu du xvi^e siècle. Où en étaient, alors, la justice, la moralité du peuple, la religion dite chrétienne, à quel degré d'avilissement était descendue cette Église romaine dont nous avons précédemment raconté les méfaits et les prévarications ? Autant de questions auxquelles seront faites quelques réponses rapides, mais suffisamment explicites.

Nulle justice, hélas ! au fond de cet abîme sombre, où tout s'était effondré, dans les affres du moyen-âge expirant. Sous le régime odieux de ce qu'on appelait, alors, la « justice d'exception », le roi demeurait toujours l'arbitre suprême qui, suivant son bon plaisir, pouvait se substituer aux juges, juges qu'il avait cependant délégués lui-même. Par ses *lettres de rémission*, par ses *lettres de jussion*, il pardonnait à ses favoris ou condamnait ses adversaires, sans que nul tribunal eût le droit de contrôler et de réviser ces actes de révoltante autocratie.

Sous le couvert du droit romain dont on prétendait s'inspirer, c'étaient les codes des empereurs du Bas Empire qui, en matière criminelle, servaient de prétextes à l'organisation de ces procédures secrètes qui ôtaient toute garantie aux accusés et que l'odieuse Inquisition s'était empressée d'adopter. Procès infâmes qui, toujours, avaient pour adjuvants la torture et ses supplices consécutifs dont la seule énumération fait frissonner d'horreur : les mutilations, le bûcher, la roue, l'écartèlement et combien d'autres encore ?.. Un jurisconsulte en comptait jusqu'à treize ! Telles étaient les pratiques abominables qui, bien vite, devinrent traditionnelles dans les tribunaux français.

D'autre part, que n'aurait-on pas à dire des procès de sorcellerie ? N'est-il pas humiliant, pour la mentalité humaine, d'avoir à constater que ce fut, alors que le moyen-âge s'était effondré dans sa honte, alors que Charron et Montaigne avaient écrit des livres, où s'étalait leur scepticisme libéral et philanthropique, en pleine lumière du xvi^e siècle, en pleine Renaissance, que c'est alors, disons-nous, que les persécutions contre les prétendus sorciers se déchaînèrent avec le plus de violence et d'inimaginable barbarie ?

Comment se fait-il que nul n'ait compris que ces misérables accusés n'étaient que des malades, des déséquilibrés qu'avaient mis hors de sens les misères et les superstitions du moyen-âge lui-même ?...

L'histoire vengeresse a conservé les noms de ces juges abominables qui les persécutèrent sans trêve ni merci : les Nicolas Rémy, les Bodin, les Buguet, les Leloyer, les Pierre Lancre qui, jusqu'à la fin du xvi^e siècle, rivalisèrent de férocité, se vantant, chacun pour sa bonne part, d'avoir fait brûler vifs plusieurs centaines de ces lamentables sorciers et sorcières.

Il y a en France, déclarait Bodin, en 1580, dix-huit cents sorciers et combien j'aurais été ravi, ajoutait le juge infâme, d'avoir pu les faire brû-

ler tous ! En 1577, on le sait, le parlement de Toulouse fit brûler quatre cents sorciers entassés sur un gigantesque bûcher !

Voilà où en était alors la justice. Quant à ce qu'on appelait la religion, l'on sait aussi où elle en était. Nous savons ce qu'avaient fait les papes. N'avaient-ils pas rempli, jusqu'aux bords, la corbe d'iniquité, tout au moins de scandale ? Ce fut le cynique Léon X qui la fit déborder.

L'histoire en est bien connue. Le dit Léon X, toujours à court d'argent, en dépit de ses revenus énormes, eut l'ingénieuse idée de faire prêcher en Allemagne et autres lieux chrétiens, une vente, une grande vente d'*indulgences*, par le moine dominicain Tetzel qui, après enchères habilement chauffées, les vendait aux plus offrants.

Mais voilà que le moine Augustin-Martin Luther s'en émeut, s'indigne et se révolte. Le jour de la Toussaint de l'an 1517, il fait afficher, à la porte de l'église de Wittemberg, quatre-vingt-quinze propositions stigmatisant les indulgences et le honteux trafic dont elles étaient l'objet. Ce fut l'étincelle qui enflamma tous les esprits dès longtemps surexcités, si bien que se sentant soutenu par l'opinion publique, Luther renversant tout obstacle, ne gardant plus de mesure, s'en prend non seulement aux pratiques, mais aux dogmes fondamentaux de l'Église romaine.

— Simple querelle de moines, disait ironiquement Léon X.

— Non, très Saint Père, aurait-on pu lui dire, c'est bien plus qu'une querelle de moines... ce sont les premiers craquements de l'édifice pontifical qui, dès ce jour, très lentement, mais progressivement, va périliter, jusqu'au jour encore lointain mais inéluctable de l'effondrement final.

Le pape qui eût bien ri d'une semblable prophétie, passa outre, cela va sans dire et chargea son légat, le cardinal Cajétano, de le représenter à la diète d'Augsbourg convoquée pour la circonstance. Luther s'y rend, en dépit de ses amis, qui craignaient pour lui quelque embûche et en appelle audacieusement du légat au pape. Frappé d'excommunication, il brûle solennellement, aux portes de Wittemberg, « la bulle exécrable de l'Antéchrist » c'est ainsi qu'il la qualifiait.

Laissons Luther dans le château de la Wartbourg, où l'avait caché son protecteur, Frédéric Le Sage, pour le soustraire à la colère épiscopale. Inutile, du reste, d'en dire davantage. Le coup de bélier dirigé par le moine Augustin contre la forteresse papale avait frappé en plein et lézardé quelques murailles. La Réforme était faite et bien qu'insuffisante encore, elle venait — progrès incalculable — d'émanciper la pensée humaine, en donnant au croyant le droit d'interpréter les Écritures, dans l'autonomie de sa conscience et de son intangible liberté.

DEUXIÈME INTERVENTION. — Passons au xvii^e siècle. L'intervention ne se

manifesta, ici, que d'une manière générale, sans qu'il soit possible d'en caractériser les résultats d'une façon catégorique. C'est d'un coup d'œil synthétique qu'il faut envisager les faits.

La tare du *xvii^e* siècle, grand dans son ensemble, en dépit de ses défaillances morales, fut la déchéance momentanée de l'esprit humain causée par l'avilissement de la haute aristocratie française devant une personnalité dont la vanité, la fatuité, boursoufflées par les ferments d'un milieu corrompteur, dépassèrent toute mesure. C'est dans les bassesses d'une sorte de fétichisme, que s'enlizèrent tous les courtisans du palais de Versailles, hypnotisés par ce fastueux Louis, quatorzième du nom, qui, confisquant à son profit l'habileté de ses chefs d'armée, le courage de ses amiraux et, s'attribuant même, ce semble, la gloire des écrivains, des philosophes, des savants et des artistes qui l'entouraient, finit décidément par se prendre pour un demi-dieu et accepta, sans sourciller, la qualification de « Roi-Soleil » que lui décernaient ses thuriféraires affolés... affolés au point que tous abdiquant leur personnalité, leur dignité et jusqu'à leur volonté elle-même, rampèrent devant le maître de tous et de tout, devant l'homme qui, sans vergogne, osait dire : « l'État c'est moi », puis s'éteignirent dans le rayonnement de ce trône, d'où ruisselaient, sur eux, faveurs arbitraires, privilèges immérités, libéralités scandaleuses, où s'engouffraient tous les revenus de la France et que payaient de leurs sueurs, de leurs larmes et de leur sang, les misérables Jacques du temps de la Fronde, pillés, emprisonnés, torturés, privés de toute liberté et laissant pourrir leurs cadavres, nous raconte l'histoire, dans les fossés des campagnes dévastées par les nobles et les exactions véritablement féroces d'un fisc que nulle misère n'apitoyait.

En présence d'un tel état de choses, n'était-il pas naturel que les grands Esprits régulateurs de notre évolution n'aient cherché à donner, pour contre-poids à cette satrapie désorganisatrice, l'appoint correctif de tous les éléments reconstituants que multiplia la glorieuse pléiade des hommes illustres qui, en dépit de tout obstacle, attachèrent la qualification de « grand » à ce siècle complexe, disparate et corrompteur... mais au cours duquel, grâce à leur concours, « l'esprit français » fut préservé d'une chute irrémédiable dans l'abîme creusé par l'autocratie de ce que certains historiens, bien pensants, appellent sans ironie la royauté *du droit divin*.

TROISIÈME INTERVENTION. — Nous voilà en plein *xviii^e* siècle. Et qu'y voyons-nous, tout d'abord ? La revanche du droit et de la justice. Cette royauté, coupable de tant de méfaits, entre en décadence. Le gouvernement se dégrade et s'avilit. Il perd toute influence au dehors et fait descendre la France du haut rang militaire où l'avait élevée le siècle précédent. Mais, il n'en est pas moins vrai, que cette France humiliée reste la reine des

nations, par sa littérature, sa philosophie et sa science. Cette royauté intellectuelle est l'apanage de trois hommes de génie supérieur : Voltaire, Montesquieu et Rousseau. Autour de ces trois grands chefs se pressent une foule d'écrivains tout aussi influents que leurs maîtres et qui, aux applaudissements de Voltaire, associent leurs efforts pour élever, dès le début de la seconde moitié du siècle (1751 à 1772), le plus magnifique monument de la philosophie des temps modernes, c'est-à-dire l'*Encyclopédie*, vaste résumé des connaissances acquises dans toutes les branches de l'activité intellectuelle, véritable bilan du travail humain qui, pendant des siècles et dès l'antiquité, avait lentement préparé cette œuvre gigantesque.

Cette *Encyclopédie* était bien plus encore qu'une accumulation de conquêtes littéraires et scientifiques, c'était une levée en masse de toutes les justes revendications contre les puissances du passé désormais renversées, plus encore, un terrible réquisitoire où tout était contrôlé, jugé et refoulé dans ses limites normales : royauté, clergé, aristocratie... et dans de telles conditions, qu'il ne fut rien moins que le prodrome de la Révolution théoriquement accomplie. Elle n'avait plus qu'à passer dans les faits, cette Révolution glorieuse que Michelet appelle « l'avènement du droit, le triomphe de la justice ».

Abolition de la féodalité, condamnation de l'arbitraire gouvernemental, octroi de la liberté de conscience, réhabilitation de la personnalité humaine... Quelles conquêtes et quelle poussée de l'humanité dans sa marche vers son évolution spirituelle !

Passons, voici le xix^e siècle.

QUATRIÈME INTERVENTION. — Dès le premier coup d'œil, nous voyons nettement tranchées les deux moitiés de ce siècle incomparable. Dans la première, nous apparaît l'humanité hypnotisée par le premier empire et ahurie par le second... mais, dans l'autre moitié, quel éclair signala l'aube d'une époque providentielle !

Nous avons, en divers articles précédents, énuméré les merveilleuses découvertes qui ouvrent à la science des horizons d'une profondeur inattendue, en même temps qu'elles lui donnent une orientation toute nouvelle. Partout et de toutes façons, la matière traquée dans les laboratoires, recule, se dérobe et finit par abdiquer devant son vainqueur, c'est-à-dire « l'esprit » auquel elle s'associe, en nous révélant, du coup, l'inconnue d'une foule de problèmes dont personne, jusqu'ici, n'avait trouvé la solution...

— Revivrons-nous ? Se demandaient les hommes, depuis qu'il y a des hommes sur la terre. Qu'est-ce que la mort, le sépulcre a-t-il une issue ?... Et voilà qu'à ces questions angoissantes, répond une voix... Qu'est-il besoin de dire aux lecteurs de cette Revue quelle était cette voix qui, partie de l'Amérique,



ED. GRIMARD

est venue nous stupéfier, nous autres Occidentaux si peu versés dans la connaissance des « choses de l'autre monde » ainsi que s'exprime Eugène Nus. Cette voix n'était pas celle de l'hypothétique *Pied Fourchu* interpellé par la jeune Kate Fox, mais celle de Charles Rosna, pauvre colporteur de son vivant, qui fut assassiné, puis enterré dans le cellier d'une maison située dans un petit village du nom d'Hydesville. C'est lui — qui ne connaît cette histoire sensationnelle — c'est lui qui nous révéla ces choses étranges, ce fait, l'un des plus inattendus qu'aient jamais enregistrés les annales humaines, à savoir qu'il est possible aux esprits désincarnés vivant dans le monde invisible, de communiquer avec nous qui, dans la gangue de la matière, nous agitions aveuglément sur notre terre.

C'est le 31 mai 1848, que fut manifesté ce phénomène prodigieux... prodigieux, mais non point nouveau, nous déclare le Dr Paul Gibier qui n'hésite pas à lui donner le nom de « Fakirisme occidental. »

« Si le mot *Spiritisme* est de date récente, nous dit-il, la doctrine à laquelle il s'applique et qu'il veut définir en un seul mot, est aussi ancienne que l'humanité elle-même. » Cette doctrine renouvelée de nos jours, n'est en effet rien moins que la réédition de cette « connaissance antique » dont les Sages de l'Inde conservent le dépôt sacré, depuis des milliers d'années. C'est l'un des échos de ces appels de là-haut que nous adressent, périodiquement, les Intelligences directrices de notre monde qui, tout en respectant notre liberté, nous indiquent la voie qui peut et doit nous conduire à la Lumière.

Et ce sont ces Guides qui, pour nous, privilégiés des temps modernes, ont suscité tant de précurseurs dont la voix s'est parfois perdue dans le désert, mais qui, répétée avec insistance par les ouvriers de la dernière heure, à la tête desquels figure notre Allan Kardec, a été, depuis lors, expliquée, commentée, par bien d'autres collaborateurs de la même œuvre : Savants, expérimentateurs, publicistes, conférenciers, écrivains, lesquels par la plume, par la parole, par de merveilleuses découvertes, rendent infrangibles les anneaux de la chaîne qui, de plus en plus, rattachera les régions invisibles à notre monde matériel. Plus d'abîmes infranchissables autour de notre terre qui roule et gravite en plein ciel.

Voilà ce que nous a révélé cette quatrième intervention divine. La voilà désormais établie, la fraternité de toutes les humanités sidérales, si bien que s'associent à nous tous nos frères de là-haut et qui donc et quoi donc pourrait lutter contre cette ligue puissante de toutes les Forces du ciel et de la terre se faisant les collaboratrices du Grand Œuvre universel ?

Tels sont nos privilèges, telles sont nos conquêtes ; mais qu'il soit bien entendu que nous ne devons pas nous bercer, passivement et égoïstement, dans l'indicible joie que nous cause la dévolution d'un pareil héritage. Les

Instructeurs nous ont fait connaître le glorieux programme qui nous est proposé, c'est ce programme qu'il faut réaliser, appliquer et remplir intégralement. Il faut prouver aux libres penseurs plus ou moins sceptiques, aux matérialistes plus ou moins irréductibles, que notre doctrine n'est pas plus une formule stérile, qu'un simple procédé d'investigation. Il faut qu'ils apprennent, par notre exemple, que de la vie commune à tous les êtres de la création dont cette doctrine de fraternité nous impose la réalisation, découlent une philosophie bien supérieure à tous les systèmes, une morale tout autre que celles qu'on nous enseigne en Sorbonne ou qu'on nous prêche dans la chaire des églises. Il faut, surtout, qu'ils sachent que de cette philosophie et de cette morale émanent, pour ceux qui savent les « vivre », la paix de leur conscience et tout le bonheur relatif dont puissent jouir les habitants de notre bas monde, au milieu même des épreuves auxquelles nul ne saurait échapper et en dépit desquelles soufflent sur leur front comme des brises célestes qui les réconfortent et leur permettent de dire, en toute sincérité : « Père d'amour et de justice, que ta volonté soit faite. »

Or, qui ne sait que cet acquiescement est chose impossible pour tout homme qui ne sait pas que la pierre de la tombe est impuissante à tenir captif l'esprit victorieux et qu'aux vies précédentes succéderont d'autres vies de purification, où s'effectuera la liquidation des fautes accumulées par notre ignorance, notre égoïsme et notre matérialité !

Ah, qu'il est grand, qu'il est divin, l'homme qui sait que d'un coup d'aile il peut échapper aux brumes terrestres et s'élever aux régions lumineuses qui seront à jamais sa céleste patrie !

Un dernier mot pour clore ces pages.

De nos jours, pour tout homme qui pense, se pose un problème obscur, mystérieux, angoissant, en raison des innombrables calamités que semblent multiplier sur notre race de malfaisants génies. De toutes parts, nous n'avons vu, nous ne voyons que cataclysmes, que batailles sanglantes, que révolutions déchaînées, suivies d'effroyables massacres.

Que se passerait-il, grand Dieu ! si tous les cadavres de ceux qui ont péri sous la terre ou sur terre, dans les flammes ou dans les flots, se relevaient soudain, rendus à la vie par une résurrection miraculeuse ?... En quel chœur farouche d'objurgations, de malédictions furieuses n'éclateraient-ils pas, à l'adresse de la Destinée barbare qui les a si impitoyablement arrachés à leurs familles éplorées ?

Non, ils ne réclameraient, ne se plaindraient, ni ne maudiraient... par la raison qu'aujourd'hui, *ils savent*. Ils savent que c'est par une houle karmique qu'ils ont été balayés de la terre et que c'est en vue d'une liquidation libératrice qu'ils ont été décimés de la sorte. Vivant, aujourd'hui, d'une vie toute nouvelle et dont ils n'avaient pas le pressentiment, ils ont compris qu'ils ont

fait un pas énorme dans la voie de leur évolution. Toutes différentes des nôtres sont maintenant leurs appréciations. Ceux qui restent ici-bas sont dans les larmes, mais les disparus ne pleurent pas; leurs regrets et leur tendresse les ramènent auprès des aimés qu'ils ont quittés, mais dans leurs vues plus hautes, ils espèrent, parce qu'ils voient ce que nos yeux humains ne peuvent percevoir du fond de notre vallée brumeuse.

Et qui sait, ajouterons-nous dans la mesure restreinte d'une hypothèse trop hardie, peut-être, si ce n'est pas pour que soient secoués dans leur sommeil léthargique les survivants qui ne croient qu'aux choses visibles, que la terre tremble, que les volcans se réveillent, que les incendies s'allument, que les trains déraillent, que les naufrages se multiplient, que les cyclones se déchaînent... et enfin, que les peuples se massacrent, en attendant qu'ils comprennent ce que doit être et ce que sera, plus tard, la fraternité !

Arrêtons-nous, ici. Mystère !... Mais que nul ne s'abandonne au désespoir, car, en dépit de nos doutes et de notre myopie spirituelle, nous savons que l'Univers en son entier est le ROYAUME DE L'IMMANENTE JUSTICE.

ED. GRIMARD.

Allan Kardec et la doctrine du Spiritisme

Le temps a marché; l'expérience s'est faite. Voilà quarante ans que la dépouille d'Allan Kardec repose sous le dolmen du Père-Lachaise et l'œuvre du grand initiateur, cette œuvre qui a remué le monde latin et provoqué un mouvement d'opinion considérable, cette œuvre nous apparaît toujours plus imposante dans sa force et son unité.

Son nom se perpétuera comme l'un des plus illustres de la France et de l'humanité, et son œuvre aussi subsistera pour attester la puissance de sa logique et la clarté de son génie.

Allan Kardec a su fixer en lignes ineffaçables les traits essentiels de la doctrine du spiritisme. Toutefois, le dernier mot n'est pas dit. Résultat de la collaboration d'esprits éminents appartenant au monde invisible, cette doctrine doit se développer à l'aide de travaux ultérieurs, à mesure que la communion qui nous relie à ce monde deviendra plus intime et plus profonde.

Le spiritisme n'est donc pas un ensemble de formules dogmatiques et rigides; c'est une philosophie vivante qui évolue en progressant. Il n'impose rien, il propose; et, ce qu'il propose, il l'appuie sur des réalités sensibles ou sur des preuves morales. On n'impose pas un principe, en effet; on

le démontre. C'est pourquoi chacun de ceux que le spiritisme a défendus doit être discuté, passé au crible de la raison, comme cela se pratique dans toutes les branches de la science humaine.

L'œuvre d'Allan Kardec, objecte-t-on, était prématurée. En cherchant à édifier sur la base des phénomènes un système hâtif, il a plutôt compromis le caractère positif du spiritualisme moderne et retardé son évolution. Il eût été sage, ajoute-t-on, d'accumuler de plus nombreuses expériences avant de songer à établir une synthèse. Nous répondrons que pour assurer les progrès de l'avenir, il était nécessaire, avant tout, que les chercheurs, en venant à nous, trouvassent une base d'études sur laquelle ils pussent s'appuyer. Sans principes essentiels établis comme corps de doctrine, sans méthode pour se guider, les chercheurs seraient exposés à s'égarer dans les voies les plus diverses. Allan Kardec a posé ces principes essentiels, en laissant à ses successeurs le soin d'en déduire les vastes conséquences. Mais aucune innovation ne saurait être admise sans avoir été l'objet d'un examen approfondi et tout autant qu'elle est confirmée par des expériences et des témoignages nombreux et concordants, émanant des deux mondes, celui de la terre et celui de l'espace, et approuvée par la raison du plus grand nombre.

Les premiers spirites, tant raillés et persillés, ont eu ce mérite immense d'attirer l'attention de l'humanité pensante, non seulement sur un ensemble de faits qui révèlent l'existence de tout un monde invisible, vivant et s'agitant autour de nous ; mais aussi sur les conséquences philosophiques et morales découlant de ces faits. Celles-ci sont un acheminement vers la connaissance des lois éternelles qui régissent la vie, l'évolution, et assurent le fonctionnement de la justice dans l'Univers.

Il leur a fallu un noble courage pour proclamer, comme ils l'ont fait, au milieu de l'hostilité générale, leur croyance à ces phénomènes et aux doctrines qui s'en dégagent. Sans souci des préjugés, des intérêts et des routines, ils se constituaient les défenseurs et les apôtres des plus hautes vérités et ils méritent d'autant plus notre admiration et nos hommages qu'ils ont plus lutté et plus souffert. N'est-ce pas à eux que nous devons d'être éclairés à notre tour d'un reflet de l'Au-delà et d'avoir pu nous engager dans une voie aussi féconde ?

Ainsi que l'a dit le professeur Barret dans son discours d'installation à la présidence de la *Society for Psychical Research* » (29 janvier 1904) : « On a beau tâcher de ridiculiser les spirites, ils n'en sont pas moins sur le chemin qui mène à tout avancement des connaissances humaines, parce qu'ils ont l'esprit et la méthode des premiers temps, lorsque les routes devaient être ouvertes à travers les forêts vierges, dans lesquelles nous pouvons maintenant avancer avec toute facilité. »



Léon Derris

Aujourd'hui, nous pouvons dire que les plus importantes révélations des Esprits ont subi le contrôle du temps. Tout ce qu'ils enseignaient alors théoriquement, tout ce qu'ils démontraient pratiquement : l'existence des états fluidiques de la matière et des forces impondérables, l'action possible de l'âme sur l'âme à toutes distances, sans le secours des organes matériels : la préexistence et la survivance, tout ce que la science rejetait à *priori*, avec un absolu dédain, s'impose maintenant aux plus sceptiques. Après un demi-siècle, les découvertes des savants officiels aboutissent, sur bien des points aux mêmes conclusions.

On le voit, le spiritisme ne saurait, à l'exemple des anciennes doctrines spiritualistes, être considéré comme un pur concept métaphysique. Il se présente avec un tout autre caractère et répond aux exigences d'une génération élevée à l'école du criticisme, du rationalisme, rendue défiante par les exagérations d'un mysticisme maladif et agonisant.

Croire ne suffit plus aujourd'hui ; on veut savoir. Aucune conception philosophique, aucune synthèse morale n'a chance de succès, si elle ne s'appuie sur une démonstration à la fois logique, mathématique et positive, et si, en outre, elle n'est couronnée par une sanction qui satisfasse tous nos instincts de justice.

« Si quelqu'un, a dit Leibnitz, voulait écrire en mathématicien dans la philosophie et la morale, rien ne l'empêcherait de le faire avec rigueur. »

Et cependant Leibnitz ajoute que la chose a été rarement tentée et qu'elle a encore plus rarement réussi.

On peut remarquer que ces conditions de logique et de rigueur, Allan Kardec les a parfaitement remplies dans le magistral exposé que contient son *Livre des Esprits*.

Dans cette œuvre, l'enseignement des Instructeurs invisibles est accompagné, pour chaque question, de considérations, de commentaires, d'éclaircissements qui font ressortir, avec plus de netteté, la beauté des principes et l'harmonie de l'ensemble. C'est en cela surtout que se montrent les qualités personnelles de l'auteur.

Chose importante, il s'est attaché, tout d'abord, à donner un sens clair et précis aux expressions qui reviennent habituellement dans son raisonnement philosophique ; puis à bien définir les termes qui pouvaient être interprétés dans des sens différents. Il savait que la confusion qui règne dans la plupart des systèmes provient du défaut de netteté des expressions familières à leurs auteurs.

Il est plaisant, par exemple, de voir certains écrivains s'évertuer à créer des noms nouveaux, presque toujours impropres, pour parler du monde des Esprits, comme l'a fait Louis Figuier dans son *Lendemain de la Mort*. Cet auteur cherchait à se distinguer des autres spiritualistes et à paraître

original. Il n'a réussi qu'à rendre le sujet plus obscur et à tomber fréquemment dans le sophisme.

Une autre règle non moins essentielle dans tout exposé méthodique, et qu'Allan Kardec a scrupuleusement observée, c'est celle qui consiste à circonscrire les idées et à les présenter en des termes et dans des conditions qui les rendent compréhensibles pour tout lecteur. Enfin, développant ces idées dans un ordre et par un enchaînement qui les reliait les unes aux autres, il a su en dégager une conclusion qui constitue déjà, dans l'ordre rationnel et dans la mesure des conceptions humaines, une réalité, une certitude.

Et c'est pourquoi nous avons adopté les termes, les vues, les méthodes utilisés par Allan Kardec, comme étant les plus sûrs.

On voit donc, par tout ceci, que la doctrine des Esprits, dont Kardec était l'interprète éminent, réunit, au même titre que les autres systèmes philosophiques les plus appréciés, les qualités essentielles de clarté, de logique et de rigueur.

Mais ce qu'aucun autre système ne pouvait offrir, c'est cet ensemble imposant de manifestations, à l'aide desquelles cette doctrine s'est affirmée d'abord dans le monde, puis a pu être contrôlée, chaque jour, en tous milieux, depuis le palais jusqu'à la chaumière, puisqu'elles s'adressaient aux hommes de tous rangs, de toutes conditions, et non seulement à leurs sens, à leur intelligence, mais aussi à ce qu'il y a de meilleur en eux, à leur raison, à leur conscience, à ces puissances intimes qui constituent, dans leur union profonde, un critérium du bien et du mal, du vrai et du faux, plus ou moins voilé, plus ou moins brillant, sans doute, selon l'avancement des âmes, mais que chacune possède en elle comme un reflet de l'éternelle raison dont elle émane.

Il y a deux choses dans la doctrine des Esprits ; une révélation du monde spirituel et une découverte humaine ; c'est-à-dire : d'une part, un enseignement universel et surhumain, identique à lui-même dans ses parties essentielles et son sens général ; de l'autre, une confirmation personnelle et humaine, qui se poursuit suivant les règles de la logique et de l'expérience, se fortifiant et se précisant de plus en plus, à mesure que les communications deviennent plus nombreuses et les moyens de vérification plus abondants.

Nous n'avions connu jusqu'ici que des systèmes personnels, des révélations particulières. Aujourd'hui, c'est la voix unanime des Morts qui se fait entendre, c'est le monde invisible qui s'ébranle, et, dans le nombre de ses agents, d'éminents Esprits se font reconnaître par la puissance et la beauté de leurs enseignements. Les grands génies de l'espace, poussés par une impulsion divine, viennent guider la pensée humaine vers d'altiers et radieux sommets.

N'y a-t-il pas là une dispensation autrement vaste et grandiose que toutes celles du passé ? Et quelle différence dans les moyens et dans les résultats ! Comparons :

La révélation personnelle est faillible. Tous les systèmes philosophiques humains, toutes les théories individuelles, aussi bien celles d'Aristote, de Thomas d'Aquin, de Kant, de Descartes, de Spinoza, que celles de nos contemporains, sont nécessairement influencées par les opinions, les tendances, les préjugés, les sentiments du révélateur, de même que par toutes les circonstances de temps et de lieu dans lesquelles elles se produisent. On pourrait en dire autant des doctrines religieuses.

La révélation des Esprits, universelle, impersonnelle, logique, scientifique, échappe à la plupart de ces influences, en même temps qu'elle réunit la plus grande somme de probabilités et même de certitude. Elle ne peut être ni étouffée, ni dénaturée. Aucun homme, aucune nation n'en a le privilège. Elle défie toutes les intrigues, toutes les inquisitions, et se produit là où on s'attend le moins à la rencontrer. On a vu les hommes qui lui étaient le plus hostiles, ramenés à d'autres vues par la puissance des manifestations, remués jusqu'au fond de l'âme par les appels et les exhortations de leurs proches décédés, se faire d'eux-mêmes les instruments d'une active propagande.

Les Esprits ont suscité des médiums innombrables dans tous les milieux, au sein des classes et des partis les plus opposés et jusqu'au fond des sanctuaires. Des prêtres nombreux ont reçu leurs instructions et les ont propagées sous le couvert de l'anonymat (1).

Leurs parents, leurs amis défunts remplissaient près d'eux l'office de maîtres et de révélateurs, ajoutant à leurs enseignements des preuves formelles, irrécusables, de leur identité.

C'est par de tels moyens, qu'en cinquante années, le spiritisme a pu envahir le monde et couvrir de ses foyers la surface de la terre. Il y a un majestueux accord dans ces milliers de voix qui se sont élevées simultanément pour faire entendre à nos sociétés sceptiques, désenchantées, la bonne nouvelle de la survivance et fournir l'explication du problème de la mort et de la douleur.

Tous les hommes ont pu participer à ses enseignements, depuis les plus ignorants jusqu'aux plus lettrés. La révélation a pénétré par voie médiani-

(1) Voir Raphaël, *Le Doute* ; Père Marchal, *L'Esprit consolateur* ; Le Père Didon écrivait (août 1876) : *Lettres à M^{lle} Th. V.*, p. 34 (Plon-Nourrit, Paris, 1902) : « Je crois à l'influence que les morts et les saints exercent mystérieusement sur nous. Je vis en communion profonde avec ces invisibles et j'expérimente avec délices les bienfaits de leur secret voisinage. »

mique au cœur des familles et jusqu'au fond des bouges et des enfers sociaux.

Dans le spiritisme, la multiplicité des sources d'enseignement et de diffusion constitue donc un contrôle permanent qui déjoue et rend stériles toutes les oppositions, toutes les manœuvres déloyales. La révélation des esprits se dérobe par sa nature même à toutes les tentatives d'accaparement, de falsification. Devant elle, tout esprit de dissidence ou de domination reste impuissant, car si l'on parvenait sur un point à l'éteindre ou à la dénaturer, elle se rallumerait aussitôt sur cent autres, se jouant ainsi de toutes les ambitions malsaines et de toutes les perfidies.

Dans cet immense mouvement révélateur, les âmes obéissent à des ordres venus d'en haut, elles le déclarent elles-mêmes. Leur action est réglée d'après un plan tracé à l'avance et qui se déroule avec une majestueuse ampleur. Un conseil, une Église invisible préside à son exécution. Elle est composée des grands Esprits, de toutes les races, de toutes les religions, des âmes d'élite qui ont vécu en ce monde, suivant la loi d'amour et de sacrifice. Ces puissances bienfaisantes planent entre le ciel et la terre, les unissant d'un trait de lumière par où montent sans cesse les prières, par où descendent les inspirations.

De ce conseil, Allan Kardec fait désormais partie et, d'en haut, son influence rayonne encore sur ses disciples. Nous faisons des vœux pour que les avis qu'il a exprimés dans ses *Œuvres posthumes* soient toujours présents à la mémoire des spirites français, afin qu'ils restent inébranlablement fidèles à leurs principes, fermes dans la lutte des idées, soucieux de la dignité de leur vie et du grand exemple qu'ils doivent à tous.

LÉON DENIS.

Causerie sur le Transformisme et l'Évolution de l'âme

Je n'ai pas l'intention, dans cette simple causerie, de discuter longuement les théories du transformisme ; je voudrais seulement rappeler les principaux points de cette philosophie, et essayer de démontrer que ce système n'est nullement incompatible avec les idées spiritualistes. — Nous ne sommes évidemment pas absolument d'accord avec les matérialistes : mais si leur point de départ n'est pas le nôtre, nous pouvons accepter leur hypothèse qui nous montre les corps organiques, partant de l'infiniment petit pour arriver, à la suite de transformations innombrables, jusqu'à l'homme, à création la plus parfaite que nous connaissions aujourd'hui.

Allan Kardec, ce grand initiateur, — dont les ouvrages si remarquables

sont trop peu lus par les spirites d'aujourd'hui, — affirme dans son livre *La Genèse* sa croyance dans l'évolution organique, et il dit « que l'homme, « quoi qu'il puisse en coûter à son orgueil, doit se résigner à ne voir dans « son *corps matériel* que le dernier anneau de l'animalité sur la terre. « L'inexorable argument des faits est là, contre lesquels il protesterait en « vain. » Cette croyance est aujourd'hui celle de la science, et les spiritualistes peuvent l'accepter : elle ne peut que servir leurs théories.

..

Le transformisme est une doctrine scientifique qui enseigne que tous les êtres vivants, toutes les espèces animales descendent, par une série non interrompue de transformations d'une source unique, d'un Être primitif. L'espèce, considérée dans le temps, n'existe pas : il n'y a que des individus qui se sont modifiés dans la suite des âges, et ont donné naissance aux espèces et aux races.

La théorie du transformisme, entrevue par quelques philosophes de l'école d'Ionie et de l'école de Pythagore, présentée par quelques naturaliste du XVIII^e siècle, a été reprise de nos jours par de grands savants : Lamarck, Darwin, Geoffroy Saint-Hilaire, Alfred Russel Wallace, etc. Ayant à leur disposition des éléments d'observation qui manquaient à leurs prédécesseurs, ils ont pu étudier cette question d'une façon sérieuse, et ils nous ont fait connaître, dans des ouvrages remarquables, les résultats de leurs travaux.

Le philosophe Hæckel, professeur à l'université d'Iéna, a résumé les études de ses devanciers, et il a établi, sur ces données, une philosophie naturaliste à laquelle il a donné le nom de *Monisme*.

Sans entrer dans l'examen approfondi de cette philosophie qui est une véritable religion, — car elle a ses mystères et ses dogmes, — je voudrais dire deux mots sur les conceptions métaphysiques qu'elle nous présente, — et c'est dans son ouvrage les *Enigmes de l'univers* que le Dr Hæckel nous la fait connaître.

Panthéiste comme Spinoza, il adopte le mot de *substance* introduit par ce penseur dans la philosophie. Le mot *substance* est synonyme du mot *Être*, et il définit la substance « ce qui est en soi et par soi, et n'a besoin de rien autre pour être ». La matière, en tant que substance infiniment étendue, et l'énergie en tant que substance sentante et pensante, sont les deux attributs fondamentaux, les deux propriétés essentielles de l'Être.

La substance est l'origine de tous les phénomènes. Elle se présente à nous sous deux aspects, l'éther et la masse : la masse n'est que de l'éther condensé.

Ces définitions sont très savantes : mais comme toutes les définitions métaphysiques elles laissent un grand vague dans l'esprit.

Après avoir remplacé Dieu par la substance, Hæckel dit : « Il n'y a pas de Dieu ou des Dieux, si on désigne par ces termes des êtres personnels existant en dehors de la nature.

« L'âme indépendante du corps n'est qu'un produit de la fantaisie poétique. La psychologie comparée a montré qu'une âme immortelle ne peut pas exister, et la physiologie moniste a prouvé que l'hypothèse du *libre arbitre* repose sur une illusion. Tout acte de volonté est déterminé par l'organisation de l'individu voulant et sous la dépendance des conditions variables des milieux extérieurs, au même titre que toutes les fonctions physiques (1). »

On connaît l'opinion d'Hæckel sur le Spiritisme. C'est, dit-il, une des formes les plus « étonnantes de la superstition. Le fait regrettable, c'est que des hommes comme Zœlner et Fechner en Allemagne, en Angleterre Wallace et Crookes, des physiciens et des biologistes aussi distingués, aient pu tomber dans cette erreur. Cela s'explique par l'excès chez eux de l'imagination, et par le manque de critique. »

Dénier le sens critique à des savants de cette valeur pourra paraître un peu présomptueux.

Je n'insiste pas, et je ne m'étendrai pas plus longtemps sur ces affirmations de la philosophie moniste : ce sont, comme on le voit, de véritables dogmes qu'il faut croire sans preuves. Cette philosophie n'admet ni Dieu, ni l'Âme, ni la liberté, et elle repousse toute idée de survie. Sans vouloir discuter ces théories, il est permis de répéter ce qu'on a dit déjà depuis si longtemps : c'est qu'en présence de l'ordre et de l'harmonie qui régissent les univers, le penseur ne peut admettre un Dieu qui ne serait qu'une nature aveugle, ne pouvant agir qu'au hasard, sans méthode et sans but : — et comme l'a dit Kant : « S'il est impossible de prouver l'existence de Dieu et l'existence de l'âme par la raison pure, ces deux idées sont des postulats nécessaires à la raison pratique. »

Du reste, Hæckel lui-même, dans les conclusions de son ouvrage, reconnaît la faiblesse de ses affirmations : « Nous accordons, dit-il, que quant à l'essence intime de la Nature, elle nous est aussi étrangère, nous demeure aussi incompréhensible qu'elle pouvait l'être à Anaximandre ou à Empédocle il y a 2.400 ans, à Spinoza ou à Newton, il y a 200 ans, et à Kant ou à Goethe, il y a 100 ans. »

Ces paroles du grand philosophe sont caractéristiques : il avoue que sur ces questions si obscures de l'essence et du commencement des choses, nous

(1) *Les Enigmes de l'Univers*, p. 105, 149, 399, passim.

ne savons rien, et que nous ne sommes pas plus avancés qu'il y a vingt siècles.

Pourquoi alors chercher à édifier une philosophie et une religion sur des bases aussi fragiles, et dire (p. 435) : « Dans le culte pur du Vrai, du Bien et du Beau qui forme le culte de notre nouvelle religion Moniste, nous trouvons une riche compensation au triple idéal de Dieu, de liberté et d'immortalité que nous avons perdu. »

Le culte du Vrai, du Beau et du Bien est certainement le culte vers lequel doivent tendre toutes nos aspirations. Rechercher le Vrai, poursuivre le Bien et admirer le Beau sont de magnifiques conceptions : — mais encore faut-il que nous puissions bien les comprendre, — que nous sachions vers quel but elles nous conduisent, — et que nous soyons assez évolués pour en faire la règle de conduite de nos actes de tous les jours. — Nous n'en sommes pas encore là.

..

Mais si nous ne pouvons pas admettre les idées du Monisme sur Dieu, sur l'âme et sur la liberté, nous pouvons examiner si notre doctrine ne pourrait pas se concilier avec les théories du transformisme qui sont la base de la philosophie naturaliste.

Nous avons vu que suivant cette philosophie, tous les Êtres descendent d'un Être unique par lequel la vie aurait été créée : — Hæckel donne à cet Être le nom de Monère. Les monères sont de petites boules, invisibles à l'œil nu, formées par une substance molle appelée protoplasma. C'est dans les cellules de cet organisme aquatique, à la suite d'une combinaison fortuite de carbone et de matières albuminoïdes, que la vie aurait apparu. C'est, comme on le voit, la génération spontanée, et, suivant Hæckel cette hypothèse est absolument nécessaire parce que si on ne l'admettait pas, il faudrait croire au miracle. Ce savant, comme beaucoup de ses confrères, ne croit pas qu'il puisse y avoir d'autres solutions que celle qu'il présente sans tomber dans le miracle, c'est-à-dire dans une croyance contraire aux lois de la nature qu'ils ont la prétention de connaître d'une façon complète (1).

Je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur ces affirmations qui ne sont que de vagues hypothèses n'ayant rien de scientifique : car enfin, si Hæckel, comme il le dit, a retrouvé des monères dans certaines mers, — des monères qui contrairement aux autres n'avaient pas évolué, — il n'a pas pu

(1) Un savant français, M. le D^r Béchamp, n'admet pas l'hypothèse d'Hæckel : il a cherché à prouver que la monère n'était pour rien dans la production de la vie, et que la forme la plus simple, l'unité vivante possédant la vie, était le *microsymba*, petit être microscopique que l'on rencontre à la fois dans la craie et dans le lait.

reconstituer la vie, et il n'a jamais surpris la matière passant du minéral au végétal, et de ce dernier à l'animal.

Quoi qu'il en soit, les matérialistes acceptent ces données, et admettent comme article de foi que la matière possède en elle toutes les propriétés, toutes les forces nécessaires pour pouvoir se transformer, et passer successivement dans ce que nous appelons les trois règnes de la nature.

Nous reconnaissons l'existence de ces étapes successives ; mais nous pensons qu'elles n'ont pu être franchies que grâce à l'action constante d'un principe intelligent, si faible au début qu'on puisse le concevoir, qui, agissant sur la matière, l'a modifiée, l'a transformée, suivant les besoins, suivant les moyens dont il disposait, suivant les milieux dans lesquels il pouvait se trouver.

..

Tout se transforme continuellement dans la nature. L'évolution est universelle ; et la terre qui a évolué dans les temps primitifs suivant certaines lois, évolue aujourd'hui grâce aux travaux de l'homme qui transforme sa surface, l'assainit, la cultive et fait sortir de son sein les fleurs, les plantes et les fruits qui sont nécessaires à son bien-être et à sa subsistance.

..

Un nombre incalculable de siècles a dû s'écouler avant que la terre, qui n'était au début qu'une masse fluide incandescente, pût recevoir la vie telle que nous la concevons.

La durée de l'époque que nous appelons primaire est évaluée à 50 millions d'années : celle de la période secondaire à 30 ou 40 millions, celle de la période tertiaire, de 15 à 20 millions.

Enfin l'époque quaternaire, caractérisée par l'apparition de l'homme, n'aurait que 250.000 à 300.000 années d'existence. On comprend que, quelque avancée que soit la science, elle ne peut donner, sur la durée de ces périodes que des chiffres bien approximatifs : elle est également incapable de nous donner des renseignements sur des êtres — s'il y en avait, — qui pouvaient vivre d'une vie spéciale dans ces temps reculés : mais elle peut recueillir des notions plus certaines lorsqu'elle étudie les êtres qui ont paru sur la terre pendant les périodes plus rapprochées de nous.

Pendant ces époques, la paléontologie peut constater l'existence de gigantesques végétaux et de petits animaux enfermés dans des coquilles. On trouve presque partout d'immenses dépôts de ces coquillages qui ont formé les marbres. Puis viennent les reptiles aquatiques aux formes extraordinai-

res, les monstrueux sauriens, puis enfin les animaux terrestres dont les proportions sont encore énormes.

..

Au commencement de la période quaternaire, les formes prodigieuses et bizarres des premiers âges ont à peu près disparu. La terre s'est transformée ; de nouvelles couches géologiques se sont superposées les unes aux autres ; la croûte solide augmentant, le foyer central a diminué ; l'atmosphère s'est épurée par la condensation des matières solides en suspension ; de meilleures conditions d'habitabilité ont permis à une flore et à une faune nouvelles de se développer ; et c'est alors qu'ont dû paraître les animaux que nous voyons encore au milieu de nous. L'homme, étant le degré le plus élevé de l'évolution animale, n'est venu qu'en dernier lieu.

A partir de ce moment, les espèces animales paraissent invariablement fixées ; et à part quelques-unes qui ont disparu, elles sont les mêmes depuis des milliers d'années ; les animaux dont nous trouvons la représentation sur les monuments les plus anciens de la Chaldée ou de l'Égypte, sont absolument semblables à ceux qui existent encore aujourd'hui. Depuis l'époque quaternaire, et probablement bien avant cette époque, les espèces et les races qui les comprennent suivent les lois naturelles, et elles sont toujours identiques, sauf de légères modifications que des croisements fortuits ou imposés par l'homme peuvent momentanément introduire.

Lorsque les diverses espèces animales qui devaient habiter la terre eurent atteint le développement qui leur avait été assigné, l'évolution inconsciente de l'Être, celle qui ne paraît être due qu'à une force semi-intelligente, cette évolution s'arrêta. Elle allait être remplacée chez l'Être humain, le dernier-né de la création, par une évolution toute nouvelle, celle de l'Intelligence. L'Intelligence va prendre une place de jour en jour plus importante ; elle va lutter contre la force brutale qui seule régnait sur la terre, et elle va donner à l'homme la possibilité de dominer la nature et les animaux. Ce n'est qu'à partir de cette époque que les transformistes peuvent appuyer leurs théories sur des bases solides. Il leur est impossible de suivre les transformations des formes pendant les premières périodes, et ils ne sauraient expliquer comment les coquilles microscopiques se sont transformées en gigantesques sauriens et ceux-ci en mammouths et en mastodontes.

Aussi ils laissent complètement de côté ces temps si lointains, et ils ne font commencer leurs études qu'à l'époque quaternaire, époque où la création des espèces semble terminée.

..

Pour prouver l'évolution organique de l'animal à l'homme, les partisans du transformisme ont réuni un grand nombre de preuves appuyées sur l'étude des fossiles, sur l'anatomie comparée, sur la physiologie et enfin sur l'embryologie.

Partant de l'homme et du singe, en étudiant des animaux de moins en moins perfectionnés au point de vue organique, les savants sont arrivés, en descendant toujours d'espèces en espèces, jusqu'à la monère ou au microzyma qu'ils ont déclaré représenter l'Être primitif. Suivant Hæckel, l'homme aurait passé par vingt-deux états ou stades depuis la monère et l'amibe jusqu'aux mammifères et aux singes anthropoïdes.

L'étude de l'embryogénie comparée est venue donner un grand appui à la théorie de la parenté entre toutes les espèces animales. On a constaté que pendant les neuf mois que l'embryon humain reste dans le sein de sa mère, il passe successivement par toutes les formes de l'animalité inférieure. L'ovule fécondé, d'abord amas globuleux polycellulaire, se transforme ensuite en ver ; — puis en vertébré n'ayant encore aucune espèce de membres ; — puis en poisson avec des sortes de nageoires qui se transforment plus tard en membres ; — puis enfin en vertébré supérieur, et en mammifère. Ces transformations successives ne sont pas du reste particulières à l'homme : les embryons de tous les mammifères passent par les mêmes stades et, dans les premiers temps, il est difficile de distinguer l'embryon de l'homme des embryons d'autres animaux.

Dans son ouvrage *l'anthropogénie*, Hæckel donne un tableau dans lequel sont représentés, à trois époques correspondantes de la gestation, les embryons de quatre êtres bien différents, du porc, du bœuf, du lapin et de l'homme.

La similitude est complète dans les deux premières périodes, et dans la troisième, la forme seule de la tête a changé : l'appareil caudal a disparu ; mais la conformation générale est à peu près la même : puis la forme s'accroît pour devenir semblable à l'Être dans lequel elle a pris naissance.

Peut-on attribuer au hasard la production de ce phénomène mystérieux ? — Ce n'est pas admissible ; car ce hasard ne pourrait pas se reproduire sans cesse dans des conditions analogues pour transformer en quelques mois les atomes d'un ovule en un être parfait. C'est, dit-on, la Nature, la substance, l'énergie qui accomplissent ce miracle. Mais alors il faut supposer que cette substance, cette énergie ne sont pas des forces aveugles et qu'elles sont douées d'une certaine intelligence qui leur permet d'accomplir des actes tendant à un but déterminé.

Peut-on croire que ce phénomène provient, comme le dit Hæckel à propos de la naissance de la vie, d'une combinaison de carbone et de matières alluminoïdes ?

La question qui reste absolument obscure avec la théorie matérialiste, s'éclaire avec l'hypothèse spiritualiste.

Cette hypothèse admet que l'intelligence est partout, et qu'elle régit la matière et les mondes en vue d'une finalité que nous commençons peut-être à apercevoir aujourd'hui. Elle est dans le minéral comme dans le végétal : elle est dans le minéral qui se cristallise, comme dans le grain de blé qui devient un épi, comme dans l'ovule qui devient un animal. Toutes les forces de la nature sont dirigées par des Intelligences plus ou moins rudimentaires, plus ou moins avancées, qui toutes, dans leurs sphères d'action, concourent à l'œuvre encore incompréhensible pour nous du Créateur de toutes choses.

Telle est l'hypothèse spiritualiste. Elle a le grand avantage de reposer sur un fait aujourd'hui démontré : c'est l'existence chez l'homme du principe intelligent en dehors de la matière. Sans doute ce fait, quelque important qu'il soit, laisse dans l'ombre une infinité de questions. Mais il permet, et il permettra surtout plus tard de les étudier d'une façon plus précise. Et lorsque nous connaissons mieux les lois de l'analogie, nous apercevrons plus distinctement le lien intime qui unit entre eux tous les Êtres de la Création.

∴

On a cherché depuis longtemps à expliquer la transformation des espèces. Sans remonter aux théories bizarres données par les anciens et par certains auteurs du moyen âge, voici comment le philosophe de Maillet, qui vivait au xviii^e siècle, explique la transformation des poissons en oiseaux : « ...Quelques poissons, dit-il, entraînés par le vent ou par une cause quelconque, ont pu tomber à une petite distance du rivage, dans des terrains qui purent leur fournir quelques aliments. Alors, sous l'influence de l'air, les nageoires se fendirent, les rayons qui les soutiennent se transformèrent en plumes ; la peau se recouvrit de duvet, les nageoires ventrales devinrent des pieds, le corps se modela, le cou, le bec s'allongèrent et le poisson se trouva devenu un oiseau. »

Le tableau de cette transformation est pittoresque ; mais on a beau avoir de l'imagination, on se représente difficilement les écailles d'un poisson se changeant en plumes parce que ce petit animal s'est tenu dans un endroit sec.

Plus près de nous, le grand naturaliste Lamarck, qui vivait au commencement du xix^e siècle, prétend que les mammifères unguiculés (les carnassiers) descendent des mammifères amphibies, qui prirent l'habitude « de se nourrir de chair vivante, et auxquels l'habitude d'enfoncer leurs doigts dans l'épaisseur des corps qu'ils voulaient saisir, favorisant la séparation

« des doigts, a graduellement formé les griffes dont nous les voyons armés. »

L'explication qu'il donne des tentacules des escargots est encore plus curieuse :

« Je conçois, dit-il, qu'un de ces animaux éprouve en se traînant le *besoin* « de *palper* les corps qui se trouvent devant lui. Il fait des efforts pour chercher ces corps avec quelques-unes des pointes de sa tête et y envoie à « tous moments des masses de fluides nerveux, des suc nourriciers. Je con- « çois qu'il doit résulter de ces influences réitérées qu'elles étendront peu à « peu les nerfs qui s'y rendent, et que des tentacules se formeront insensi- « blement sur la pointe dont il s'agit. C'est ce qui est arrivé à toutes les « races de gastéropodes à qui des besoins ont fait prendre l'habitude de « palper les corps avec des parties de leur tête. Quant aux races qui n'ont « pas éprouvé de semblables besoins, leur tête est restée privée de tenta- « cules (1). »

C'est pour des besoins analogues, créés par les nécessités de la vie, que des membranes poussèrent entre les doigts des oiseaux aquatiques, que le fourmilier eut une longue langue pour pouvoir prendre les fourmis, et que la girafe eut un long cou pour pouvoir chercher sa nourriture sur les arbres.

..

Lamarck, qui est matérialiste, fait reposer son système sur cet axiome que « le besoin crée l'organe ». Cet axiome, absolument contraire aux idées matérialistes, a été vivement critiqué. On conçoit que l'exercice développe la force et la vigueur d'un organe existant, mais on ne conçoit pas qu'il puisse le créer : le travail fortifie les muscles mais il n'en augmente pas le nombre.

On ne peut, du reste, supposer à la matière le *besoin* de créer quelque chose, d'agir d'une façon quelconque. Le besoin de respirer, de manger, d'agir, de se mouvoir, etc., etc., provient d'une sensation interne qui pousse l'animal à exécuter certains actes qu'il reconnaît instinctivement nécessaires à son développement ou à sa conservation.

Mais la matière ou la force — si nous voulons avec certains philosophes réduire la matière à une question de forces, — la matière, telle qu'elle se présente à nos yeux, telle que nous la définissons, peut-elle éprouver des sensations qui font naître en elle des besoins ? Cela est inadmissible à moins que nous ne la supposions douée d'une force, et que cette force soit intelligente.

Mais si la matière ne peut rien sentir ni rien créer par elle-même, il

(1) Origine, organisation et développement des corps vivants.

n'en est pas de même de cette puissance inconnue dont nous constatons l'action incessante dans le monde, et qui se fait sentir aussi bien dans le règne minéral que dans les deux autres règnes.

C'est cette puissance, cette force que nous appelons l'âme, l'esprit ou la vie.

∴

Si maintenant on examine cette question au point de vue spiritualiste, on peut admettre qu'au commencement des âges de la terre, lorsque les espèces n'étaient pas encore formées, il existait dans la matière un principe indépendant d'elle, atome vital doué d'une certaine volonté et d'une certaine énergie, et ayant à un degré infinitésimal ce que nous appelons l'instinct, l'intelligence rudimentaire.

Ces qualités, qui constituaient l'être primitif, allaient lui permettre d'éprouver un besoin d'agir, une nécessité de vivre : et il allait mettre en action ses petites forces naissantes pour réaliser, suivant des lois déterminées, le plan de l'organisateur des mondes.

Évoluant dans des conditions qui nous sont inconnues, le principe initial de la vie a grandi peu à peu et s'est développé à la suite d'efforts effectués par d'innombrables générations. Ce principe a créé les formes primitives. Il a formé des corps de plus en plus parfaits en pétrissant la matière, en la transformant suivant le milieu dans lequel il se trouvait, suivant les besoins qu'il éprouvait pour conserver son existence. Et c'est grâce à cette lutte constante de l'esprit contre la matière, grâce à ce besoin irrésistible de perfection que le Créateur avait mis en lui, que les différentes espèces, de plus en plus perfectionnées, se sont répandues sur la terre.

C'est ainsi que peuvent se comprendre les explications de Lamarck sur l'origine des espèces dont j'ai parlé plus haut, et qui paraissent au premier abord si bizarres. C'est ainsi qu'on peut accepter les théories du transformisme : mais elles ne sont compréhensibles que si on admet, comme je l'ai déjà dit, que toutes les forces de la nature sont dirigées par des intelligences plus ou moins avancées, évoluant toujours vers le mieux et se dirigeant irrésistiblement vers le but suprême assigné par le Créateur.

La vie est partout, et la vie c'est l'âme en évolution.

Nous avons vu plus haut que la formation des espèces paraît depuis longtemps terminée sur la terre : mais la vie n'en continue pas moins sa marche évolutive, et c'est la science qui vient aujourd'hui constater le fait. Je m'avance un peu en parlant ainsi, car la science officielle n'admet pas encore l'évolution animique. Mais elle étudie avec la plus grande attention le phénomène de l'intelligence chez les animaux et elle fait, dans cet ordre d'idées, les découvertes les plus intéressantes.

L'Institut psychologique s'occupe spécialement de ces travaux et certains savants de cette société nous initient à des phénomènes psychiques insoupçonnés jusqu'ici chez l'animal. Je ne parle pas des animaux qui vivent tout près de nous comme le chien, le chat, la fourmi ou l'abeille, et dont nous avons tous pu apprécier l'intelligence.

Le *Bulletin de l'Institut* de juin 1906 nous présente les travaux suivants :

Les instincts et le psychisme des araignées, par M. Lecaillon.

L'individualité psychique chez les vers et les insectes, par M. Bohn.

Un travail très remarquable de M. Piéron sur la psychophysiologie des actinies (anémones de mer).

« L'actinie, dit M. Piéron, a un système nerveux et elle nous apparaît « bien comme une personnalité biologique quand elle s'épanouit, quand elle « se ferme, quand elle se déplace. Elle a des mouvements spontanés et cette « spontanéité est la marque essentielle de l'individualité. »

Descendant encore plus bas dans l'échelle des êtres, Darwin nous dit que la marche des racines des arbres et des plantes vers l'endroit où elles doivent trouver leur nourriture s'effectue « comme si elles étaient, à l'égal de « l'homme, douées de facultés mentales. »

Enfin un professeur à l'Université libre de Bruxelles, M. Errera, affirme que les plantes ne sont pas inertes ; qu'elles ont de la mémoire, qu'elles se préoccupent du lendemain, de l'avenir, et il ajoute que « sans leur attribuer « une âme, on doit reconnaître en elles des analogies réelles avec les phénomènes de la vie humaine. Il est hors de doute, affirme M. Errera, que « ces mouvements des plantes ne sont pas dus uniquement à des causes ou « à des effets mécaniques. L'homme et l'arbre de la forêt sont, en réalité, « des frères (1). »

Ces courtes citations prouvent que la science constate que la vie est partout ; et que partout où est la vie, on retrouve des preuves d'une intelligence plus ou moins avancée. C'est *cette vie intelligente que nous appelons l'âme*.

Que l'âme ait à côté d'elle, comme l'enseignent les *vitalistes*, un principe vital qui constitue la vie, ou qu'elle soit elle-même la cause, la créatrice des faits vitaux, comme l'enseignent les *animistes*, peu importe. On peut très bien attribuer à l'âme la puissance de créer des corps et des organes au moyen de fluides spéciaux, et de se servir ensuite de ces fluides pour entretenir ces organes en bon état.

Ne disons-nous pas aujourd'hui que l'âme est le premier des médecins ?

(1) Les anciens Hindous, qui connaissaient beaucoup de choses que nous découvrons aujourd'hui, se nourrissaient exclusivement de végétaux ; et avant leurs repas, ils faisaient toujours une prière pour exprimer le regret qu'ils éprouvaient d'être obligés de sacrifier des vies pour conserver leur existence.



Et maintenant, d'où vient la vie, ou plutôt d'où vient l'âme puisque, comme nous l'avons dit, nous considérons l'âme comme la *vie en évolution* ?

Je ne parlerai pas des différentes théories matérialistes qui ont été faites sur cette question : Elles sont suffisamment connues, et je me bornerai à rappeler en quelques mots les enseignements du spiritualisme moderne.

Cette école admet comme postulat, comme axiome, comme vérité indémontrable, qu'il existe une intelligence suprême, incognoscible, et impensable : un Dieu extra-mondain qui a créé les univers et leur a donné des lois. Mais ce Dieu, dit-on, n'a pu créer quelque chose de rien ; il n'a pu rien faire sortir du néant. Qu'en savons-nous ? et en posant cette objection que nous a léguée l'ancienne philosophie, nous nous servons de mots que nous ne comprenons guère. Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que rien ? Qu'est-ce que le néant ?

Puisque la vie existe, l'Être inconnu l'a voulue, et il l'a créée : — C'est tout ce que nous pouvons dire sur cette mystérieuse question : — et aux jours fixés, des torrents de vie se sont répandus sur les terres en formation ; cette vie s'est individualisée dans la matière ; du zoophyte à l'homme, elle a progressé suivant certaines lois ; d'abord petite âme végétale et animale, obéissant à d'obscurs instincts, elle est devenue une entité intelligente et pensante, ayant conscience de son moi, et commençant à comprendre qu'elle est appelée à collaborer à l'harmonie universelle. Et cette petite âme animale, devenue l'âme humaine, continuera à progresser sur cette terre par des réincarnations successives, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à un certain degré d'avancement. Alors, délivrée des incarnations terrestres, elle ira s'incarner dans d'autres corps et dans d'autres mondes pour continuer son évolution infinie.

On peut ainsi se figurer cette grandiose ascension de l'Être partant de la monade pour arriver jusqu'à l'homme à la suite de transformations innombrables. La mort n'existe nulle part ; la vie est partout ; et lorsque les organes d'un corps ont, pour une raison quelconque, cessé de pouvoir fonctionner, le principe vital qui l'animait va en animer un autre.

Cette transmigration des âmes, cette palingénésie est continue : et c'est pendant ces vies, sans cesse renouvelées, que l'âme développe peu à peu toutes les facultés qu'elle avait en puissance dès les premiers jours de sa création.

Si nous admettons avec les transformistes qu'il y a eu une ascension non interrompue de la monère à l'homme, nous ne pouvons arrêter cette ascension à ce dernier, et croire que ce pauvre être, si fragile sous tous les rap-

ports, et si limité dans ses facultés, puisse être considéré comme l'effort ultime que pourrait faire la nature.

Et cependant, depuis bien des siècles, la nature ou la substance moniste n'a rien créé : elle n'a pas, hélas, perfectionné le corps de l'homme ; nous ne sommes pas plus vigoureux que nos pères, et nous n'avons pas d'autres organes que ceux que possédaient nos ancêtres de l'âge quaternaire.

L'intelligence seule a progressé : et il est certain que la masse est plus intelligente aujourd'hui, qu'elle ne l'était il y a quatre ou cinq cents ans : de même que les peuples qui vivaient à cette dernière époque étaient plus avancés que ceux qui vivaient pendant l'âge de pierre. Si on admet la théorie matérialiste, comment le progrès intellectuel peut-il se faire, puisque toutes les facultés qui constituent ce que nous appelons l'âme, disparaissent à la mort ? Faudrait-il admettre que le carbone et le phosphore qui ont créé autrefois la vie et l'intelligence, sont aujourd'hui plus épurés, puisqu'ils donnent naissance à de meilleurs produits ?

Hæckel tranche la question en disant que le progrès doit être attribué à l'hérédité. Il traite longuement cette question dans le chapitre VIII de son grand ouvrage, et il dit (p. 162), que chaque enfant reçoit en héritage de « ses deux parents les particularités de caractère, de talent, d'acuité sensorielle, d'énergie et de volonté. L'hérédité des qualités de l'âme est transmise par les deux parents : ce sont des faits connus de tous. »

Cette affirmation du savant professeur d'Iéna est absolument erronée. Chacun sait, au contraire, que la plupart des hommes de génie sont sortis de milieux très obscurs, et qu'ils n'ont, en général, donné naissance qu'à des hommes très ordinaires.

Les parents ne transmettent à leurs enfants que ce qui doit constituer le corps matériel et ses organes : il appartient ensuite à l'esprit qui vient s'incarner de se servir le mieux possible pour son avancement des instruments plus ou moins bons qui lui ont été donnés.

Le Progrès ne se fait et ne peut se faire que par l'âme : c'est elle, elle seule, qui évolue et qui fait évoluer la matière.

∴

Le spiritualisme moderne, — pas plus que les autres philosophies, — ne peut expliquer l'origine des choses. Mais il peut apporter quelque clarté dans des questions restées jusqu'ici bien obscures, en donnant des preuves de l'existence de l'Être humain en dehors du corps.

Quoi qu'en dise le savant professeur allemand, on ne peut pas considérer comme négligeables les expériences de Crookes, de Zœlner, d'Aksakof, de Gibier, de Flammarion, et celles plus récentes du D^r Richet : ni non plus les

travaux si remarquables du colonel de Rochas. La science aura beau se boucher les yeux et les oreilles avec ses vieilles doctrines, elle sera obligée bientôt de regarder et d'entendre : et lorsqu'elle aura constaté l'existence de l'Âme en dehors de la matière, — soit pendant la vie, dans les phénomènes du magnétisme et de l'hypnose, — soit après la mort dans les phénomènes télépathiques, — elle devra renoncer à toutes ses idées surannées, pour entrer résolument dans une nouvelle voie de recherches et d'observations.

L'existence du principe intelligent et la possibilité de sa séparation d'avec le corps dans des circonstances données, étant reconnues, rien n'empêche d'admettre que ce même principe — constaté par la science chez l'animal — ne puisse présenter les mêmes phénomènes chez les êtres inférieurs. Les travaux des savants de l'avenir éclaireront cette question.

∴

L'évolution animique, — c'est-à-dire les progrès intellectuels de l'Être forcé de lutter toujours pour assurer son existence, — a amené l'évolution organique, c'est-à-dire les progrès matériels dans la forme et dans la constitution des corps destinés à servir d'instruments à des âmes de plus en plus évoluées.

C'est l'Esprit qui a créé les formes dans les temps primitifs, et c'est l'esprit qui les maintient aujourd'hui. Si on n'admet pas cette hypothèse qui sera, je le crois, la vérité de demain, les théories du transformisme sont inacceptables. En donnant à la matière ou à la substance la puissance créatrice et conservatrice, elles affirment un principe qui ne repose sur aucune base, et que la raison ne saurait accepter.

SENEX

LES VIES SUCCESSIVES

Cet article n'est point, comme pourrait le faire supposer son titre, un plaidoyer en faveur de l'hypothèse des vies successives qui a pour elle tant de preuves morales. C'est l'exposé d'une série d'expériences qui jettent un jour nouveau sur ce qu'on appelle aujourd'hui le subconscient et montrent avec quelle circonspection il faut accueillir les révélations faites par les sujets, même quand on est parfaitement sûr de leur bonne foi et que ces révélations sont accompagnées de caractères somatiques paraissant prouver, d'une manière absolue, leur réalité.

I

Depuis longtemps on savait que, dans certaines circonstances, notamment quand on est près de la mort, des souvenirs depuis longtemps oubliés se succèdent, avec une rapidité extrême dans l'esprit de quelques personnes comme si on déroulait devant leurs yeux les tableaux de leur vie entière.

J'ai déterminé expérimentalement un phénomène analogue sur des sujets magnétisés ; avec cette différence qu'au lieu de rappeler de simples souvenirs je fais prendre à ces sujets les états d'âme correspondant aux âges auxquels je les ramène, avec oubli de tout ce qui est postérieur à cet âge. Ces transformations s'opèrent à l'aide de passes longitudinales qui ont pour effet ordinaire l'approfondissement du sommeil magnétique. Les changements de personnalité, si on peut appeler ainsi les étapes diverses d'un même individu, se succèdent invariablement selon l'ordre des temps, en allant vers le passé quand on se sert de passes longitudinales, pour revenir dans le même ordre vers le présent quand on a recours à des passes transversales ou réveillantes. Tant que le sujet n'est pas revenu à son état normal il présente l'insensibilité cutanée. On peut précipiter les transformations en s'aidant de la suggestion, mais il faut toujours parcourir les mêmes phases et ne pas aller trop vite, sans quoi on provoque les plaintes du sujet qui dit qu'on le torture et qu'il ne peut vous suivre.

II

Jusqu'ici il n'y a rien de bien extraordinaire ; on conçoit qu'on puisse, par des passes magnétiques, accumuler successivement le fluide vital sur les couches successives du cerveau où se sont successivement emmagasinés les souvenirs du passé et revivifier ainsi ces souvenirs par un processus analogue à celui qui nous fait voir quand on regarde et entendre quand on écoute.

Mais voici d'autres phénomènes pour lesquels cette explication ne suffit plus.

Lors de mes premiers essais, je m'arrêtais au moment où le sujet ramené à sa première enfance ne savait plus me répondre ; je pensais qu'on ne pouvait aller au delà. Un jour cependant j'essaie d'approfondir encore le sommeil en continuant les passes et grand fut mon étonnement quand, en interrogeant le dormeur, je me trouvai en présence d'une autre personnalité se disant être l'âme d'un mort ayant porté tel nom et vécu dans tel pays. Dès lors une nouvelle voie paraissait indiquée : continuant les passes dans le même sens, je fis revivre le mort et parcourir à ce ressuscité toute sa vie précédente en remontant ce cours du temps. Ici encore ce n'étaient pas



Colonel DE ROCHAS

de simples souvenirs que je réveillais mais des états d'âme successifs que je faisais réapparaître.

A mesure que mes expériences se répétaient, ce voyage dans le passé s'effectuait de plus en plus rapidement, tout en passant exactement par les mêmes phases, de sorte que je pus ainsi remonter à plusieurs existences antérieures sans trop de fatigue pour le patient et pour moi. Tous les sujets, quelles que fussent leurs opinions à l'état de veille, donnaient le spectacle d'une série d'individualités, de moins en moins avancées moralement à mesure qu'on remontait le cours des âges; dans chaque existence, on expiait, par une sorte de peine du talion, les fautes de l'existence précédente; et le temps qui séparait deux incarnations s'écoulait dans un milieu plus ou moins lumineux suivant l'état d'avancement de l'individu.

Des passes réveillantes ramenaient progressivement le sujet à son état normal en parcourant les mêmes étapes exactement dans l'ordre inverse.

III

Si maintenant, au lieu de cesser l'expérience quand le sujet est ainsi revenu à son état normal, on continue les passes transversales qui l'ont réveillé, on détermine bientôt un nouveau sommeil également caractérisé par l'insensibilité cutanée et on le fait progresser vers l'avenir dans les mêmes conditions qu'on l'avait ramené vers le passé. On le fait vieillir, mourir, puis renaître dans une autre vie, montrant, avec une netteté parfaite, sans jamais hésiter ni varier, chaque fois qu'on l'interroge, les phases diverses de son existence future.

Des passes longitudinales le ramènent progressivement, et dans les mêmes conditions, à son état normal.

IV

Quand j'eus constaté par moi-même et par d'autres expérimentateurs opérant dans d'autres villes avec d'autres sujets, qu'il n'y avait pas là de simples rêves pouvant provenir de causes fortuites, mais une série de phénomènes se présentant d'une façon régulière avec tous les caractères apparents d'une vision dans le passé ou dans l'avenir, je mis tous mes soins à rechercher si cette vision correspondait à la réalité.

Je ne tardais pas à constater, d'une façon certaine, que ce qui se rapportait aux soi-disant vies précédentes sur lesquelles il m'avait été possible de faire des recherches, était faux; au bout de quelques mois, je pus m'assurer également que les prédictions faites ne se réalisaient pas. Les récits des sujets étaient de plus pleins d'anachronismes qui révélaient l'introduction de souvenirs normaux dans des suggestions d'origine inconnue. Enfin le rôle

prépondérant de l'imagination me fut démontré par une jeune femme intelligente et instruite qui, non seulement croyait avoir vécu dans le corps de personnages plus ou moins connus à qui la tradition attribue des qualités et des défauts analogues à ses tendances actuelles, mais qui encore voyait les vies précédentes et les vies futures des personnes avec lesquelles elle s'est trouvée en relations dans le passé ou dans le présent.

V

L'explication basée sur la simple hypothèse des vies successives est donc manifestement inapplicable ; mais il n'en reste pas moins un fait parfaitement certain, c'est celui de visions se produisant avec les mêmes caractères chez un assez grand nombre de gens inconnus les uns aux autres.

Le problème est d'autant plus intéressant à résoudre qu'il présente une parenté évidente avec celui des extatiques et des prophètes qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de l'humanité.

« Nous avons arraché les consciences de la croyance ; nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus » disait, il y a quelques jours, Viviani dans un discours affiché sur le mur de toutes les communes françaises. C'est là une bien audacieuse affirmation. Chaque progrès que fait la science nous ouvre, au contraire, des horizons nouveaux sur un monde différent de celui que perçoivent les sens ordinaires, le seul que veulent connaître les matérialistes. Si nous n'avons encore qu'une idée confuse des lois qui régissent ces régions inexplorées, cela ne les empêche pas plus d'exister que l'incohérence apparente du mouvement des planètes ne les empêchait d'obéir aux lois de Kepler avant qu'elles fussent formulées. Il s'est écoulé des siècles avant que l'homme se doutât des forces prodigieuses qu'il avait sous la main dans la vapeur et l'électricité. Comment nous étonnerions-nous de ne point savoir encore nous servir des forces psychiques, d'un maniement infiniment plus délicat puisqu'elles sont vivantes ?

ALBERT DE ROCHAS

La vie

SA NÉCESSITÉ. — SON BUT

To be or not to be
That is the question.
(SHAKESPEARE.)

D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Que sommes-nous venus faire dans ce monde ? Quel rêve l'humanité poursuit-elle, au milieu de ses luttes et de



Professeur CH. MOUTONNIER

ses espérances toujours déçues, à travers tant de transformations successives et variées ?

- « De tant de pas croisés quel est le but lointain ?
- « Le berceau contient-il l'homme ou bien le destin ?
- « Sommes-nous ici-bas, dans nos maux, dans nos joies,
- « Des rois prédestinés ou de fatales proies ? »

Et comme on dit, dans ce siècle de tristesse et de défaillance morale, *la vie vaut-elle la peine d'être vécue ?*

Toutes ces questions ont dû être posées, de tout temps et d'âge en âge, depuis que les premières lueurs de la raison ont éclairé l'esprit de l'homme, car si nous consultons l'histoire, dès les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, nous les voyons apparaître chez les Orientaux comme chez les Occidentaux, chez les Bouddhistes, comme chez les Chrétiens, chez les Matérialistes comme chez les Spiritualistes, et toujours à l'époque où la civilisation a atteint son apogée, où l'humanité est arrivée au plus haut degré d'élévation de sa nature. Et ces questions se posent encore plus formidables et plus attristantes que jamais, pour notre siècle d'activité fiévreuse et sensuelle.

Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que l'homme est ignorant et que son esprit, encore enveloppé des ténèbres de la matière, ne peut apercevoir la clarté qui luit à distance. Pris d'un sombre désespoir il voit, dans l'égarement de ses sens, s'écrouler et rouler dans l'abîme l'œuvre qu'il a érigée au prix de tant de sacrifices, de labeurs et d'efforts, souvent même au prix de son existence. Privilégiés et rares sont ceux qui, ayant gravi le calvaire de la difficulté, peuvent se maintenir sur les hauteurs et regarder en face cette lueur divine et y découvrir une forme.

C'est à nos aînés, aux initiés dans la philosophie spiritualiste, qu'il a été donné d'entrevoir ce spectacle sublime et d'entrer en communion avec les esprits du monde invisible, qui leur ont révélé les mystères des destinées de l'homme. C'est à eux que nous faisons appel pour nous éclairer et nous conduire, par la connaissance de la vérité, vers notre Idéal, « le beau, le bien, le juste ! »

Écoutez donc ! Voici ce que nous apprennent les philosophes, les grands penseurs, nos maîtres !

La science cherchera vainement à résoudre le problème qui contient les secrets des sources de ces dons merveilleux de la vie et de l'intelligence ; le mystère qui plane sur les causes initiales et finales est un mystère nécessaire, et l'origine du genre humain restera à jamais un problème insoluble. Les matérialistes vous disent qu'il n'existe pas de cause première ou de commencement à l'univers ; que la raison est capable d'expliquer l'appari-

tion des formes de vie organique. Ils accordent à la matière la toute-puissance et prétendent que tous les phénomènes de la nature ne sont que l'expression de la matière pour lesquels une intelligence immanente et permanente est inutile. Mais étant données de la matière et de l'énergie avec la loi de l'évolution, le problème est loin d'être résolu. L'évolution n'est que la recherche du « Comment » la nature opère et elle n'approche pas du grand mystère, « le Pourquoi ».

Les formes commencent et finissent, il n'y a aucun doute ; mais quelque chose les force à commencer et la cause existe, avant la forme qu'elle a fait naître. On parle avec grande éloquence des tendances et des forces de la matière, mais en pratique cela ne signifie rien. En effet, qu'est-ce qu'une tendance ? De quelle force veut-on parler ? Jamais ni la tendance, ni la force, ni l'attraction, ni la répulsion, ni aucune des propriétés inhérentes aux corps, n'a pu et ne pourra produire jamais une forme soit végétale, soit animale, à moins qu'on n'y trouve un germe de vie. La vie existe de même que la pensée, la raison et la sagesse, cela est incontestable. Or, comme quelque chose ne provient jamais de rien, il s'ensuit évidemment que l'intelligence, la raison et la pensée ont existé toujours. La vie qui est la cause ou l'origine n'a donc pas opéré aveuglément en produisant une suite infinie de formes. L'intelligence a été co-existante et co-éternelle avec la vie. La grande cause première n'était pas seulement vivante, mais elle était surtout intelligente ; et l'on peut dire que c'est elle qui a créé la matière avec ses formes variées et infinies et qui l'a remplie de vie et d'intelligence. Aucune autre théorie n'est capable d'expliquer l'existence de toutes les choses ; aucune autre ne satisfait mieux qu'elle la raison et le bon sens. Le sentiment de cause est une des premières inspirations de la conscience et, par suite, l'idée des rapports de la cause à l'effet est une des idées fondamentales de la raison. Il n'existe pas dans notre esprit, quoi qu'on fasse pour l'y provoquer, un concept correspondant à un effet sans cause, à un phénomène indépendant de l'être. Pourtant, si la grande cause première échappe à nos sens, il est un fait qu'on ne peut nier, c'est que tout dans l'ordre universel a été créé avec dessein. Tout dans la hiérarchie de la nature, depuis le grain de sable jusqu'à l'homme et dans l'infini des cieux, tout est soumis à une loi immuable qui existe de toute éternité et qui concourt au maintien de l'harmonie et de la réalisation des vues du Créateur. Une action continue, incessante, entretient d'une part la marche de la vie des mondes ; une action contraire, mais perpétuelle aussi, désunit, désorganise tout ce qui existe d'autre part. C'est par un échange continu, par une fusion ininterrompue des uns avec les autres que va le monde. Non seulement l'existence, mais toutes les formes de l'étendue, tous les accidents de l'espace et du temps semblent comme un domaine commun où chaque être vient jouer le rôle qui lui est assigné,

pour disparaître ensuite et rendre à la masse la part qu'il lui a ravie dans l'œuvre de l'évolution universelle ; car tout est soumis à la loi inexorable du transformisme ; tout a sa naissance, sa vie, sa mort ! Tout dans l'univers est en mouvement :

« Rien n'est », a dit Héraclite, philosophe grec, (cinq cents ans avant l'ère chrétienne), « tout se fait, tout est évolution et développement. Tout renferme en soi le mouvement palingénésique (régénérateur). »

Oui, de quelque côté que se portent les regards, qu'on interroge les cieux et la terre, qu'on sonde les profondeurs des mers, tout est dans l'enfancement. L'espace entier est occupé, rempli par le travail. Chaque atome, chaque molécule, chaque être est doué d'une liberté relative et participe à la grande œuvre du transformisme, du progrès universel. Une flamme inextinguible embrase toutes les âmes et les pousse sans cesse vers la lumière, vers la vérité qui est la manifestation la plus pure, la plus élevée de l'Être Suprême.

« Prétendre donc qu'il puisse ne pas y avoir eu éternellement au moins un être, à savoir la substance de cet univers, il faut, pour le supposer, abolir l'essence même de notre pensée. »

Donc, Dieu existe, nous venons de le prouver !

Toutes les races qui ont paru sur la terre, quels que soient leur climat ou leur pays et leur état d'abaissement, ont reconnu, toujours dans tous les âges, une force-sagesse qu'elles ne pouvaient comprendre. Le sauvage même, encore moitié animal, sur les sombres rochers de la Patagonie, a une faible lueur de cet Esprit Infini qu'il croit entendre gémir dans la brise du soir, et qui se manifeste à lui dans le mugissement des vagues en furie qui se brisent sans cesse sur la côte de son ciel inhospitalier.

L'existence d'une Intelligence Suprême étant démontrée, nous sommes naturellement amenés à demander et à examiner quelle a été la raison d'être de la création, quel a été le mobile de cette Intelligence, quel a été, enfin, le but qu'elle s'est proposé d'atteindre ? Pourquoi Dieu a-t-il créé l'homme ? S'il ne l'a mis dans ce monde que pour le faire souffrir, pour le torturer physiquement et moralement et y passer quelques années sans mérite ni profit pour lui, oh ! alors, la vie ne serait pas seulement une absurdité monstrueuse, mais encore une cruauté systématique. Dieu serait une nécessité aveugle, une force irrésistible et capricieuse qui ne produit que pour anéantir ; ne conserve un moment la créature, jouet de sa volonté, que pour la briser et la remplacer par une autre. Créer pour anéantir est un acte aussi cruel qu'il est absurde. Si, de plus, comme le prétendent les matérialistes, la pensée est une sécrétion du cerveau, comme la bile l'est du foie ; si le vice et la vertu sont des produits comme le vinaigre ou le sucre ; si notre

départ de ce monde ne doit avoir pour but que le néant, sans doute qu'alors, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue ! « Extase ou cauchemar, c'est un rêve vide et vain ; drame ou comédie, c'est un mensonge infâme ! »

Mais, hâtons-nous de sortir de ces horribles conséquences comme on sort d'un cauchemar qui nous oppresse. Revenons à la raison, à la conscience et au bon sens de tous les peuples, car s'il est une croyance universelle, c'est bien la croyance à une autre vie. Rien ne forçait Dieu à créer l'homme, si ce n'est son amour et sa bonté ; et il est aussi impossible et aussi contradictoire que Dieu agisse contre les lois de la vérité, de la bonté et de la justice, qu'il est impossible que sa bonté exécute des choses qui serviraient à l'anéantir. « L'objet de Dieu a quelque chose d'infini », a dit Leibnitz. Il n'a donc pu créer l'Être et le douer de vie et d'intelligence, que pour des destinées infinies, heureuses. Mais il a créé l'homme libre et indépendant ; il a voulu qu'il fût le propre artisan de ses œuvres, l'arbitre de sa destinée. Partis d'un même point de départ, tous les hommes sont appelés à jouir du même héritage ; mais c'est par toutes les alternatives de la joie et de la souffrance, par la lutte et la volonté, par l'effort du travail qu'on peut arriver à comprendre la vie universelle et atteindre l'apogée de la félicité. Une seule exception à cette loi serait la négation absolue de la justice et de la bonté divines.

Ne croyez pas, comme certaines sectes le disent, que l'homme est un être déchu, qu'il a commencé sa carrière au sommet de l'échelle, d'où il serait prétendument tombé pour revenir ensuite à sa place primitive ; non, l'homme s'est élevé progressivement en subissant, comme toute vie, les transformations inhérentes à sa nature. Chaque être est appelé à parcourir l'échelle des êtres, selon la loi de l'évolution qui régit tous les mondes de l'espace. Une chaîne, sans fin et sans solution de continuité de causes et d'effets, enveloppe toutes les sphères et les relie entre elles et en fait une unité infinie.

Cette loi enseigne encore que l'homme n'est rien par lui-même, qu'il n'est quelque chose que par l'amour qui est en lui et qu'il éveille chez les autres ; que tous les hommes sont solidaires entre eux et doivent travailler de concert à l'œuvre sublime de la création, conformément aux desseins de Dieu et chacun selon les attributs dont il est doué ; que c'est dans le devoir accompli que réside le bonheur. Or, ne l'oublions pas, quel que soit le rang que nous occupions dans ce monde, nous y avons été placés par la volonté suprême et pour un but utile. Il n'y a partout qu'une loi, qu'un état de félicité, c'est de faire le bien ; ce qui veut dire se soumettre aux lois de l'existence.

Tous les mondes sont unis entre eux par les liens sacrés et indestructibles de la solidarité qui existent de toute éternité.

La fraternité pour principe, la charité pour moyen, l'harmonie pour but ; toute la science de la vie présente et future est là !

Le vrai but de la vie consiste dans le devoir qui incombe à tout homme de développer ce qu'il a de plus pur et de plus élevé en lui : de subjuguier la matière à l'esprit. C'est là sa seule interprétation et ceux-là seuls la comprennent qui ont souci de leur dignité et de leur grandeur spirituelle. C'est par l'étude de la loi divine qui est latente en nous, mais que tout homme possède, car c'est un héritage commun qui nous est acquis par droit de naissance, que nous savons que la vie est éternelle, qu'elle ne peut être annihilée et qu'elle nous met en relation directe et immédiate avec la cause première. C'est la connaissance de cette force qui nous apporte la paix avec nous-mêmes et avec nos semblables. Chaque être a en lui le germe de l'intelligence et il n'existe pas une seule âme qui soit créée en vain ; et si l'homme ne peut se développer sur cette terre, il aura, par-delà la tombe, une éternité pour progresser, car l'immortalité est nécessaire, par suite de la constitution même de l'esprit. C'est l'amour dominant qui subjugue toutes choses ; les esprits sont attirés les uns aux autres par un fluide spirituel répandu dans tout l'univers, ainsi que par les secrètes mais puissantes affinités de leur nature. Plus ces affinités sont variées et étendues, plus nombreuses et plus pures doivent être nos joies ; à mesure que nos qualités morales grandissent, elles nous assurent le bonheur et la paix de l'âme. Chacun doit faire son apprentissage dans ce monde comme dans les vies futures. Instruisez donc les ignorants, car l'ignorance est la source de tous les maux. Souvenez-vous que l'abaissement d'un seul rejaillit sur tous les êtres de la création. Ne bannissez pas de la société les déshérités dont vous craignez le contact comme une souillure. Soyez leurs guides et leurs maîtres ; faites-leur comprendre le vrai sens de la vie ; nous sommes tous frères, issus de la même famille, ayant la même origine et la même destinée.

« La vérité est dans ce qui élève et non dans ce qui abaisse ; dans ce qui relie et non dans ce qui sépare. Elle est dans cet instinct profond de solidarité qui a fait les grands génies et les grands martyrs ! »

Toutes les croyances, tous les rites, toutes les doctrines se confondent dans le principe fondamental :

« Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit ! »

Guidé par la sagesse Infinie de l'Être Suprême, tout homme est conduit vers sa destinée, à travers toutes les vicissitudes et en parfaite liberté, du berceau à la tombe, et de la tombe à sa véritable demeure ; à la demeure de notre cœur où nous retrouverons ceux qui nous y ont précédés : nos parents, nos enfants, nos amis, tous ceux enfin auxquels nous avons été unis ici-bas, par les liens indissolubles de l'amour, de la charité et de la fraternité, et où chacun de nous sera son propre juge et prononcera son propre jugement ;

car, en vertu de la loi des conséquences, loi inexorable à laquelle nul n'échappe, l'état de l'âme est basé sur ce seul axiome permanent et général :

« On récolte là-haut ce qu'on a semé ici-bas ! »

Tel est le vrai sens de la vie, tel que nous l'enseigne la doctrine spiritualiste qui est la conception la plus élevée, la plus pure et aussi la plus consolante de l'origine et de la destinée de l'homme.

Prof. C. MOUTONNIER

Nice, le 14 octobre 1906.

A LA MÉMOIRE D'ALLAN KARDEC

C'est avec un grand plaisir, mon cher ami, que j'accepte l'invitation que vous me faites de rendre hommage au grand penseur qui a fondé cette *Revue*, il y a un demi-siècle, et dont les livres clairs et méthodiques ont permis de conquérir au spiritisme des millions d'adeptes dans le monde entier. Jamais nous n'aurons trop de reconnaissance pour le puissant esprit dont les travaux ont éclairé, consolé, fortifié tant de cœurs meurtris par les épreuves de la vie.

Quelle joie ce doit être pour lui de voir son œuvre prospérer et grandir dans d'aussi vastes proportions ! En 1858, il n'existait que deux *Revues spirites* en Europe ; de nos jours, elles sont plus de cinquante qui portent au loin la bonne nouvelle de l'immortalité, et nous avons le légitime orgueil d'avoir imposé l'étude des faits spirites à ce monde sceptique qui s'était montré, à l'origine, si dédaigneusement réfractaire envers cette jeune science.

Le temps est passé où la science était l'apanage de quelques privilégiés ; elle s'est démocratisée, et chacun peut faire œuvre de savant en employant judicieusement ses méthodes. Les recherches sur le spiritisme se sont multipliées à ce point, qu'il faut être profondément indifférent pour ne pas les connaître, car ce ne sont pas seulement des individualités isolées qui s'en occupent, mais de nombreux groupements, dont quelques-uns forment de véritables académies, qui ont pris naissance en dehors des corps officiels.

La fondation, en Angleterre, de la *Société de Recherches psychiques*, et celle de l'*Institut général psychologique*, en France, sont des preuves vivantes de notre action sur les intelligences qui réfléchissent, puisque ceux qui ne ferment pas systématiquement les yeux devant l'évidence entrevoient déjà l'importance énorme de recherches, qui ouvrent à la science et aux aspira-



GABRIEL DELANNE

tions religieuses de l'humanité des horizons dont on peut à peine scruter les profondeurs.

Substituer à la foi aveugle en une vie future l'inébranlable certitude qui résulte de constatations scientifiques, tel est l'inestimable service rendu par Allan Kardec à l'humanité. Faire pénétrer la lumière de l'observation, et même l'expérimentation, dans un domaine réservé jusque-là aux obscures et interminables discussions philosophiques, c'était faire œuvre de maître, briser les vieux moules de la pensée, infuser un sang nouveau à l'antique spiritualisme, rénover la psychologie en lui indiquant une voie neuve et féconde, et se préparer la plus riche moisson de connaissances nouvelles que l'on ait faite depuis deux mille ans.

Une semblable révolution intellectuelle ne s'accomplit pas sans soulever des orages. Le spiritisme a été combattu par d'innombrables adversaires, parce qu'il est en opposition avec presque toutes les opinions régnantes, puisque ses expériences démontrent la fausseté des théories matérialistes, l'insuffisance des systèmes spiritualistes, qui ne connaissent pas la véritable nature de l'âme, et les erreurs des enseignements religieux relatifs à l'origine et à la destinée du principe pensant. Aussi les insultes, les railleries, les anathèmes lui ont été prodigués. Mais, emporté par l'irrésistible puissance qui se dégage de l'observation scientifique, le spiritisme dédaigne les outrages, et répondant par des faits aux sophismes de ses contradicteurs, il renverse les obstacles accumulés sur sa route et conquiert chaque jour de nouveaux partisans, dans les rangs mêmes de ses adversaires. Lorsque l'on a obligé des intelligences comme celles des Crookes, des Wallace, des Varley, des Lodge, des Zoelner, des Lombroso, des Myers, des Hodgson à reconnaître l'incontestable réalité des rapports entre les vivants et les prétendus morts, on est en bonne compagnie, et ni les calomnies, ni les clameurs haineuses des détracteurs de la vérité nouvelle ne sauraient en empêcher le triomphe définitif.

Par les phénomènes de la table, de l'écriture, de l'incarnation, des apparitions, nous communiquons avec l'Au-delà d'une manière ininterrompue. La tombe a perdu son horreur, car elle est pour nous la porte ouverte sur un monde nouveau où la vie est plus douce qu'ici-bas. En réponse aux négateurs de la survie, l'âme humaine se révèle après la mort aussi agissante qu'ici-bas, et se montre, sur la plaque photographique, à ces docteurs qui ne l'avaient jamais trouvée sous leurs scalpels. Prodige inouï, elle reconstitue temporairement un corps physique semblable à celui qu'elle avait sur la terre, et cette résurrection momentanée est l'argument le plus péremptoire pour détruire les grossières erreurs du matérialisme.

Cette communion constante avec l'humanité désincarnée nous affirme d'abord notre immortalité personnelle, nous permet ensuite de connaître

avec certitude la vraie nature de l'âme, en soulevant un coin du voile qui cachait son origine et ses destinées.

Quel affranchissement et quel réconfort pour la pensée humaine de n'être plus écrasée sous la terreur de dogmes aussi terribles que ceux du péché originel et des peines éternelles ! Quel soulagement de ne plus concevoir l'Être suprême sous les traits d'un implacable justicier qui condamnerait à des supplices sans fin les misérables et faibles créatures que nous sommes ! La réalité est heureusement plus noble et plus grandiose que ces sombres inventions de la théologie. Le sort de notre éternité future ne se décide pas dans les courts instants d'une vie terrestre, « ride à peine perceptible sur l'immense océan des âges » !

La loi de l'évolution du principe spirituel, s'accomplissant par des vies successives, nous a permis de comprendre pourquoi une formidable inégalité morale et intellectuelle sépare les enfants du même père, et comment existent sur le même globe des sauvages et des peuples civilisés, des idiots à côté de ces génies qui sont la gloire de notre race. C'est par les témoignages innombrables et concordants de ceux qui vivent dans l'espace que nous savons qu'il n'existe ni enfer ni paradis, mais que nous sommes les seuls artisans de nos destinées futures. C'est lentement, mais d'un effort ininterrompu, que nous développons notre être spirituel, que nous élargissons notre intelligence, que pénètrent en nous les sentiments du juste, du beau, du bien et que disparaissent les obscurs instincts de l'égoïsme, les passions basses et les vices, pour faire place au sentiment de fraternité qui nous rapproche de cette cause première, qui est tout amour.

Non seulement Allan Kardec a déduit de ses conversations avec les esprits cette noble doctrine philosophique, mais son attention a encore été attirée par les manifestations extra-corporelles de l'âme incarnée. Tous les phénomènes psychiques, baptisés aujourd'hui de noms nouveaux, le maître les a connus, classés et en a déterminé les causes. La transmission de la pensée qui, sous le nom de *télépathie*, a pris une si grande importance de nos jours a été étudiée dans le *Livre des Esprits* et dans la *Genèse*. La possibilité du dédoublement de l'être humain est indiquée dans le *Livre des Médiums*, avec preuves à l'appui, et les cas si intéressants de la clairvoyance s'exerçant dans le passé, le présent ou l'avenir, ont été longuement décrits dans la *Revue Spirite*. La *Société Anglaise de Recherches psychiques* a confirmé, par ses enquêtes, l'existence certaine de ces phénomènes ; et les magnifiques travaux de W. F. H. Myers ne sont que le savant développement des théories qui sont en germe dans les ouvrages de notre maître. Cependant, l'œuvre de l'illustre psychologue anglais est encore incomplète.

Pour être autre chose qu'une simple hypothèse verbale, la conscience subliminale doit avoir un substratum non matériel ; il nous paraît donc néces-

saire de voir dans le périsprit l'organe qui sert à ces manifestations transcendantes.

C'est encore à Allan Kardec que nous devons les premières notions précises sur le périsprit, ce corps inséparable de l'âme. D'innombrables observations, faites sur les apparitions des vivants et des morts, nous affirment absolument son existence.

La connaissance de cet organisme supra-physiologique fait du spiritisme une doctrine originale, car par là elle se distingue nettement du spiritualisme religieux ou philosophique. Le principe intelligent n'est plus alors une abstraction idéale, une vague entité incorporelle ; c'est un être concret qui possède des sens spéciaux, appropriés au milieu dans lequel il est appelé à vivre après son départ de la terre : c'est-à-dire dans l'espace. Certaines des facultés supérieures de l'âme, telles que la télépathie et la clairvoyance, ont évidemment leur siège hors du cerveau, puisque celui-ci est étranger à leurs manifestations. C'est probablement dans le périsprit qu'elles trouvent leurs conditions d'existence, car il faut l'émancipation de l'âme pour qu'elles s'exercent.

Plus nous étudierons cet organisme supérieur, mieux nous en comprendrons l'importance pour expliquer un certain nombre de problèmes biologiques. L'expérimentation spirite a une utilité de premier ordre à cet égard, car il devient indispensable que nous puissions soumettre à un examen scientifique la nature et les propriétés de ce corps fluide, pour mieux préciser son action pendant la vie et après la mort.

Les matérialisations des Esprits sont des phénomènes qui mettent en évidence ce mécanisme périspirituel qui donne à l'âme le pouvoir de se représenter devant nous avec les attributs anatomiques et physiologiques de la personne terrestre. Puisqu'un être de l'espace est capable de reconstituer momentanément la forme typique qu'il avait ici-bas, — en empruntant au médium une partie de sa substance, — il est permis de supposer que l'âme agit de même au moment de la naissance, mais en opérant lentement, suivant les lois de la gestation, pour que son union avec le corps matériel soit durable. L'enseignement des Esprits est conforme sur ce point à l'opinion de Claude Bernard, qui a vu nettement que la construction, l'entretien et la réparation d'un organisme vivant ne relèvent pas des lois physico-chimiques.

« Nous voyons, dit-il, dans l'évolution de l'embryon apparaître une simple ébauche de l'être avant toute organisation. Les contours du corps et les organes de l'être sont d'abord simplement arrêtés, en commençant par les échafaudages organiques provisoires qui serviront d'appareils fonctionnels temporaires du fœtus.

« Aucun tissu n'est alors distinct. Toute la masse n'est alors constituée que par des cellules plasmatiques et embryonnaires. Mais, dans ce canevas vital,

est tracé le dessin idéal d'un organisme encore invisible pour nous, qui a assigné à chaque partie et à chaque élément, sa place, sa structure et ses propriétés. »

Et, plus loin, l'éminent physiologiste précise encore sa pensée en ces termes :

« Ce qui est essentiellement du domaine de la vie et qui n'appartient ni à la physique, ni à la chimie, ni à rien autre chose, c'est l'*idée directrice* de cette action vitale. Dans tout germe vivant il y a une idée directrice qui se développe et se manifeste par l'organisation. Pendant toute sa durée, l'être *reste sous l'influence de cette même force vitale créatrice*, et la mort arrive lorsqu'elle ne peut se réaliser... c'est toujours la même idée qui conserve l'être en reconstituant les parties vivantes, désorganisées par l'exercice ou détruites par les accidents ou les maladies. »

Nous qui savons par expérience que l'âme survit à la mort, qui la voyons réédifier temporairement un corps, qui est anatomiquement semblable à celui qu'elle avait sur la terre, nous sommes autorisés logiquement à supposer que le périsprit contient l'idée directrice qui préside à l'édification du corps physique, puisque le périsprit possède encore ce pouvoir de reconstruction après la mort.

Ce n'est pas tout. Si l'âme est bien l'architecte de son enveloppe terrestre, il est possible de tirer de ce fait une confirmation de la loi de réincarnation, voici comment :

S'il est exact que le fœtus résume, dans les premières semaines de sa vie intra-utérine, toutes les étapes parcourues par les êtres vivants depuis la cellule initiale ; si, de plus, nous avons encore en nous des organes atrophiés, vestiges de ceux qui furent utiles à nos ancêtres, il faut en conclure que le périsprit qui reproduit ces formes disparues, qui pétrit et modèle la matière, a dû passer jadis par les organismes inférieurs où elles existaient ; car, sans cela, il ne pourrait pas les engendrer. Je pense qu'en suivant cette direction, les spirites pourront trouver, dans l'étude de l'être humain, des preuves nouvelles de cette grande et magnifique vérité des vies successives, qui possède déjà à son actif toute une collection de faits relatifs aux souvenirs des existences antérieures, ou à l'annonce de réincarnations qui ont eu lieu telles qu'elles avaient été prédites.

Non seulement les faits spirites ont reçu la consécration du temps, ont résisté à toutes les méthodes critiques auxquelles on les a soumis, mais il se produit de nos jours une telle révolution dans les théories scientifiques, que nous les voyons converger vers celles qu'Allan Kardec et les Esprits ont toujours enseignées. C'est avec une joie profonde que nous constatons combien les découvertes des sciences physiques les rapprochent de ce monde invisible avec lequel elles commencent à prendre contact.

Les manifestations les plus étranges des séances spirites ne sont plus des faits isolés. Les effluves qui sortent du corps du médium, qui traversent des obstacles matériels, qui influencent les plaques photographiques, présentent une analogie évidente avec les produits de la dématérialisation de la matière engendrés par les corps radio-actifs. Le corps humain est un laboratoire dans lequel s'accomplissent sans cesse des réactions chimiques très intenses, et celles-ci donnent naissance à des produits variés : émanations, rayons cathodiques, rayons X, électrons qui sont des poussières d'atomes à différents stades de désagrégation. Ces résidus sont électrisés et constituent précisément une des formes les plus grossières de cette substance fluide, encore matérielle par certains côtés, mais touchant par d'autres à l'impondérable. C'est très probablement une forme voisine de désagrégation charnelle qui sert dans les séances de matérialisation à produire ces apparitions temporaires d'objets (draperies, bijoux, etc.) qui disparaissent avec la rapidité de l'éclair, aussitôt que cesse d'agir la force qui les a engendrés.

L'enseignement d'Allan Kardec sur les créations fluidiques de la pensée reçoit une force nouvelle des expériences faites avec les effluves des substances radio-actives. En effet, nous savons que la pensée se traduit toujours par une image ; que cette création mentale peut s'extérioriser sous forme de dessins, qui possèdent la propriété de s'imprimer sur le corps, en produisant des modifications physiologiques (suggestion de vésicatoires, de sinapismes, de brûlures, etc.) et que ce dessin peut même impressionner la plaque photographique (expérience du Commandant Darget). J'ai toujours soutenu que pour que ce phénomène fût possible, il fallait que l'image eût une réalité objective, c'est-à-dire *fût matérialisée*. Il est intéressant de signaler que M. Le Bon a pu produire des *matérialisations temporaires* avec des effluves de matière dissociée. Voici ce qu'il dit sur ce sujet (1) :

« Si nous voulons étudier les équilibres dont sont susceptibles les éléments de matière dissociée nous pouvons remplacer un corps radio-actif par une pointe électrisée en rapport avec un des pôles d'une machine électrique.

« Ces particules sont soumises aux lois des attractions et répulsions qui régissent tous les phénomènes électriques. En utilisant ces lois, nous pourrions obtenir à volonté les équilibres les plus variés. De tels équilibres ne pourront être maintenus qu'un instant. Si nous pouvions les fixer pour toujours, c'est-à-dire de façon à ce qu'ils puissent survivre à la cause génératrice, nous réussirions à créer avec des particules immatérielles quelque chose qui ressemblerait singulièrement à de la matière.

« Mais si nous ne pouvons pas réaliser avec des choses immatérielles des

(1) D' Le Bon. *L'Évolution de la Matière*, p. 151 et suiv.

équilibres pouvant survivre à la cause qui les a fait naître (1) nous pouvons au moins les maintenir un temps suffisant pour les photographier et créer ainsi une sorte de *matérialisation momentanée*.

« En utilisant uniquement les lois dont nous parlions plus haut, nous avons réussi à grouper les particules de matière dissociée, de façon à donner à leur groupement toutes les formes possibles : lignes droites ou courbes, prismes, cellules, etc., que nous avons fixées ensuite par la photographie...

« Les formes polygonales, représentées dans quelques-unes de nos photographies, ne sont pas, bien entendu, la reproduction d'*images planes*, mais bien des formes *possédant trois dimensions*, dont la photographie ne peut évidemment donner que la projection. Ce sont donc bien des *figures dans l'espace* que nous avons obtenues en maintenant momentanément, dans l'équilibre que nous leur imposions, des particules de matière dissociée. »

Le jour où les savants se décideront à étudier *scientifiquement* les phénomènes psychiques, je leur promets quelques surprises, en leur montrant que leurs découvertes futures avaient été prévues par ces spirites dont ils ignorent si profondément les doctrines.

Un simple exemple suffira pour faire voir que M. Gustave Le Bon — qui est si justement fier d'avoir démontré que la matière retourne à l'éther — n'a pas eu la primeur de cette théorie, car elle se trouve nettement formulée par Allan Kardec dans *La Genèse*, à une époque où cette hypothèse paraissait une monstrueuse hérésie scientifique.

Voici ce qui a été écrit en 1867 par le Maître (2) :

« Qui connaît, d'ailleurs, la constitution intime de la matière tangible ? Elle n'est peut-être compacte que par rapport à nos sens, et ce qui le prouverait, c'est la facilité avec laquelle elle est traversée par les fluides spirituels et les esprits auxquels elle ne fait pas plus d'obstacle que les corps transparents n'en font à la lumière.

« La matière tangible, ayant pour élément primitif le fluide cosmique éthéré, doit pouvoir, *en se désagrégeant* (2), retourner à l'état d'éthérisation, comme le diamant, le plus dur des corps, peut se volatiliser en gaz impalpable. *La solidification de la matière n'est en réalité qu'un état transitoire du fluide universel, qui peut retourner à son état primitif quand les conditions de cohésion cessent d'exister* (3). »

La radio-activité spontanée est même pressentie en ces termes :

« Qui sait même si, à l'état de tangibilité, la matière n'est pas susceptible d'acquérir une sorte d'éthérisation qui lui donnerait des propriétés par-

(1) Les Esprits sont arrivés à ce résultat, car W. Crookes a conservé des cheveux de Katie King.

(2) Allan Kardec. *La Genèse. Les fluides*, p. 305.

(3) La phrase est soulignée par Allan Kardec lui-même.

ticulières ? Certains phénomènes, qui paraissent authentiques, tendraient à le faire supposer. Nous ne possédons encore que des jalons du monde invisible, et l'avenir nous réserve sans doute la connaissance de nouvelles lois qui nous permettront de comprendre ce qui est encore pour nous un mystère. »

Sur le même sujet, M. Lodge s'exprime ainsi devant la Société de Physique de Londres :

« Nous ne devons plus admettre que l'atome est permanent et éternel. La matière peut probablement naître et périr. L'histoire d'un atome présente des analogies avec celle d'un système solaire. Dans la théorie électrique de la matière, la combinaison des électrons peut produire l'agrégat électrique appelé un atome, et sa dissociation s'accompagne d'un phénomène de radio-activité. »

Enfin W. Crookes, à son tour, arrive à une conclusion analogue :

« Cette fatale dissociation des atomes, dit-il, semble universelle. Elle se manifeste quand nous frottons un bâton de verre, quand le soleil brille, quand un corps brûle, quand la pluie tombe, quand les vagues de l'océan se brisent. Et bien que la date de l'évanouissement de l'univers ne puisse être calculée, nous devons constater *que le monde retourne lentement au brouillard informe du chaos primitif*. Ce jour-là, l'horloge de l'éternité aura terminé son cycle. »

L'accord tardif que nous constatons entre les plus récentes affirmations de la science et les vues prophétiques d'Allan Kardec sur la constitution de la matière, nous assure que nous avons eu raison de croire que les Esprits qui produisent des phénomènes aussi étranges que la matérialisation et les apports, sont plus avancés que nous dans la connaissance des lois de la nature. C'est avec confiance que nous attendons de nouvelles découvertes, car nous sommes certains qu'elles confirmeront de plus en plus les instructions de nos guides spirituels. Il ne saurait en être autrement car, puisque les faits spirites sont d'une incontestable réalité, la science doit un jour ou l'autre modifier ses vues théoriques, les élargir ou les changer, pour y faire entrer ces manifestations de l'activité animique, qu'elle avait ignorées.

Le spiritisme va droit à son but, qui est la démonstration de l'immortalité, sans bravade comme sans faiblesse ; tant pis pour les opinions qu'il heurte au passage, ce sont les hypothèses anciennes qui doivent disparaître devant les faits nouveaux.

Travaillons donc avec une ardeur inlassable à répandre cette noble doctrine dont l'action salutaire et féconde est si nécessaire de nos jours. Proclamons partout que la tombe n'est pas l'anéantissement de la pensée, l'abîme dans lequel notre personnalité sombrerait pour s'évanouir à jamais. Démontrons qu'il n'est pas vrai que nous soyons les tristes jouets de lois

inexorables et fatales, qui pèseraient sur nous avec l'écrasante impassibilité de ces idoles antiques qui broyaient, sous les roues de leurs chars, les chairs pantelantes de leurs sectateurs. Affirmons bien haut que la nature n'a pas eu cette ironie cruelle de nous accorder la conscience pour nous faire mieux mesurer l'horreur de notre chute dans le néant. Nous sommes expérimentalement sûrs que la vie humaine n'est pas un éclair entre deux nuits profondes, mais une simple étape de notre ascension éternelle vers la lumière et l'amour.

Nous avons la certitude que les aspirations les plus élevées et les plus saintes de nos cœurs ne seront pas déçues, car nous retrouverons ceux dont le départ a creusé un sillon si cruel dans nos âmes. Cette fois, la grande tradition spiritualiste, aussi vieille que la pensée humaine, s'appuie inébranlablement sur la science, rien ne saura en entraver l'essor et sa diffusion dans le monde sera le signal d'une évolution morale, scientifique et sociale, comme l'humanité n'en a pas encore connue depuis son origine.

GABRIEL DELANNE.

LE PROLOGUE DES MESSIANIQUES

SUR LE SEUIL

La voix d'aujourd'hui.

La voix de demain.

« Et lorsque le Fils de l'homme
« viendra, pensez-vous qu'il trou-
« vera de la Foi sur la terre ? »
(*L'Évangile.*)

LA VOIX DE DEMAIN

Les cierges sont éteints et l'humanité pleure,
Le pauvre en son taudis, le riche, en sa demeure,
Sont fatigués de vivre ; il semble que partout
Règnent, avec l'ennui, la haine et le dégoût.
La Science, trop fière, avait dit : « Je m'engage
A faire l'homme fort, à rendre l'homme sage. »
L'homme est plus malheureux qu'il ne le fut jamais,
Sans foi, sans vérité, sans idéal, sans paix !...
La nuit descend toujours ; les âmes sont désertes,
Et l'inventaire humain se solde par des pertes.



ALBIN VALABRÈGUE

En bas, on se révolte ; en haut, le dirigeant
Ne sait que décider... et compte son argent.
Autrefois, l'on priait avec de saintes fièvres ;
La prière n'est plus qu'un murmure des lèvres ;
La Foi n'est qu'un cercueil, la Science, un berceau ;
L'homme est entre les deux, attendant un flambeau.
Demain sera colère, et fureur, et folie.
Puis, viendront le salut et la nouvelle vie,
Ainsi qu'il est prédit. Les foules, en tout lieu
Verront surgir, alors, le Royaume de Dieu !

LA VOIX D'AUJOURD'HUI

Laissons ce Dieu, ce Dieu colère,
Ce Dieu vengeur, auquel il faut
Notre douleur, notre misère
Et qu'on appelle le Très-Haut !
Quel monstre que ce Dieu farouche,
Qui n'ouvrait autrefois la bouche
Que pour tuer ou pour punir !
Un pareil Dieu devait finir,
Et l'humanité, raisonnable,
Enterre ce Dieu détestable,
Ce despote infâme, odieux,
Dans le cimetière des dieux !...

LA VOIX DE DEMAIN

Oui, les dieux ont leur cimetière :
Chaque jour, vers plus de lumière
Nous marchons ; l'on met au tombeau
Le Dieu d'hier, qui n'est qu'une ombre,
Et la terre, alors, paraît sombre,
En attendant le Dieu nouveau !...
Le Dieu nouveau, Dieu tutélaire,
Dieu de pardon et de bonté,
Tout amour et fraternité !...
Dieu féminin, Dieu notre mère,
Que ton nom soit sanctifié,
Que ton règne tout de pitié
Arrive bientôt sur la terre !

LA VOIX D'AUJOURD'HUI

C'est Dieu diminué !

LA VOIX DE DEMAIN

C'est Dieu compatissant.
Il n'est plus le Très-Haut, c'est un Dieu qui descend !

Esprit, il est partout ; il agit en notre âme
 Et si le bien s'allume, en nous, il est la flamme !
 Comme nous, avec nous, il est hostile au mal,
 Il cherche à dégager l'homme de l'animal.
 Il semble que ce Dieu, captif de la matière,
 Émerge lentement, sorte de la poussière,
 Et conduise ses Fils, — nous tous, — vers la clarté,
 En créant le bonheur dans la Sainte Unité !...

LA VOIX D'AUJOURD'HUI

Quelle formule as-tu pour la foule indocile ?
 Comment vivra demain ?

LA VOIX DE DEMAIN

Par le Saint Évangile !
 L'Évangile est le livre immortel et sacré,
 Qui montre le chemin, quand l'homme est égaré !

LA VOIX D'AUJOURD'HUI

C'est le passé qui sort des vieilles oubliettes !

LA VOIX DE DEMAIN

Jésus, c'est l'avenir, et les âmes sont prêtes !...

LA VOIX D'AUJOURD'HUI

Quel est cet avenir ?

LA VOIX DE DEMAIN

Le bonheur par l'amour !
 Tous les peuples seront au même carrefour,
 Heureux de déployer, sur la même bannière,
 Les mêmes mots de paix, de joie et de lumière.

LA VOIX D'AUJOURD'HUI

Et l'égoïsme humain, ô rêveur, qu'en fais-tu ?

LA VOIX DE DEMAIN

L'égoïsme d'aimer succède à la vertu !

LA VOIX D'AUJOURD'HUI

Je ne sens pas en moi la splendeur de ces choses ;
 C'est comme des chardons qui deviendraient des roses !...
 Les siècles ont passé depuis que, sur le Mont,

Jésus a prononcé l'Ineffable Sermon ;
L'homme est toujours cruel, égoïste et farouche !
On dirait que les mots de la Divine Bouche,
Les mots venus du Ciel, sublimes, radieux,
Loin de descendre à nous sont remontés aux cieux !

LA VOIX DE DEMAIN

Depuis que l'homme existe, en lui l'amour progresse,
Il monte lentement mais il monte sans cesse ;
D'abord le mâle fort, égoïste, opprimant,
Faisant de la femelle un docile instrument.
Vient le couple où la femme est toujours la sujette,
L'homme toujours tyran. Son âme n'est pas prête ;
L'Esprit divin ne peut encor la pénétrer,
La tache originelle empêche Dieu d'entrer !
Puis, l'homme s'attendrit. Il aime, c'est l'aurore !
L'homme est enfin créé, car l'amour vient d'éclore !
L'homme aime ses parents, ses amis, et, demain,
Après ceux du pays, tous ceux du genre humain !...

LA VOIX D'AUJOURD'HUI

Nous sommes loin encor d'une époque aussi belle !

LA VOIX DE DEMAIN

Ce temps est près de nous et la Croix étincelle !
Déjà l'Arbre de Vie, arrosé de nos pleurs,
Pour nous donner ses fruits, laisse tomber ses fleurs !

LA VOIX D'AUJOURD'HUI

Mirage ! Illusion !

LA VOIX DE DEMAIN

Si vous voulez des preuves,
Laissez venir au Christ les âmes toutes neuves !
Laissez venir à Lui tous les petits enfants
Et vous verrez, par eux, surgir les nouveaux temps !
Le corps va faire place à l'âme triomphante.
Le cœur est un volcan d'où sort, lave brûlante,
Le grand feu de l'amour allumé par Jésus,
Et l'ivresse d'aimer, que rien ne retient plus,
S'empare des humains, et les célestes flammes
D'un baptême de feu sacrent toutes les âmes.

O graine de la vérité,
Il est donc venu ton été,
Voici le jour de ta croissance !
Soleil de solidarité,
Viens éblouir l'humanité,
Viens réaliser l'espérance !

Et quand on verra tes rayons,
Chacune des religions
Reconnaîtra le sien : Miracle !
Toutes diront : « Nous l'avions dit ! »
Mais comme saint Paul l'écrivit :
« C'est aux Juifs qu'est donné l'oracle ! »

Plus de misères, de douleurs.
Nous sentirons tous les bonheurs
Qui grisent l'âme et la transportent,
Nous aurons le même flambeau,
Et nous comprendrons qu'un fardeau
Est léger, lorsque tous le portent.

LA VOIX D'AUJOURD'HUI

Ces restes du passé ne revivent qu'en toi.

LA VOIX DE DEMAIN

Voyez, voyez régner la Grâce après la Loi !

Plus de bourreaux, plus de tortures,
Plus de larmes, plus de mesures.
Chantons tous le Noël nouveau !
L'enfant Jésus vient de naître,
Les chaînes tombent, plus de maître !
Liberté, voici ton berceau !

Chante, mon âme, chante encore,
Chante ce temps qui vient d'éclorre,
Voici l'heure du Dieu vivant !
Voyez, voyez, le Judaïsme
Embrasse le christianisme :
Le père reconnaît l'enfant !

Qu'ils sont beaux, Sion, tes portiques.
Et vous, paroles prophétiques,
En lettres de feu je vous vois !
Et la foule, une foule immense,
Vient de partout, et la Science
S'agenouille au pied de la Croix !

Jésus avait dit que la Terre
Appartiendrait au débonnaire,
Et déjà les doux sont vainqueurs,
Il avait dit que dans le monde
Il serait la Source féconde
Dont les rives seraient nos cœurs !

Il avait dit que Sa Parole,
Comparable à l'éclair qui vole
De l'Orient à l'Occident,
Triompherait à l'heure même
Où le péril serait extrême...
Et l'angoisse est sans précédent !

Hosanna ! Voici le Messie,
Voici le Prince de la Vie,
Voici l'heure de la clarté !
Et nous voyons le Fils de l'homme
Inscrire au seuil de son Royaume
Ce simple mot : FRATERNITÉ !

ALBIN VALABRÈGUE

LE RAYONNEMENT DU SPIRITISME

J'ai été vivement touché de l'invitation qui m'a été faite par la *Revue Spirite* et de l'hospitalité qu'elle veut bien m'offrir pour participer à ce numéro spécial.

Puis-je oublier l'époque, déjà lointaine, où j'étais un de ses collaborateurs assidus, particulièrement lorsque je fus secrétaire de la « Société scientifique d'Études psychologiques » ? Et, à ce propos, puis-je ne pas garder précieusement l'impression de cette société vibrante et expansive, fondée par M. et M^{me} Leymarie avec l'appoint de bonnes volontés aussi concordantes que variées, avec le concours de toute une pléiade d'esprits fraternels où brillait, au premier rang, l'éminent philosophe Charles Fauvety ? Puis-je me reporter sans émotion, je ne dis pas à ce temps de jeunesse (le cœur d'un spirite ne vieillit pas), mais à la printanière éclosion, au magnifique renouveau qui marqua cette période d'élargissement dans l'évolution du Spiritisme ?

On m'avait prié d'écrire pour ce numéro une page de souvenirs à ce sujet. Mais les circonstances ne m'ont pas permis de rassembler en temps voulu tous les documents qui m'eussent été nécessaires pour étayer suffisamment

ma mémoire, et j'eusse risqué de commettre des omissions regrettables. Chacun pourra d'ailleurs, en compulsant l'année 1878 de la *Revue Spirite* et les années suivantes, reconstituer en grande partie le travail de cette époque et le mouvement qui en résulta. Ce que je puis toutefois, sans avoir à remémorer les détails de cette œuvre, et sans m'exposer à un involontaire et injuste oubli vis-à-vis des personnes, c'est rappeler dans son ensemble l'esprit qui anima l'effort commun dans la Société scientifique d'Études psychologiques.

Cette fondation ouvrit, pour ainsi dire, une ère nouvelle. Peu importe quelle fut sa durée ; car d'autres furent organisées par la suite, qui firent revivre, inconsciemment ou non, la même tendance de largeur et de rayonnement. Autour du petit noyau spirite, qui jusque-là (et c'était utile sans doute pour la première période) s'était confiné dans sa propre concentration, il se fit alors un appel de toutes les forces similaires, mais non identiques. De libres intelligences, formées par des écoles voisines, furent attirées par cette expansion sympathique et entrèrent en contact avec le noyau élaboré par l'école d'Allan Kardec. On ne leur demandait pas l'absorption, mais une pénétration réciproque, un échange de richesses intellectuelles. Pour le Spiritisme, ce fut une poussée de croissance, un grandissement nouveau par une alimentation nouvelle.

Le Spiritisme, après s'être constitué en un foyer compact pour sauvegarder son existence propre, commençait à se répandre en dehors de lui-même et à joindre ses expansions aux expansions d'autres foyers représentant les doctrines les plus voisines. Non pour s'y altérer, mais pour s'y compléter. Telles rayonnent entre elles les cellules du cerveau. C'est ainsi que bien des idées spirites s'élargirent par l'influence de Charles Fauvety, et que l'école de ce magistral philosophe établit plus solidement ses propres assises immortalistes sur le roc du fait spirite.

Je rappelle seulement cet exemple, pour préciser la pensée, et j'y suis porté d'ailleurs par un texte que je retrouve à propos. Voici ce que Ch. Fauvety écrivait en 1884, après avoir prêté un concours actif et précieux à la Société scientifique d'Études psychologiques, après s'être longuement pénétré du milieu spirite, auquel lui-même avait infusé le rayonnement de sa philosophie : « Au risque, disait-il, d'appeler un léger sourire de pitié sur les lèvres des hommes sérieux de la science et de la politique, j'éprouve le besoin de déclarer que je considère le spiritisme comme le plus grand événement du siècle, et non seulement du siècle, mais des temps modernes et peut-être de tous les temps » (*Revue Spirite* du 30 novembre 1884). Et ceci, dans un autre article de la même année (déjà sa santé ne lui permettait plus de nous apporter directement sa parole) : «... Les manifestations psychiques sur lesquelles il (le Spiritisme) se fonde pour affirmer la



CAMILLE CHAIGNEAU

communion des âmes au delà comme en deçà de la tombe sont de la plus haute importance pour la science, pour la philosophie, pour l'organisation et la direction des sociétés. Les savants, les philosophes, les publicistes ont grand tort de les négliger et de les méconnaître. Ils y viendront sans aucun doute un peu plus tôt, un peu plus tard. Tous finiront par reconnaître qu'il y a là un fait immense qui ouvre une période nouvelle de la vie sociale. Le spiritisme, non seulement apporte la preuve de l'immortalité de l'âme, mais il montre l'humanité se continuant sans interruption à travers les siècles, et construisant son organisme spirituel en s'assimilant toutes les acquisitions intellectuelles, affectives et morales des générations précédentes, de telle sorte que rien ne soit perdu dans le domaine de l'esprit, comme nous savons que rien n'est perdu dans le domaine de la matière. »

Comment Charles Fauvety, tout en gardant intacte sa propre doctrine, aurait-il été conduit à formuler des pensées si parfaitement spiritistes, s'il n'avait été mis en contact libre et fraternel avec les ouvriers du spiritisme par la fondation de cette maison ouverte que fut la Société scientifique d'Études psychologiques ?

Telle est la voie féconde pour les foyers d'idées novatrices : rayonner vers les autres foyers de progrès. Nul danger à de tels échanges, pourvu qu'ils s'accomplissent dans une garantie de liberté et d'égalité, pourvu que nul des foyers mis en rapport ne prétende à la suprématie sur les autres. Nul danger ; mais, au contraire, une perspective prodigieuse de croissance par les conquêtes de mutualité, les seules qui soient compatibles avec les aspirations nouvelles du genre humain.

Et telle, à mon avis, devra être de plus en plus la tendance du Spiritisme. De plus en plus, il devra se relier par des anastomoses au plexus général de la jeune Humanité qui s'élabore et qui va bientôt surgir des entrailles du vieux monde. Certes, il est naturel et bon de jeter un regard vers le passé, plein de souvenirs précieux ; mais que ce soit pour mieux nous élan- cer vers l'avenir, comme l'enfant puise dans le sein de sa mère la force d'ajouter un anneau à la chaîne des générations. Allons sans crainte vers tous nos frères de la même parturition, vers tous ceux qui travaillent au progrès commun, dans quelque foyer que ce soit, et quelles que puissent être les erreurs partielles des divers centres d'élaboration. Aucun de ces foyers n'est universel, aucun d'eux ne saurait offrir par lui-même toutes les faces de la vérité ; ce n'est que par leur coopération, leur intercommunication, en un mot par leur mutuel rayonnement, qu'ils peuvent agrandir leur domaine de connaissance et universaliser peu à peu la puissance de leur action. Allons donc, le cœur chaud et l'âme ouverte, vers tous les laboratoires d'affranchissement, vers toutes les phalanges de pionniers ; sans nous effaroucher des mots qui pourraient heurter notre propre vocabulaire, regardons au fond

de l'idée qui les guide, et, au lieu de nous détourner d'eux à cause d'une différence de langage, de les combattre peut-être pour un antagonisme de termes, nous découvrirons en eux, par une pénétration de sympathie, par l'intuition du grand amour, le lien qui nous relie à eux par la communauté de l'œuvre et qui doit un jour mettre leurs mains dans les nôtres par la conscience de cette coopération. — Coopération méconnue encore des uns et des autres, connue seulement de l'influx de progrès qui la dirige et la coordonne.

Peut-être ce programme dépasse-t-il un peu le premier degré d'élargissement que réalisa la Société scientifique d'Études psychologiques ; mais ne représente-t-il pas, pour une action plus étendue, le développement logique des principes inaugurés par cette société ? Tout foyer qui travaille à la solidarité générale suivant les méthodes de la liberté a droit à la sympathie des foyers qui tendent au même but. Qu'importent les termes ? qu'importent les étiquettes ? Gardons-nous, les uns et les autres, de perpétuer nos divisions en nous hypnotisant sur des vocables antithétiques dont l'antinomie n'est peut-être pas irréductible. Regardons-nous au fond de nos pensées, au fond de l'idée pure, et si nous sommes, les uns et les autres, les ouvriers du progrès, nous finirons par trouver dans la conjonction mutuelle de nos regards les éléments d'harmonie qui raccorderont nos intelligences et nos cœurs vers un même idéal. Il n'y faut qu'un peu d'estime réciproque et de bienveillance communicative.

Et n'est-ce pas surtout à nous, spirites, qu'un tel effort unifiant doit paraître facile, à nous qui avons découvert des horizons si vastes, si pleins de sérénité ? Cette fusion des variétés, et jusqu'à la synthèse des contradictions apparentes, ne la voyons-nous pas en œuvre dans les manifestations les plus belles de l'Humanité extra-terrestre ? Pénétrons-nous, par exemple, de ces pages captivantes et souvent sublimes de *La Survie*, de ces vivifiants échos de l'au-delà, dont notre chère doyenne M^{me} Noeggerath nous prépare une nouvelle édition, impatiemment attendue, et dites si parfois il ne s'en dégage pas comme une surélévation de concept par l'opposition même des langages. Et c'est particulièrement sur la question suprême, sur la plus inaccessible, la plus sincèrement controversable, qu'un peu de lumière y jaillit fraternellement du choc des expressions contraires. Faut-il quelques citations ?

Voici, par exemple, Héroan qui nous dit : « Le principe de vie, c'est l'univers infini, c'est Dieu. Pour être Dieu, pour être Amour, ordre, raison et justice absolue, la suprême Intelligence s'identifie à son univers en pénétrant, à l'aide de son universalité, jusqu'à l'insecte, jusqu'au grain de sable. Voilà comment Dieu est en vous, voilà comment il est dans le vermisseau, dans le brin d'herbe, dans l'atome ; le Tout-substance s'identifie à la généralité qui forme son Unité... »

Et voici, d'autre part, « L'Oriental » qui s'exprime ainsi : « O hommes ! souvenez-vous que la personnalité divine n'est point. Elle n'est qu'un mot, et l'idée qu'éveille ce mot est fausse. La personnalité divine n'existe ni pour les terriens ni pour les habitants de l'espace ou des autres sphères. » Et ailleurs : « Si vous entrez en plein dans les folies qui subjuguent la raison humaine, qui arrêtent l'épanouissement de l'esprit, vous voyez l'idée des grandes lois directrices rabaissée par les religions... elles personnifient l'Infini !... et l'orgueil humain arrive à croire et à vouloir que cet Infini, représentant les forces et les lois universelles, se rapetisse, s'enchaîne pour obéir aux commandements d'un sectaire ! Penseurs qui devinez les lois générales, ne souffrez-vous pas de voir l'humanité actuelle entravée dans sa marche ascensionnelle et dans sa liberté par de pareilles insanités ? — L'influence de la divinité est nulle, parce que la divinité n'est point. Ce qui féconde la terre, ce qui féconde la marche de l'humanité, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous en nous unissant à tout ce qui est ; en un mot c'est le *Grand Tout*, et c'est en lui que tout s'agite, s'élève et se perfectionne. Chacune de nos bonnes actions, chacun de nos fluides qui s'épure par nos efforts, ont leur influence dans l'espace où tout rayonne, et notre petite étincelle de progrès ajoute au progrès général. »

Contradiction ? — Non ! Mais deux regards jetés sur un même problème ; deux regards qui se complètent. Par rapport au langage que les générations précédentes nous ont transmis, la vérité ne se trouve dans aucune de nos expressions contraires. Ni théisme, ni athéisme. L'étincelle de vérité semble plutôt jaillir du choc de ces antithèses. Et le vocable qui lui convient ne serait-il pas le mot *synthéisme* ?

Citons enfin quelques lignes de la *Préface des extra-terriens* : « Au point de vue de la régénération humanitaire, la semence de doute jetée sur le monde par les philosophes est-elle inféconde ? — Non ! Respectons cette pléiade de chercheurs anciens et modernes qui ont mis le trouble dans les consciences, car, je le dirai bien haut, ce trouble est salutaire ; il a déjà provoqué une certaine liberté d'être dans l'être, et c'est sur ces chercheurs que s'appuient maintenant ceux qui ne peuvent admettre que les sciences positives. Ces penseurs ont sapé l'édifice gigantesque de l'erreur et du préjugé, attaqué les sophismes de toutes les religions ; ils ont mis à néant le miracle, le surnaturel ; ils sont restés simplement déistes, panthéistes, immortalistes, néantistes. C'est sur un terrain libre que la science du devenir doit porter ses épis d'or ! — Enfants de la terre, vous êtes bien osés lorsque vous prétendez approfondir, comprendre ce que vous nommez *Dieu* ! Vous avez une idée bien peu exacte de l'infinité de l'Univers, des puissances qui le forment, des lois qui le régissent et de la continuité des mondes qui vous révèlent une force infinie... non ! Disons une force d'amour

Uni. Citons ici ce que vous dit Çakya-Muni: « Dieu! c'est l'Être qui contient tous les êtres; il est l'espace, les mondes, le présent, le passé, l'avenir; il est le mouvement dans la matière, il est en tout ce qui vit, se meut, en tout ce qui pense dans l'Univers. *Oui! Dieu est tout cela!* Tout ce qui adviendra, tout ce qui se succédera, toutes les transformations qui s'opéreront dans l'état de l'univers, se feront par sa volonté qui est l'ensemble de la volonté des êtres de tous les mondes et de tous les espaces... O panthéisme irrévélé, tout est en toi et *rien ne se confond en toi*; chaque être, chaque molécule, chaque atome a une liberté relative à son progrès et concourt à l'harmonie et au progrès universel et éternel... » Hommes du passé, allez, allez! On se retirera de vous. Votre voix n'aura plus d'écho; les restes de vos dogmes s'effondreront... Faites place à la science libre, place à tout ce qui chante la liberté et l'amour! — Philosophes, en aidant à l'affranchissement de l'humanité, vous avez fait de grandes choses. Nous vous saluons. »

C'est signé Liana; et Liana, a-t-il été dit, c'est Allan Kardec.

Je n'ajouterai rien. Ces citations sont trop éloquentes. Elles éclairent et justifient la pensée dont j'ai essayé, une fois de plus, de m'inspirer pour répondre à la fraternelle invitation qui m'a été faite. Je me suis attaché en esprit, sinon à la lettre, au sujet qu'on m'a prié de développer, et, pour célébrer ici, en famille, le cinquantième de la *Revue Spirite*, je me suis efforcé de mettre en lumière la leçon que ce thème comportait: la puissance du rayonnement mutuel entre les foyers de libres idées. Et, au point de vue spécial de notre cause, j'estime que rien ne saurait être plus fécond que cette puissance pour élargir et propager à l'infini le rayonnement du Spiritisme.

J.- CAMILLE CHAIGNEAU.

8 novembre 1906.

Cet article était rédigé, lorsque j'appris, encore absent de Paris, la désincarnation de notre vieil ami et frère Hugo d'Alési, qui, depuis longtemps déjà, souffrait d'une cruelle maladie.

Je n'ai pas besoin de sortir de mon sujet pour lui consacrer ici quelques lignes; car nul plus que lui ne contribua à la prospérité de la Société scientifique d'Études psychologiques. Qui n'a pas admiré sa remarquable et spéciale faculté de médium peintre et dessinateur? Et, d'autre part, est-il besoin de rappeler les inoubliables séances qu'il donna au siège de la Société avec cet autre médium exceptionnel que fut M^{me} Marie d'Alési (si prématurément emportée dans l'au-delà)? Quel couple intarissable de dévouement! Je ne puis malheureusement m'étendre sur ces souvenirs, car je ne dois pas abuser de l'hospitalité qui m'est offerte. Mais je prie ceux de la jeune génération de se reporter à la *Revue Spirite* de cette époque, à la fin de l'année



JULIEN LARROCHE

1878 et aux premières années qui suivirent : ils y trouveront consignées les traces de ces belles séances d'incarnations que je ne puis évoquer ici que par un mot d'attendrissement. Lisez (ou relisez) ces pages, malgré les lacunes des comptes rendus, et il sortira de vos cœurs des effluves d'affection qui rejoindront, là où il se trouve, le cœur de notre vieil ami, qui l'exalteront vers la lumière des nobles intelligences auxquelles il ouvrit inlassablement les portes de la médiumnité, et qui monteront envelopper d'un même baume les deux cœurs d'un couple aimé dont nous garderons inaltérablement la mémoire.

Je n'ai pas qualité pour parler ici de la carrière artistique où se distingua si personnellement Frédéric Hugo d'Alési. Mais, n'ayant pu me joindre au cortège qui accompagna sa dépouille, qu'il me soit permis du moins de lui offrir ces quelques mots comme une modeste couronne. Et qu'il me soit permis de renouveler à *eux deux*, dans une même pensée, l'expression d'une éternelle reconnaissance.

J.-C. C.

ODE A ALLAN KARDEC

Notre siècle si fier de fouiller la matière,
De connaître les lois de la nature entière,
Ne cherchait pas l'esprit ;
Tu parlas, ô Kardec, rénovateur spirite ;
Ta parole en éclairs dans les cœurs fut écrite ;
La foule te comprit.

Car ton langage clair était simple comme elle ;
Plus d'ombre ! grâce à toi voilà qu'elle démêle
Les mystères d'Isis,
Les arcanes divins de l'Inde et de l'Egypte ;
Elle a pu pénétrer après toi sous la crypte
Des prêtres d'Eleusis.

Malgré l'envie et les clameurs de l'ignorance,
Vers les sphères d'amour, de vie et d'espérance,
Tu pris de fiers essors ;
Et, sondeur du mystère, artisan magnanime,
Tu forgeas de tes mains cette chaîne sublime
Des vivants et des morts.

Tu fis des médiums jaillir les phénomènes ;
Ainsi tu préparas les grands prolégomènes
D'un avenir si beau
Qu'on verra quelque jour s'unir par la science
La sévère raison à la forte croyance
Dans l'aube du tombeau.

Tu mourus méconnu, sans goûter la victoire,
Tu luttas pour ta foi, mais tu tombas sans gloire,
O grand mort incompris.
Pour tombe on t'a donné le dolmen des Druides ;
Allan Kardec ! tu vis dans les subtils fluides,
Parmi les purs esprits.

De l'au-delà profond, nouvel hiérophante,
Tu peux voir aujourd'hui ton œuvre triomphante ;
Car, par un saint effort,
La science, captive, au noir néant rivée,
Brisant ses fers, poursuit ton œuvre inachevée
Et fait parler la mort.

Crookes, Aksakoff, Richet, de Rochas et Wallace
Tous les chercheurs, que rien ne rebute et ne lasse
Ni le dédain moqueur,
Ni les chardons semés sur les pas du génie,
Ni les cailloux jetés sur la route infinie
Qu'il poursuit en vainqueur ;

Noeggerath et Sardou, Delanne et Leymarie,
Les Dauvil qui, malgré la sottise qui crie,
S'attachent à prouver.
Tous les Léon Denis de l'ère qui commence,
Poètes, orateurs qui jettent la semence
Que Dieu fera lever ;

Les plus savants, Allan Kardec, parmi l'élite,
Chacun sentant passer ton ombre qui l'excite,
Vers l'inconnu penché,
Jasons de l'au-delà, que nul combat n'arrête,
A ta suite entraînés, marchent à la conquête
Du secret de Psyché !

JULIEN LARROCHE.



EMMANUEL DARCEY

L'HOMME TERRESTRE

par EMMANUEL DARCEY

Extrait.

La réincarnation est une nécessité absolue, une condition inhérente à l'humanité, une loi de nature ; elle se révèle, par ses résultats, d'une manière pour ainsi dire matérielle, comme le moteur caché se révèle par le mouvement : elle seule peut dire à l'homme d'où il vient, où il va, pourquoi il est sur la terre et justifier toutes les anomalies et toutes les injustices apparentes que présente la vie.

Le principe de la réincarnation est une conséquence de la loi du progrès ; sans elle on ne saurait expliquer la différence qui existe entre l'état social actuel et celui des temps barbares. Si l'âme était créée en même temps que le corps, ceux qui naissent à présent seraient aussi ignorants et aussi primitifs que ceux qui vivaient il y a mille ans. S'il n'y avait aucun lien, aucune relation directe et nécessaire entre eux, s'ils étaient entièrement indépendants les uns des autres, pourquoi les âmes créées aujourd'hui seraient-elles plus favorisées que celles des temps passés, pourquoi seraient-elles mieux douées par Dieu que leurs devancières ? Pourquoi comprennent-elles mieux ? Pourquoi ont-elles, en général, des instincts plus épurés, des mœurs plus douces ? D'où viennent ces connaissances acquises, cette intuition des choses non étudiées ? A moins d'admettre que Dieu crée des conditions inégales selon les époques, hypothèse qui est contraire à l'idée de parfaite justice, la seule réponse satisfaisante, péremptoire, qui soit compatible avec la seule raison, c'est que les âmes d'aujourd'hui sont identiques avec celles d'autrefois ; qu'elles ont été également barbares, mais qu'elles ont progressé individuellement et collectivement ; que chaque existence est venue ajouter des connaissances à d'autres déjà acquises et que, par conséquent, les âmes apparues de nos jours n'ont pas été créées plus parfaites, mais qu'elles se sont améliorées avec le temps et l'expérience.

En vain on objectera que la supériorité des races actuelles doit être attribuée non à l'individu, mais aux influences héréditaires et aux conditions sociales présentes. La transmission héréditaire est impuissante à expliquer les tendances naturelles et contraires, les aptitudes et le caractère chez les enfants nés des mêmes parents et les conditions sociales ainsi que l'exemple ne sont, tout au plus, que des correctifs agissant longtemps après que les qualités naturelles se sont manifestées.

D'où venaient donc ces grandes intelligences, ces hommes extraordinaires du siècle de Périclès, ces génies dont les noms resteront éternellement

gravés dans la mémoire des hommes? Qui avait fait naître dans leurs esprits ces conceptions si élevées du Beau, du Vrai, du Bien? Quels avaient été leurs éducateurs? Quels maîtres avaient eus ces hommes qui élevèrent les autres? Dans quel milieu s'étaient-ils imprégnés de toutes ces beautés, de toutes ces vérités qu'ils répandaient à pleines mains? Fils pour la plupart de simples citoyens de la Grèce, quelques-uns fils d'esclaves, ce n'était pas dans le milieu où s'était écoulée leur jeunesse qu'ils avaient pu acquérir les connaissances qui devaient en faire les éducateurs de l'humanité. Leurs aïeux étaient des barbares.

Comment donc s'expliquer l'apparition de tous ces génies sur un même point de la terre? Il ne peut être question dans ce fait extraordinaire, ni d'atavisme ni d'influence ambiante, et les théories matérialistes sur la production de la pensée et sur l'évolution continue et méthodique de l'être humain sont, dans ce cas, difficiles à expliquer.

Comment résoudre ce problème sinon en disant que ces hommes étaient des Esprits élevés qui s'étaient affinés dans des existences précédentes et qui, à un moment donné de l'histoire, sont venus remplir une mission en s'incarnant au milieu d'un peuple assez avancé pour pouvoir les comprendre.

Si on admettait que ces qualités puissent être produites par un état de progrès collectif antérieur ou que le caractère de ceux qui sont nés à présent se soit formé par les influences qu'il a subies, la difficulté ne se trouverait pas résolue; car l'inégalité, quelle qu'en soit la cause, serait une injustice. Pour quelles raisons des individus naissent-ils au milieu de nations civilisées alors que d'autres naissent au milieu de peuples plongés dans la barbarie. Ceux qui naissent en ce siècle ne sont-ils pas plus favorisés que ceux qui vécurent à l'âge de pierre? Peut-on demander la même somme de travail à ceux qui ont lutté dans les ténèbres de l'ignorance et à ceux qui ont joui d'une certaine lumière? Si Dieu a concédé une égale compréhension du bien et du mal et si les hommes ont la même origine, il s'ensuit que les mêmes moyens pour progresser sont un droit universel concédé à tous, et si l'Être suprême avait accordé une supériorité quelconque en dehors de celle qui résulte de l'effort individuel, les conditions seraient inégales et notre idéal de la divinité serait détruit.

Pourquoi voit-on des enfants montrer, pour ainsi dire dès le berceau, une inclination marquée vers le bien, tandis que d'autres ont une tendance égale vers le mal? Pourquoi voit-on les instincts les plus pervers se manifester à l'aurore de la vie chez ceux-là mêmes qui, favorisés des avantages du bon exemple, d'une éducation supérieure ou d'une position sociale élevée, grandissent avec leurs tendances vicieuses les plus indomptables?

Pourquoi voit-on des individus qui, élevés au milieu du vice et de la misère,

conservent cependant une pureté et une élévation de sentiment qui semblent d'écarter de telles influences pernicieuses.

Si les hommes sont créés égaux, pourquoi des résultats aussi discordants ? Si nulle cause intermédiaire n'est venue troubler une égalité originelle, comment expliquer les intuitions de qualités si opposées ?

S'il était vrai que nous n'eussions qu'une seule existence corporelle et que l'esprit fût créé par Dieu en même temps que le corps, à Lui seul devrait être attribuée cette diversité de penchants et il faudrait admettre que les bons et les méchants ne sont tels que parce que le Créateur en a décidé ainsi, et que Dieu a créé des Esprits de nature différente, tout en exigeant la même perfection de tous.

La variété dans les capacités intellectuelles mène à des conclusions identiques. Si Dieu est représenté comme ayant distribué inégalement tous les dons de l'intelligence, Socrate ne devait sa sagesse qu'à Dieu et le sauvage est incapable d'étendre ses connaissances parce que le Maître suprême l'a voulu ainsi.

La loi naturelle est que chacun récoltera selon ses œuvres et sera rétribué en conséquence. Comment alors expliquera-t-on par une seule existence la mort de l'enfant encore inconscient de la vie ? Comment se peut-il que ceux qui meurent sans avoir conscience d'eux-mêmes soient dignes de récompense ou de châtement si on leur ôte la liberté d'action qui permet de déterminer le choix ? Pourquoi sont-ils récompensés sans avoir pu faire de bien ou privés d'un bonheur parfait sans avoir fait le mal, et quels rapports ont-ils avec le reste de l'humanité, avec ceux assujettis aux plus rudes épreuves dans lesquelles ils ont plus de chance de succomber que de sortir victorieux ? Pourquoi Dieu rappelle-t-il à lui prématurément ceux qui auraient pu s'améliorer s'ils avaient vécu plus longtemps, dès l'instant qu'il ne leur est plus donné d'avancer après la mort ? L'Église admet que les enfants morts en bas âge, n'ayant pas fait de mal, ne peuvent être condamnés au feu éternel, et, que d'un autre côté, n'ayant pas fait de bien, ils n'ont aucun droit à la félicité suprême. Ils sont alors, dit-elle, dans les *limbes*, situation mixte qui n'a jamais été définie. Mais puisque leur sort est irrévocablement fixé, ils sont privés de ce bonheur pendant l'éternité. Cette privation alors qu'il n'a pas dépendu d'eux qu'il en fût autrement, équivaut à un supplice éternel immérité. Quel est le sort des sauvages et de tous ceux qui meurent forcément dans l'état d'infériorité morale où ils se trouvent placés par la nature même, s'il ne leur est pas donné de progresser ultérieurement ? Comment peut-on proclamer la bonté, la douceur, la clémence, voire la justice de Dieu, si on admet qu'il fait naître, à chaque génération, des centaines de millions d'âmes humaines loin de la lumière de l'évangile, et qu'il condamne ensuite ces mêmes âmes au feu éternel pour avoir été privées de cette lumière. D'un

autre côté on a peine à concevoir que le sauvage ignorant, au sens moral obtus, par cela seul qu'il a reçu le baptême, soit au même niveau que celui qui est parvenu au plus haut degré de la science et de la moralité pratique, après de longues années de travail. Il est encore moins concevable que l'enfant mort en bas âge, avant d'avoir la conscience de lui-même et de ses actes, jouisse des mêmes privilèges, par le seul fait d'une cérémonie à laquelle sa volonté n'a aucune part. Si l'humanité est douée d'intelligence et de sens moral, c'est que le Créateur a jugé ces qualités indispensables pour lui permettre d'atteindre sa destinée. Pourtant, comment expliquer l'existence d'un si grand nombre d'aveugles, de sourds-muets nés, de tant d'idiots, et comment leur position serait-elle conciliable avec la justice de Dieu, dans l'hypothèse de l'unité de l'existence ? Où est la justice des misères et des infirmités de naissance, alors qu'elles ne sont le résultat d'aucun acte de la vie présente ? Est-ce l'effet du hasard ou de la Providence ? Si c'est l'effet du hasard, il n'y a pas de Providence ; si c'est l'effet de la Providence, on se demande où est sa bonté et sa justice. Ce ne peut être l'effet du péché originel car, s'il en était ainsi, tous devraient subir la même pénalité. Ce n'est pas non plus la conséquence des fautes commises par les parents parce que, dans ce cas, tous les enfants de la même famille devraient être voués à la même souffrance. D'où vient donc cet indice d'une condamnation antérieure ?

Si pour une faute temporaire, qui est toujours le résultat de la nature imparfaite de l'homme, l'âme peut être punie éternellement, sans espoir d'adoucissement ni de pardon, il n'y a aucune proportion entre la faute et la punition : donc il n'y a pas de justice.

Si le coupable revient à Dieu, se repent et demande à réparer le mal qu'il a fait, c'est un retour au bien. Si le châtiment est irrévocable ce retour au bien est sans fruit ; puisqu'il n'est pas tenu compte du bien, ce n'est pas de la justice. Parmi les hommes le condamné qui s'amende voit sa peine commuée, parfois même levée ; il y aurait donc, dans la justice humaine, plus d'équité que dans la justice divine !

Si la condamnation est irrévocable, le repentir est inutile ; le coupable, n'ayant rien à espérer de son retour au bien, persiste dans le mal ; de sorte que non seulement Dieu le condamne à souffrir perpétuellement, mais encore à rester dans le mal pour l'éternité. Ce ne serait ni de la justice ni de la bonté.

Étant infini en toute chose, Dieu doit tout connaître, le passé et l'avenir ; il doit savoir, au moment de la création d'une âme, si elle faillira assez gravement pour être damnée éternellement. S'il ne le sait pas, son savoir n'est pas infini, et alors il n'est pas Dieu. S'il le sait, il crée volontairement un être voué, dès sa formation, à des tortures sans fin, et alors il n'est pas bon.

Le bien étant le but final de la création, le bonheur, qui en est le prix, doit être éternel; le châtement, qui est un moyen d'y arriver, doit être temporaire, selon la justice la plus vulgaire.

La doctrine de la réincarnation définit clairement le présent sans porter atteinte aux attributs divins, en nous prouvant que la vie terrestre est le résultat naturel de la longue suite de nos expériences passées et la préparation réelle à la marche du progrès; que les fautes d'une existence antérieure doivent être expiées conformément à la loi, que la vie présente est accordée comme un moyen de s'acquitter d'une dette encourue, et que ce qui pouvait être considéré comme une exception injuste et barbare devient un acte d'équité et de miséricorde, permettant de racheter le passé, et favorisant la marche du progrès.

Considérer notre individualité comme étant le résultat de notre périssable organisation humaine actuelle, au lieu d'admettre que cette organisation est le résultat de l'individualité plus élevée et continue de notre âme, c'est mettre la charrue devant les bœufs, c'est confondre l'homme avec l'habit qu'il porte aujourd'hui et qu'il ôtera demain. Toutes les conditions physiques, mentales, morales et sociales, la sagesse ou la folie, la force ou la faiblesse, l'amitié ou l'inimitié, les affections les plus tendres, comme les plus grands soucis de la vie, sont toujours le résultat immédiat de nos actions bonnes ou mauvaises dans des existences passées. Chaque pensée, chaque mot, chaque acte dans ce monde nous prépare un état heureux ou triste dans les changements successifs du progrès, en nous élevant lentement, mais sûrement, à des ordres d'existence de plus en plus élevés dans lesquels toutes les facultés, les forces et les affections acquises par ces modes de transformation se trouvent appropriées à chaque degré d'avancement de notre individualité.

Par la pluralité des existences, l'homme s'explique toutes les anomalies apparentes que présente la vie humaine.

Avec la doctrine de la création de l'âme à chaque naissance, les hommes sont étrangers les uns aux autres, rien ne les relie, les liens de famille sont purement charnels : ils ne sont point solidaires d'un passé où ils n'existaient pas; avec celle du néant après la mort, tout rapport cesse avec la vie : ils ne sont point solidaires de l'avenir. Par la réincarnation, ils sont solidaires du passé et de l'avenir; leurs rapports se perpétuant dans le monde spirituel et dans le monde corporel, la fraternité a pour base les lois mêmes de la nature ; le bien a un but, le mal a ses conséquences inévitables.

“ Le Spiritisme sera scientifique, ou il ne sera pas ”

Allan Kardec.

De toutes les paroles du Maître qui fut, comme l'a dit Flammarion, « le bon sens incarné », il n'en est aucune qui me paraisse, plus que celle-là, digne d'être méditée et admirée.

Méditée, — parce qu'elle s'offre, à notre époque scientifique, avec une incontestable valeur d'actualité.

Admirée, — parce qu'Allan Kardec y revit tout entier, avec sa haute intelligence et son grand cœur d'inspiré.

En effet, que de modestie, d'impartialité et de généreuse ambition, à la fois, sont contenues dans ces mots ! Les contemporains de Kardec se sont égayés à ses dépens en nous le présentant comme une sorte de pontife autoritaire ou comme un pape se drapant dans son infailibilité dogmatique. En posant ce dilemme fondamental, cette question de vie ou de mort pour la doctrine qu'il avait fondée, ou plutôt rajeunie et fixée, — l'auteur du *Livre des Esprits* prévient, dans le passé et pour l'avenir, tous les arguments spécieux de ses adversaires et fait justice de leurs sarcasmes.

En 1857, il vient de constituer sa doctrine sur les communications médianimiques reçues à cette époque dans tous les points du monde, rassemblées par lui et s'accordant assez entre elles pour former un corps d'enseignements homogène dans son hétérogénéité.

Mais donnera-t-il à cette doctrine une valeur définitive, absolue, une valeur « en soi », comme disent les métaphysiciens ? Non, il s'en garde bien.

Avec sa prudence avisée de philosophe et d'homme de science, servie en l'espèce par une véritable intuition d'inspiré, — le Maître pressent que si, dans ses linéaments généraux, la doctrine qu'il régénère doit s'accorder parfaitement avec la Science à venir, — il lui manque du moins encore la consécration que seule la Science peut lui donner.

Il comprend que l'étude rationnelle de l'homme psychique dans ses rapports avec l'homme physique est à peine commencée à son époque. Mais il est intimement convaincu que les conclusions de cette Science au bout de son évolution, confirmeront les prémisses qu'il a posées.

Avec l'élan et la puissance d'une vérité fondamentale, le Spiritisme kardeciste a franchi d'un bond superbe les pénibles étapes de la pensée humaine. Il s'est élevé, dès l'abord, au rang d'un but à atteindre.

Mais la Vérité offusque et scandalise l'homme mal préparé pour la recevoir : les missionnaires et les doctrines qu'elle éclaire doivent, par la dure

ascension d'un calvaire, conquérir son établissement dans l'intelligence humaine. Kardec l'a compris. Et en formulant cette déclaration : « Le Spiritisme sera scientifique, ou il ne sera pas », en imposant ainsi au Spiritisme l'épreuve d'une régression, d'un retour à son point de départ et d'un développement parallèle à celui de la Science terrestre, aux progrès lents mais sûrs, le Maître a indiqué à ses disciples la seule voie par laquelle sa doctrine arrivera au droit de cité parmi les hommes.

Et nous constatons aujourd'hui que l'arbre de la Science, vivifié dans sa croissance incoercible et non épuisé par les doctrines parasitaires qui se sont successivement greffées sur son tronc, est bien près de porter les fruits que l'on nous reproche d'avoir prématurément cueillis.

Mais, selon le vœu de Kardec implicitement exprimé dans la déclaration qui nous occupe, le Spiritisme est-il devenu scientifique ? — Non.

Existe-t-il ? — Oui, mais d'une vie précaire, si l'on songe à ce qu'il pourrait être.

— Et pourquoi ?...

— J'aborde là une question délicate. Récemment venu à la doctrine spirite, je reconnais que ma parole est loin d'avoir l'autorité — et l'impunité — qui sont justement acquises à celle des maîtres et des aînés auprès desquels je suis confus de figurer ici.

Néanmoins, — ce que certains de ces derniers, plus indulgents que timorés, ont à peine dénoncé, par crainte de choquer certaines susceptibilités toujours en éveil, — ce que d'autres, trop acerbes, ont laissé entendre avec cette méchanceté spirituelle qui tranche dans le vif au nom du ridicule proclamé, — en un mot, ce vice dont on a honte ou que l'on découvre pour s'en moquer sans lui porter remède, — j'estime, au nom de la liberté de conscience, au nom de la pensée citée de Kardec et au nom de l'avenir du Spiritisme, qu'il est bon de le signaler franchement, sans réticence comme sans irritation.

Si le Spiritisme n'est pas scientifique, si, par conséquent, selon le Maître, nous n'avons pas le droit de proclamer encore son avènement — c'est à nous, spirites mes frères, c'est à notre légèreté et à notre orgueil que cela est imputable.

Bien entendu, je ne m'adresse ici qu'à la foule, innombrable, hélas ! des « spirites amateurs », tandis que je salue, comme modèles, ces convaincus, savants et chercheurs inlassables que nous comptons avec fierté parmi les nôtres.

Le Spiritisme ne tendra à devenir scientifique que du jour où tous ses adeptes, s'étant dépris d'un empirisme stérile, consentiront à appliquer à leurs investigations les procédés prudents et désintéressés de la méthode

scientifique, — car il n'est pas de foi, à l'heure actuelle, que ne doive justifier la raison.

Ceux qui possèdent des rudiments de connaissances, ces « demi-ignorants » qu'a stigmatisés Pascal, croient seuls avoir la science infuse. Or, plus on apprend, mieux on se rend compte du peu que l'on sait et plus on désire savoir, — car l'homme se lasse de tout, excepté de comprendre, et comprendre, c'est savoir.

Le spirite contemporain n'est dénué de l'esprit scientifique que parce qu'il ne met pas en application le « connais-toi toi-même » du sage, qu'il pêche par exclusivisme doctrinal, que sa curiosité se satisfait à trop bon compte ou est bridée par la crainte de mettre le sentiment aux prises avec la raison.

Donc, que le spirite ne soit plus « l'homme d'un seul livre » ou d'une seule sorte de livres. S'il veut se hausser au niveau de la doctrine qui prétend être reconnue un jour pour la synthèse de toutes les sciences et de toutes les religions, qu'il commence par devenir lui-même une sorte d'encyclopédie vivante. Qu'il pousse des enquêtes dans tous les domaines, qu'il prenne surtout contact avec tous ceux qui se donnent ou qu'il se donne pour adversaires. Qu'il étudie la psycho-physiologie avec Janet et Ribot, l'être subconscient avec Geley, la personnalité humaine avec Myers, l'extériorisation du double humain avec de Rochas, que sous la direction des ouvrages de Bernheim, de Liébeault et de de Rochas il expérimente dans le domaine de l'hypnotisme et du magnétisme. Que, par ailleurs, il apprenne à connaître les anciennes religions et l'ésotérisme dans les innombrables ouvrages historiques et philologiques qui traitent de ces passionnantes questions.

Et il se convaincra qu'il n'est pas suffisant d'avoir du bon sens (cette chose du monde la mieux partagée) pour se croire un passable observateur des phénomènes.

Que de fois j'ai entendu d'honorables et sincères spirites défendre ou soutenir leur foi par cet argument tenu pour irrésistible et sans réplique : « La Vérité est simple. Notre doctrine est la vérité même, puisque en théorie et en pratique elle est la simplicité même. »

N'est-ce pas faire d'un « comment » incertain la mesure d'un « pourquoi » plus incertain encore et oublier quels abîmes d'inconnu s'ouvrent constamment pour nous en nous-mêmes ?

Certes, nul plus que moi n'admire et n'envie, sans la moindre arrière-pensée d'ironie ou d'orgueil, la divine ingénuité de ceux que le Christ appelait tendrement « les pauvres en esprit », et pour qui Dieu, les lois du Cosmos et de la vie universelle ont perdu, dès ce bas-monde, leur caractère d'énigmes vertigineuses.



ANDRÉ GAUDELETTE

Mais vraiment, dans l'intérêt de l'évolution de l'intelligence et du cœur humains, dont le Spiritisme est, à notre avis, une des clefs principales, il est temps que nous apportions plus de conscience et d'ardeur à l'étude infiniment noble et ardue de l'âme et de ses destinées.

J'ai assisté, en effet, à de nombreuses séances de salon et à des séances populaires. A de rares exceptions près, j'ai conservé un souvenir navré des niaiseries dont j'y ai souvent été le témoin résigné, — j'ai été choqué, jusqu'à en souffrir, des inconcevables défis qu'au nom de la raison même, on y portait au bon sens le plus élémentaire, — j'ai été stupéfait et peiné de la facile crédulité, de l'enthousiasme irréfléchi et du zèle maladroit de certains adeptes, aux yeux desquels toute tentative loyale d'examen était anti-scientifique (!) ou injurieuse pour la doctrine et le producteur, incarné ou désincarné, du phénomène. Combien le cœur de nos frères et surtout de nos sœurs en Spiritisme a-t-il de raisons de croire, que leur raison ne connaît pas !

On ne pourra accuser, j'espère, de parti-pris, de mauvaise foi ou d'incrédulité, celui qui ose prononcer ce réquisitoire fraternel.

Je déclare être aussi convaincu que possible de la réalité de l'existence spirituelle et du perfectionnement graduel de notre individualité animique à travers les existences successives. Mais ce dont, avec les chercheurs sincères et désintéressés, je doute, jusqu'à preuve absolue du contraire, c'est que tous les phénomènes sans exception, sous quelque forme qu'ils se présentent et par quelque médium qu'ils se produisent, soient le fait exclusif des intelligences désincarnées.

Aksakof nous a magistralement prouvé, mais presque en vain, je vous assure, que l'Animisme et le Spiritisme sont étroitement mêlés dans le phénoménisme psychique.

Pour les distinguer l'un de l'autre, le critérium manque encore, car l'expérience nous enseigne que le témoignage des sens et celui de la raison, jouissent, en l'espèce, d'une assez médiocre valeur. Mais nous exploitons une mine dont les produits, pour s'offrir à nous avec le caractère d'alliages, n'en constituent pas moins une inépuisable richesse. Recherchons donc maintenant, avec confiance et à la lumière du précepte d'Allan Kardec, la pierre de touche à l'épreuve de laquelle nous sera un jour révélé l'or pur de la Vérité.

Et pour y réussir, apportons dans nos investigations le doute méthodique de Descartes, qui est le chemin de la certitude. Ne donnons à l'hypothèse prudente qu'une valeur d'auxiliaire momentanée. Établissons soigneusement l'objectivité, la réalité des faits et les conditions où ils se sont produits. Que les exigences de la raison et celles du sentiment s'harmonisent en

nous par l'exercice parallèle de l'observation extérieure et de la contemplation intérieure.

Attirant à nous la Vérité par l'ardent et respectueux amour que nous lui portons et convaincus que tant vaut l'homme, tant vaut le spirite et tant vaudra le Spiritisme, évertuons-nous, dans nos moindres actes, à rester dignes de la superbe philosophie que nous professons.

Par la puissance réelle de notre foi vécue, nous rallierons invinciblement la troupe grandissante de ceux qui, par orgueil, par paresse ou par dépit intellectuel, se trouvent être, selon l'expression de Léon Denis, des « pauvres de convictions ».

Et nous, les jeunes, que le Spiritisme a séduits et pénétrés, mêlons-nous activement, sans nous rebuter jamais, à nos contemporains de toutes classes, chez qui il n'est pas vrai, comme l'affirmait dernièrement un ministre du haut de la tribune de la Chambre, que tout germe de la croyance en un idéal soit irrévocablement détruit.

Faisant, avec Kardec, de son évolution dans le sens scientifique, la condition *sine quâ non* de l'épanouissement victorieux du Spiritisme et invariablement respectueux des découvertes de la science que nous mettrons toujours à profit, réagissons surtout contre les fâcheuses tendances de notre génération sur laquelle plane encore l'ombre mortelle des doctrines matérialistes.

Enfin, recueillons pieusement, quand il en sera l'heure, le flambeau que nous abandonneront nos aînés. Le souffle d'enthousiasme et de sincérité qu nous anime en maintiendra du moins la flamme haute, claire et réchauffante pour le plus grand nombre, s'il n'est permis qu'à nos descendants de la dispenser à tous les souffrants de l'Humanité.

ANDRÉ GAUDELETTE.

Décembre 1906.

Pour clore ce numéro spécial et laisser retomber le rideau qu'il a tenu soulevé afin de vous présenter les collaborateurs de la *Revue Cinquante-naire*, qu'il soit permis au rédacteur en chef de vous saluer respectueusement, chers lecteurs et lectrices, et de vous offrir avec ses vœux sincères, comme conte de Noël, ce vieux souvenir tiré de ses :

PAGES RETROUVÉES

Celles-ci datent de 1882... d'un quart de siècle. Je les arrache d'un journal de bord écrit sur le transport de l'État, l'*Orne*, dans une traversée des Antilles en France.

Je revenais vers la terre natale, après trois années vécues à la Martinique où j'avais connu tour à tour la joie, la douleur, les regrets, l'oubli et l'amitié, matériaux suffisants à une plume autre que la mienne pour écrire un livre rempli d'impressions humaines tour à tour cruelles et douces.

L'*Orne* avait fait la relève des troupes coloniales et des fonctionnaires à la Guyane, à la Martinique, à la Guadeloupe et rapatriait quelques passagers cueillis en ces beaux pays tropicaux.

La nuit sans lune était sombre malgré les étoiles d'or qui scintillaient au firmament; la mer était calme; l'hélice ralentissait la vitesse du navire comme si rien ne pressait le commandant d'arriver à Toulon, ou si les parages des Açores, que nous avions à bâbord et à peu de distance, ordonnaient la prudence. Le silence régnait sur le pont où les hommes de quart, sans rien craindre du vent ni des flots, reposaient allongés un peu partout.

J'étais monté à l'arrière fumer un cigare, et respirer la brise qui semblait parfumée de la senteur des orangers; je m'y croyais seul lorsqu'une voix douce m'interpella: « Vous ne jouez pas, capitaine? »

— « Non, comtesse, la partie de whist du commandant est au complet; j'ai écrit quelques pages et j'éprouve le besoin d'aspirer un peu d'air pur au sortir de l'entrepont enfumé. »

— « Vous écrivez, capitaine et quoi donc? »

— « Oh! comtesse, on a toujours quelque chose à écrire, des notes, des lettres... parfois des souvenirs à conserver. Vous-même, Madame, vous devez écrire; vos voyages diplomatiques vous ont certainement fourni bien des sujets intéressants à noter? »

Cette question posée en échange de celle qui m'avait été faite, je m'approchai de l'agréable passagère dont j'avais reconnu la voix et qui était allongée sur une chaise rotinée de Cayenne. Malgré l'ombre qui régnait sous la vaste tente abritant l'arrière des deux côtés du gui, je devinais dans le clair obscur la forme blanche, svelte et gracieuse de sa personne distinguée.

La comtesse de C... était née à la Martinique et avait épousé en France un consul revenant d'Italie et partant pour la Russie. Depuis, il avait servi aux États-Unis et, après un congé passé à Fort-de-France où la consulesse s'était retrempée dans l'affection familiale, M. de C... promu consul général était appelé à représenter la France en Espagne.

La passagère de l'*Orne* avait dû être fort jolie en son printemps et elle l'était encore en son été où sa beauté avait mûri doucement lui laissant un visage aimable sur lequel pas une ride ne commettait d'indiscrétion. Sa chevelure seule, dont la blancheur était coquettement poudrée à la maréchale, y posait un point d'interrogation. Cette femme mince, mignonne et gracieuse avait-elle trente-cinq ans? En comptait-elle cinquante? N'ayant

point eu le mauvais goût de le lui demander, je n'ai jamais su son âge.

Le commandant, homme du monde raffiné, lui faisait ce doigt de cour de bon ton, permis par les maris, témoignage d'une éducation pleine de galanterie et qui s'arrête à la limite permise, tout en laissant croire à une femme charmante qu'on regrette de n'oser aller plus loin.

Le consul général et la comtesse étaient les hôtes du capitaine de frégate commandant ; mais, dans les causeries de l'arrière, les officiers du bord et les passagers trouvaient plaisir à converser avec M^{me} de C... qui avait beaucoup vu et semblait avoir beaucoup retenu.

Je m'approchai d'elle, pressai la main gantée qu'elle me tendit gracieusement et, dès qu'elle m'eût autorisé à m'asseoir sur un fauteuil voisin du sien : « Il me semblait, lui dis-je, sentir en montant sur le pont, comme des
« effluves parfumés de fleur d'oranger. — « Et vous ne vous êtes pas trompé,
« capitaine, car le commandant nous disait ce soir au dîner que toute la
« nuit nous naviguerons sous le vent des Açores et qu'il n'est pas rare de
« percevoir en cette saison l'odeur des orangers en fleurs qui se propage
« par les journées et surtout les nuits pures et calmes comme celle-ci jus-
« qu'à plusieurs milles en mer. Avez-vous débarqué aux Açores, capitaine ?

— « Non, Madame, j'ai aperçu leurs belles montagnes bleues lors de mon
« retour du Brésil, il y a une douzaine d'années, mais je ne les ai pas
« visitées.

— « Je le regrette pour vous, capitaine, car c'est un joli pays, et lorsque
« vous êtes arrivé, j'envoyais mon âme errer là-bas près de Horta, dans l'île
« Fayal, où j'ai vécu près de trois ans, et dont j'ai gardé un souvenir char-
« mant quoique plutôt triste. Avant d'aller en France, une sœur que j'ai
« perdue depuis, était souffrante et le séjour des Açores lui fut bienfaisant.
« Sur ces petites îles aussi isolées que les terres des archipels océaniques, la
« vie passe douce, insouciant, dans une température tiède et constante qui
« rappelle les printemps chauds de France. De temps en temps un tremble-
« ment de terre ou un violent orage accompagné de pluies diluviennes
« vient troubler la monotonie d'une existence paisible, mais le calme repa-
« raît et rien ne vient atténuer le décor agréable offert par une végétation
« luxuriante et des montagnes admirables.

« Peut-être aurais-je gardé de mon séjour en ces îles odorantes un sou-
« venir moins durable, s'il ne m'avait été donné d'y voir des choses merveil-
« leuses pour l'esprit humain, faits incroyables dont le souvenir m'attriste.
« et m'enchanté encore... C'est bien loin de moi pourtant, mais vivrais-je
« cent ans que jamais la trace de ces images ne s'effacerait de ma mémoire.

— « Vous excitez vivement ma curiosité, comtesse, et peut-être que, si
« près des lieux où ils se sont accomplis, vous me les racontiez, vous feriez
« revivre, pour un auditeur attentif et pour vous-même, ces souvenirs que



LÉOPOLD DAUVIL

« la brume du passé a pu estomper, mais dont votre récit raviverait les couleurs.

— « Êtes-vous spirite, capitaine ? » me demanda tout à coup, ma voisine sur un ton presque éteint et comme en hésitant.

— « Non, Madame, (en effet, je ne l'étais pas alors, ou craignais de le devenir), « mais je n'ignore pas les faits étranges qui se rattachent au spiritisme et si votre « histoire » doit me faire pénétrer dans ce temple étrange dont « un ami regretté a essayé de m'ouvrir les portes, j'en éprouverai un plaisir « extrême. Racontez, comtesse ; vous allez me fournir, j'en suis certain, un « motif de plus de conserver de vous un souvenir gracieux. »

— « Vous êtes flatteur, capitaine, et votre amabilité, dont je n'abuserai pas, m'engage à évoquer des êtres que la mort a depuis longtemps fauchés « mais dont les âmes entendront peut-être ce récit mêlé de regrets qu'une « amie qui ne les a point oubliés aura du plaisir à vous faire. »

Et la comtesse de C... me raconta de sa voix douce, avec l'accent créole de son île, dans le silence de cette nuit maritime parfumée, ce que vous allez lire :

« Mon père, capitaine au long cours, faisait alors de fréquents voyages des Açores et de Madère en France pour le trafic des vins et des fruits et nous avait loué à Fayal, à une lieue du port de Horta, une coquette demeure cachée sous les orangers, les lauriers-roses, les bananiers et entourée de fleurs odorantes toujours vivaces. La mer était proche du chemin et nous nous plaisions, ma mère, ma sœur Laure et moi, à passer la plus grande partie du jour au bord de ses flots capricieux.

« Nous avions pour voisin un pasteur anglais, dont la fille, Fany, était venue endormir, sous ce beau ciel, un mal qui pardonne rarement mais qui, aux Açores, semble s'immobiliser. Miss Fany était poitrinaire ; cependant le docteur qui l'avait envoyée à Fayal, avait assuré au bon pasteur Finley qu'il y conserverait l'objet de sa tendresse s'il le préservait de toute fatigue, de toute émotion, de tout chagrin, prescription qui semblait facile à exécuter pour ce père qui tenait à éviter à sa chère enfant la fin cruelle de sa mère.

« Nous n'avions point tardé à nous lier d'amitié, car le caractère de cette jeune Anglaise était fait pour gagner l'affection que lui attiraient en outre sa grâce, sa douceur et sa beauté.

« Elle ne parlait pas français, nous ne connaissions qu'imparfaitement sa langue. Mais toutes, ainsi que son père, nous avions appris le portugais qui plus guttural que l'espagnol, n'est pas moins une jolie langue facile et harmonieuse surtout aux Açores où elle est mêlée d'un peu de patois indigène qui y ajoute quelque grâce.

« Fany n'était pas mélancolique ; mais, à de certains jours, elle semblait

moins communicative et son visage portait l'empreinte d'une fatigue que j'attribuais au mal qui sommeillait chez cette belle enfant blonde.

« Dans la petite anse où nous aimions à nous abriter à l'ombre de quelques rochers, des barques de pêcheurs donnaient de l'animation à ce petit coin tranquille et agréable... dont je possède encore une vivante aquarelle faite par Fany...

« Parmi les pêcheurs, il y en avait un qu'il était impossible de ne point remarquer, tant il était gracieux, alerte, et bien fait. Il s'appelait Maniello, il était mulâtre, c'est-à-dire fils d'un blanc et d'une fille de couleur, mais sa chevelure abondante n'avait plus rien de celle du nègre, et son teint très légèrement bistré faisait ressortir la beauté de ses traits. Sa voix était belle, et lorsqu'il s'éloignait de terre pour se livrer à la pêche, la brise légère nous en apportait souvent les notes harmonieuses. Fany aimait à l'entendre, et lorsqu'il revenait à terre et regagnait sa maisonnette, muette elle le suivait des yeux. Lui, nous saluait toujours avec grâce, et je n'avais pas été sans remarquer de quel regard tendre, quoique toujours empreint de respect, il accompagnait son : « Bonjour Mademoiselle Fany. »

« Il allait quelquefois à la montagne où demeurait Dolorès, sa mère, qui nous apportait chaque semaine des fruits et des œufs. Quelquefois, il demeurait absent plusieurs jours, et Fany devenait pâle et triste sans motif.

« Un jour, il se passa pour la première fois un fait si étrange, que vous auriez de la peine, non à le comprendre, capitaine... il est incompréhensible, mais à l'admettre, s'il ne s'était renouvelé bien des fois... Je vais vous le dire.

« Fany et le pasteur étaient allés faire une excursion à la montagne, le père suivant à pied sa fille montée sur une de ces mules au pied sûr, renommées aux Açores. Ils s'étaient arrêtés à l'un des coquets villages qui brillent au soleil, et s'étagent dans les bois d'orangers, et ils n'étaient rentrés qu'à la nuit. Ce jour-là Maniello était allé au large sur sa péniche, il chanta puis revint à terre de bonne heure, chercha des yeux Fany et, au lieu de gagner le village, il erra un moment sur la grève, puis, semblant céder à la fatigue, il s'étendit à l'ombre d'un rocher garni de vertes broussailles marines et s'endormit.

« A leur retour Fany et le pasteur s'arrêtèrent chez nous, et je remarquai le ton enjoué avec lequel notre jeune amie me dit : « Nous avons vu Maniello à la Montagne, il chantait sous les arbres et il m'a adressé de loin son plus joli sourire. » Laure et moi ne fûmes cacher notre surprise : « Vous avez fait erreur, Fany, lui dis-je, Maniello n'a pas quitté la plage où il dormait encore lorsque nous sommes rentrées. »

— « Vous voyez, ma fille, lui dit son père, je vous disais bien que vous vous étiez trompée, moi je ne l'ai pas vu ce jeune homme. Mais Fany, pâle, nous

assura qu'elle n'avait pas rêvé. Convaincues de l'erreur de la chère enfant nous gardâmes le silence.

« A quelque temps de là, c'est le contraire qui se produisit : le pasteur Finley et sa fille virent passer Maniello devant leur villa et les yeux du pêcheur s'arrêtèrent doucement sur ceux de Fany qui détourna le visage pour cacher la rougeur dont il s'était empreint, et c'est Laure et moi qui rencontrâmes Maniello dans un bois d'orangers où nous fûmes étonnées de le trouver endormi. Je voulus m'assurer que c'était bien notre beau pêcheur et je l'appelai... Il s'éveilla comme à regret, paraissant sortir d'un rêve agréable. « Comment, Maniello, lui dis-je, vous vous endormez ainsi... à quoi rêviez-vous donc ? — Pardonnez-moi, mesdemoiselles, mais depuis quel-
« que temps il me semble obéir à une force étrange et puissante qui me ter-
« rasse et m'endort, et mes rêves sont non moins bizarres car je me vois
« aussitôt transporté en un lieu où je suis certain de ne pas dormir, ainsi,
« je ferais serment que lorsque votre voix m'a fait sortir de mon rêve, j'étais
« devant la fenêtre de M^{lle} Fany et que j'ai salué M. Finley et échangé un
« regard avec sa fille... et il ajouta, malgré lui... Elle est si jolie... et si ma-
« lade ! »

« Redescendues à Horta, nous entrâmes chez les Finley qui nous attendaient pour nous offrir le thé. — « Quel dormeur que Maniello, dis-je, poussée malgré moi par la curiosité, croiriez-vous que je l'ai éveillé sous les bois de Lito où il faisait un beau rêve. »

« A mes paroles, Fany se leva, pâle, et regarda le pasteur. — « Père, lui demanda-t-elle, me suis-je encore trompée ? — Non aimée, ces demoiselles ont cru voir Maniello à la montagne, mais aujourd'hui, j'affirme l'avoir vu il y a deux heures passer là devant la villa et nous saluer de son air avenant. » Il n'y avait rien à répondre... le fait existait, nous étions bien certaines, ma sœur et moi, d'avoir parlé à Maniello, et M. et M^{lle} Finley de l'avoir vu passer devant le jardin à la même heure.

« Quelques mois plus tard, vers le soir, comme j'étais à la petite anse où je prenais mon bain seule avec Clara ma mulâtresse, Fany arriva, je remarquai sa pâleur et son air de profonde tristesse, même de souffrance.

« A mes questions, elle répondit par le silence, puis, après un moment d'hésitation, de lutte intérieure visible, elle éloigna nos deux suivantes et me dit d'une voix que je n'oublierai jamais : « Marie, chère amie, tirez-moi d'un doute cruel. Est-ce que j'aimerais Maniello, ou bien suis-je sous l'empire de ce beau pêcheur ?.. Il se passe entre lui et moi une chose si incroyable que je me résigne à vous la confier avant d'en parler à mon père :

« Dites-moi, chère Marie, un être humain peut-il se dédoubler ? Puis-je voir Maniello ici, alors que vous le réveillez au bois de Lito ? — Question difficile à résoudre Fany... j'ai lu le fait, mais je ne croyais pas qu'il fût pos-

sible. Ma mère m'a affirmé que, dans sa jeunesse, à la Martinique, on a vu à Fort-de-France, une belle jeune fille qui apparut plusieurs fois à son cousin, officier de marine, à qui elle était fiancée et dont elle devint l'épouse, alors qu'il était démontré qu'elle était à Saint-Pierre chez une de ses tantes. Elle apparaissait dans le jardin, elle cueillait une fleur, elle l'offrait à son cousin, lui donnait même un baiser puis s'évanouissait aux yeux émerveillés du jeune homme.

« Voilà le fait... qui n'est peut-être qu'une légende... du moins je le pensais, mais si Maniello.....

« Oui, chère Marie, Maniello a cette faculté d'émettre son double en dehors et loin de lui, mais est-ce lui, est-ce son âme que je vois?... et après une hésitation dans laquelle évidemment la pudeur de la jeune Anglaise livrait à elle-même un violent combat, elle ajouta en baissant la voix et les yeux : Je vais tout vous dire... je sens qu'il y a là un secret... mon cœur est coupable peut-être, mais, sans provoquer ce... comment dire?... ce phénomène, j'éprouve malgré moi du bonheur à y participer et, puisque j'ai promis de tout vous avouer, je crois que lorsque je vois Maniello je suis inconsciente... J'ai acquis la certitude que lorsque le pêcheur part pour la montagne je le verrai à un moment quelconque du jour... et chère Marie, là est ma faute, je serais désolée de ne pas le voir apparaître... Dois-je en faire l'aveu à mon père ? — « Oui Fany, le pasteur doit être averti de ce lien mystérieux qui vous attache à Maniello. » — « Eh bien je vais le faire dès ce soir, Marie, mais alors écoutez jusqu'au bout cette étrange histoire » :

« Il y a un mois, nous n'avions pas vu depuis trois jours celui que je ne sais plus par quel nom désigner, lorsqu'un soir que je venais de me mettre au lit et que je dormais déjà, je crois, je m'entendis appeler par mon nom. Je me levai malgré moi et courus à ma fenêtre qui, vous le savez, donne sur le jardin du côté de la montagne. J'ouvris sans crainte et j'aperçus Maniello qui leva vers moi ses beaux yeux, me prit la main, la porta respectueusement à ses lèvres et me dit doucement : « Bonsoir Mathilda, ma sœur aimée. » Je n'étais pas le jouet d'un rêve, je n'étais point hallucinée, je vis bien, reconnus et entendis celui qui me parlait; mais, subitement, il s'évanouit à mes yeux comme un léger nuage. Je me remis au lit et ne dormis pas; le lendemain, votre mère, votre sœur et vous, remarquant ma pâleur, me fîtes quelques questions auxquelles j'eus honte de répondre.

« Depuis lors, Maniello est revenu chaque semaine m'appeler, me baiser la main et me donner ce nom de Mathilda, puis a disparu comme la première fois...

« Mon esprit anxieux n'est point calmé... Je dirai tout à mon père, mais quand vient Maniello sans que rien décèle sa présence, je sens que je ne m'appartiens pas et je ne songerai point à éveiller mon père.

« Si tout s'était borné à cette vision si prompte qui me cause un bonheur que je ne puis vous cacher, je croirais à une manifestation de somnambulisme de ma part. Mais ce que je vais vous dire encore est venu entr'ouvrir des horizons si inadmissibles à mon cerveau, à mon cœur que vous allez me croire folle, Marie ; et Fany se jetant dans mes bras, se mit à pleurer.

« Je n'osais la questionner, j'avais peur d'un aveu au-devant duquel je n'osais aller, mais je ne doutais nullement de sa pure innocence.

« Écoutez tout, continua-t-elle en prenant ma main et en la mettant sur son cœur, voyez, je suis calme, et pourtant je dois rêver. Cette nuit, sous le reflet de la lune argentée, Maniello m'a appelée... Mathilda !... Heureuse je volai à la fenêtre. « Venez au jardin, ma sœur, » me dit-il. Je répondis sans crainte à son appel et lorsque je fus près de lui je reconnus Maniello, mais ce n'était plus le pêcheur Agorien ; non, c'était un jeune seigneur, qui me fit asseoir sur le banc du grand citronnier, s'agenouilla près de moi, et me dit : « Écoutez, ma sœur, cette chanson de Pétrarque mon amie ; et, de sa voix sonore et pure mais avec un organe plus tendre il me chanta des vers du poète italien, que je reconnus, Marie, pour les avoir entendus déjà... où ?... quand ?... C'est ce que m'expliqua Maniello qui me reporta avec lui, dans un passé reculé de cinq siècles, lorsque j'étais sa sœur... Il me dit qu'alors j'étais belle... très belle et qu'il était jaloux de moi... au point qu'un soir il provoqua en combat singulier et blessa à mort un jeune Vénitien qui m'aimait. Après ce crime, il avait dû s'enfuir et ne m'avait jamais revue... Était-ce un rêve, ma chère Marie ? En voici la fin. « Maintenant que vous connaissez tout « de notre passé, ajouta Maniello, sachez que je suis revenu en cette vie « pour vous revoir un seul instant... je ne reparaitrai plus qu'une fois pour « vous donner un dernier baiser. Maniello le pêcheur ne sait rien... je suis « son âme... Son corps repose endormi là bas ; et, de son doigt, le jeune « Italien désignait la montagne. « A bientôt, dans une autre vie où j'aurai « enfin le bonheur de vous aimer toujours, et d'être votre époux... Au revoir ! « le jour où vous mourrez, Mathilda..., mon âme... (celle de Maniello) suivra « la vôtre.. Adieu ! » Et la vision disparut... Ce matin, à l'aube, mon père, me trouva endormie ou évanouie sous le grand citronnier. J'étais donc sortie. Maintenant, dites-moi, Marie, si je suis folle !

— « Non Fany vous n'êtes point folle... Mais...

— « Mais quoi, Marie ?

— « Vous êtes somnambule et, dans tout cela, vous êtes le jouet de votre imagination « du moins, telle était alors ma conviction. »

« Maniello ne revint plus éveiller Fany, mais plusieurs fois, en dépit de mes doutes, il fallut bien constater que le pêcheur étant chez Dolorès au Lito, démontrait sa présence à Horta où elle fut visible de nous tous.

« La pauvre Fany semblait heureuse de ces visions, et je n'ai jamais douté

que le beau pêcheur avait fait une douce impression sur le cœur de cette belle enfant qui resta toujours innocente et pure.

« Une année passa pour elle dans des alternatives de joie, de mélancolie, et de tristesse ; sa pâleur allait s'accroissant, son état de langueur s'aggravait rapidement. La pauvre fille déclina de jour en jour.

Elle venait s'asseoir parfois encore avec nous sur la grève où elle cherchait du regard la venue de Maniello, et, ce que ni le pasteur ni nous, ne pûmes jamais comprendre, c'est que le beau pêcheur, tout en saluant la jeune malade avec une touchante sympathie, se rendait à sa barque ou retournait au village comme un garçon dont le cœur est libre de tout amour.

« Un soir que la mer était calme et que la beauté du ciel et la douceur de la température invitaient à passer la soirée dehors, nous étions allées chercher les Finley pour nous asseoir avec eux sur la grève. Fany était languissante et muette ; ses yeux, errant sur les flots, ne se détachaient point d'une barque de pêcheur dont la rame avait signalé la présence non loin de nous. Tout à coup une délicieuse romance dont nous ne pouvions distinguer les paroles arriva jusqu'à nous, apportée par la brise et chacun reconnut la voix sonore et harmonieuse de Maniello. Alors, Fany, pâle, se dressa, les regards tournés vers la direction de Maniello, puis, allongeant la main vers ce point, elle s'écria : « La Canzona di Pétrarca ! » puis elle tomba évanouie dans nos bras en criant : Maniello !

« La barque, comme si le pêcheur eût entendu son nom ou deviné la détresse de celle qui l'avait prononcé, revint à la plage, où Maniello jeta ses rames et, sautant à terre, il s'écria en accourant vers nous tristement : « Je me suis encore endormi malgré moi... j'ai entendu sa voix qui m'appelait... » Et, dans ses bras vigoureux il enleva Fany comme une enfant et la transporta sans qu'elle eût repris connaissance jusqu'à sa demeure où nous la déshabillâmes et la mîmes au lit.

« Le lendemain, comme j'étais près de son lit, elle me dit : « Marie, ma folie continue, elle ira jusqu'au bout ; cette nuit, Maniello est venu me donner son dernier baiser... il est entré sans bruit et s'est approché de mon chevet... C'était son baiser de nos fiançailles ! Oh, Marie ne souriez pas... Je sens que nous serons bientôt réunis et pour toujours... Il y a si longtemps que mon bien-aimé me cherche ! Marie, après que je serai morte, si vous rencontrez encore Maniello au bord de la mer où à la montagne, vous pourrez dire alors : Pauvre Fany, elle avait rêvé ! »

« Le lendemain dans la matinée une secousse de tremblement de terre ébranla fortement la demeure du pasteur et la nôtre, un orage éclata violemment et les échos de la montagne répercutèrent les terribles coups du tonnerre. Puis le calme revint.

— « C'est l'annonce de notre fin ! » dit à voix basse Fany qui n'était plus

qu'une ombre... et, à 2 heures, cette vierge, ange de douceur et de souffrance, s'envola au ciel. A cet instant, Maniello passa en courant devant le jardin sans détourner la tête se rendant vers la petite anse. Il ignorait sans doute la mort de celle qui mourait de son amour innocent, mais je fus surprise de ne pas le voir s'arrêter un instant.

« Nous restâmes tout le jour et toute la nuit près du corps diaphane de la morte disparaissant sous un grand voile blanc et sous les fleurs. Laure, ma sœur, avait couronné son front pur de fleurs d'oranger.

« Le pasteur agenouillé priait et pleurait doucement. Sa grande douleur était muette. Vers minuit des bruits de pas lourds attirèrent notre attention et nos regards vers la fenêtre ouverte; des pêcheurs portaient sur une civière le corps d'un mort que suivait une femme poussant des sanglots... Le cadavre était celui de Maniello que ses camarades avaient trouvé sur la grève où la mer avait rejeté la barque et le pêcheur... La femme était la pauvre Dolores, sa mère.

« Deux jours plus tard, nous accompagnions au petit cimetière d'Horta, ombrés et fleuris, la dépouille légère de la pauvre Fany et, derrière nous, suivait le cercueil de Maniello porté par les pêcheurs en deuil.

« Leurs tombes sont voisines, et l'herbe qui les recouvre sans doute aujourd'hui n'en doit plus former qu'une seule... Pendant l'année qui suivit la mort de Fany et de Maniello, j'allai chaque semaine déposer une gerbe de fleurs au pied des croix de bois sous lesquelles dorment depuis vingt ans ces mystérieux amants! »

Puis, baissant la voix dans laquelle je sentais passer des larmes, la comtesse ajouta lentement : « Voilà capitaine le pèlerinage que, pieusement, mon âme était allée faire sur la terre voisine qui exhale pour moi ses chères senteurs, lorsque votre présence l'a rappelée en moi.

« Voilà ce souvenir tel que l'a gardé ma mémoire... Il est bien étrange, n'est-ce pas? Croyez-en et faites-en ce que vous voudrez ! » Et, me tendant de nouveau sa main que, très ému moi-même par ce récit, je portai silencieusement à mes lèvres, la petite comtesse ajouta en se levant : «... Devenez spirite, capitaine, votre cœur comprendra les beautés de notre croyance, le mystère divin des vies successives et de la réincarnation qui fait de la mort une amie qu'on voit arriver sans l'appréhender... Et si tout cela n'était pas vrai... Quel doux rêve quand même ! »

Je rentrai dans ma cabine et j'écrivis ce que, pour vous, mes amis, je viens de recopier.

LÉOPOLD DAUVIL

BIBLIOGRAPHIE.

Pour tous les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire nous donnons dans la bibliographie la copie in-extenso de la Prière d'insérer jointe à ces ouvrages.

Un compte rendu plus détaillé paraît, en outre, dans la Revue suivante pour tous les ouvrages dont il est envoyé deux exemplaires.

Docteur L. MOUTIN. — **Le Magnétisme humain, l'Hypnotisme et le Spiritualisme moderne**, considérés aux points de vue théorique et pratique. Un volume in-16 de 477 pages. Prix, 3 fr. 50.

Le Dr Moutin n'est pas seulement l'un des hommes qui, aujourd'hui, connaissent le mieux la science de l'hypnotisme et du magnétisme animal : il est encore l'un de ceux qui ont, par leurs travaux personnels, contribué le plus utilement au progrès de cette science ; et maintes de ses découvertes, maint procédé pratique de son invention, sont désormais admis dans l'Europe entière. Aussi le livre qu'il vient de publier nous apporte-t-il un témoignage infiniment précieux sur l'état présent de questions dont il n'y a plus personne qui puisse contester sérieusement le très vif intérêt scientifique et philosophique. De la façon à la fois la plus claire et la plus précise, le Dr Moutin y démontre la réalité de ce *fluide magnétique* qu'une école de savants s'est trop longtemps obstinée à nier et qui, soigneusement défini et étudié, promet de devenir l'un des agents les plus puissants de l'hygiène, de la médecine, et de la pédagogie de demain. Mais plus curieuses et plus instructives encore, peut-être, sont les pages où l'auteur, après nous avoir avoué son ancien scepticisme à l'égard des phénomènes spirites, nous raconte la série des expériences et des réflexions qui l'ont conduit à reconnaître la réalité de ces phénomènes, et la nécessité d'attribuer quelques-uns d'entre eux à des causes surnaturelles, ou tout au moins mystérieuses et insaisissables.

J.-R. POIRSON. — **Découverte de l'âme en soi-même**
par la Trinité : prix 3 fr. 50.

Si l'auteur atteint son but, qui est de se faire reconnaître par son chef, ce livre commence une carrière dont on ne verra pas la fin.

Si, par suite d'erreur involontaire, il est rejeté, il sera l'ennemi de tout le monde, car il relègue l'esprit humain au second plan, et qu'y a-t-il de plus féroce que l'amour-propre blessé ?

En attendant, il a un mérite. C'est que, dans la Théologie et la Philosophie les plus hautes, il n'ait pas employé un terme ni une expression qui, prise en elle-même, ne soit du plus vulgaire langage.

Sa clarté ne vient que du choc d'expressions simples.

Rédemption, (roman satanique), par RAYMOND MAYGRIER : prix 3 fr. 50.

Très connu des Spiritistes et des Occultistes, l'auteur, dans son nouveau roman de *Rédemption*, nous initie au culte mystérieux et réel du Satanisme.

Il nous montre, en des scènes émouvantes et très dramatiques, son héroïne, esclave d'abord du vice et de Satan s'acheminant à la Rédemption à la faveur d'un amour chaste et naïf.

Dans *Rédemption*, M. Raymond Maygrier évoque, sous une forme saisissante, le pacte infernal, les pratiques de l'Envoûtement, l'intervention des démons succubes, et, enfin, la possession démoniaque.

Ce roman, vraiment nouveau et sortant de la banalité courante, est appelé à un très grand succès.

Cours abrégé de spiritisme.

Une excellente petite brochure d'une cinquantaine de pages nous a été adressée d'Alger ; nous l'avons lue avec plaisir et l'opinion que nous en avons gardée est qu'il faudrait la répandre dans les classes populaires.

Avoir une idée exacte du Spiritisme au bout d'une heure est un résultat efficace.

Ces notions ont été dictées par un invisible à M^{lle} Jeanne Fanau, jeune médium d'Alger, âgé de seize ans, du mois d'avril au mois de juillet 1906, en douze séances dont chacune compose un chapitre de ce petit cours.

Sa clarté, sa netteté démontrent la lucidité de l'ami de l'espace venu à nous.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les paroles dernières qu'il dicta après avoir terminé son cours : « A ceux qui cherchent à résoudre le grand problème de la vie d'outre-tombe, ceux que le néant effraie ou que le doute angosse, un ami invisible, un ami de l'espace, dédie ces quelques pages pour dissiper leur erreur, leur trouble ou leur effroi, et ouvrir leur âme au rayon de lumière qui les guidera dans la voie de la grande vérité, immuable et divine. » Chaque chapitre est d'une grande simplicité et peut être compris et appris par cœur aux enfants. La morale renfermée dans chacun d'eux par une lecture répétée, en famille, fera pénétrer sa bienfaisante influence dans tous les cœurs.

On serait heureux de répandre à profusion ce petit livre en l'offrant *gratis pro Deo*, mais hélas tout se paie, tout se vend, et il doit être acheté, mais

son prix de 0 fr. 25 permettra à tous les pauvres lecteurs de l'acquérir chez LEYMARIE à la Librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques.

Que chacun le copie et en multiplie ainsi la propagande.

Magnétisme vital, par Ed. GASC-DESFOSSÉS : Prix 5 francs.

Le magnétisme humain, l'hypnotisme et le spiritualisme moderne, considérés aux points de vue théorique et pratique : Prix 3 fr. 50.

Voici deux ouvrages, — dont le premier paraît en seconde édition, — qui tendent à attribuer la possibilité scientifique à l'hypothèse du magnétisme vital, si résolument rejetée jusqu'ici par la science officielle. Ce sont deux compilations excellentes, deux riches ouvrages de synthèse, avec, toutefois, des parties originales et véritablement neuves.

Le livre de M. Gasc-Desfossés, préfacé par l'éminent psychologue M. Boirac, expose, dans une première partie pratique, une longue série d'expériences, et en particulier celles par lesquelles le comte de Puyfontaine, à l'aide de son galvanomètre, révéla l'existence d'un courant organique humain. Dans une seconde partie, toute théorique, l'auteur établit des analogies fécondes entre les résultats des expériences de nombreux chercheurs et savants, sur les effluves magnétiques, l'extériorisation de la sensibilité et la télépathie. Dans une troisième partie, fort attachante, il tire, de son examen des faits et des théories, une succession d'inductions scientifiques, concernant la biologie, la thérapeutique et la physique générale, et quelques inductions philosophiques rationnelles, qui intéresseront particulièrement les penseurs que passionne le problème psychique.

L'ouvrage du Dr L. Moutin complète admirablement celui de M. Gasc-Desfossés, en ce qu'il contient, à l'appui de la doctrine défendue, un exposé et une discussion scientifique des plus récents faits observés dans le vaste domaine du psychisme.

Ces deux ouvrages, à cause de leur sincérité toute scientifique et de leur puissant intérêt aux points de vue théorique et pratique, ont leur place marquée dans la bibliothèque du chercheur.

On les trouve tous deux à la librairie LEYMARIE, 42, rue Saint-Jacques, aux bureaux de la *Revue Spirite*.

A. G.

L'Hypnotisme et le Spiritisme, par le Dr Joseph LAPPONT, médecin de Leurs Saintetés Léon XIII et Pie X. Prix : 3 fr. 50 à nos bureaux.

Sous ce titre paraît la traduction française, impatiemment attendue, du livre qui obtint, il y a quelques mois, un si considérable succès en Italie et dont l'apparition provoqua un immense retentissement dans le monde, tant

en raison de sa valeur intrinsèque qu'à cause de la personnalité de son auteur. Celui-ci, après avoir ainsi livré courageusement à la publicité son testament de savant et de penseur, vient de mourir, comme si sa tâche était désormais accomplie. On sait quelles curieuses circonstances ont précédé sa mort, qu'un de ses malades lui annonça trois mois d'avance, en même temps que la sienne propre et celle d'un infirmier qui l'assistait.

Nous ne doutons pas que la traduction de ce livre, document précieux qui fera époque dans l'histoire de l'évolution de la pensée humaine, n'ait le même succès que l'original.

A. G.

Psychologie morbide collective, par le Dr EDMOND DUPOUY. Prix 3 fr. 50 à la Librairie LEYMARIE, 42, rue Saint-Jacques, à Paris.

Sous ce titre, M. le Dr Dupouy, l'auteur connu de *Sciences occultes et physiologie psychique*, fait paraître une étude historique, scientifique et philosophique des divers phénomènes d'origine hystérique qui se sont déroulés dans les milieux si spéciaux des monastères et couvents de religieuses depuis le moyen âge jusqu'à nos jours.

Nous nous bornons à annoncer la mise en vente imminente de cet ouvrage remarquable et sans précédent, dont nous avons eu le manuscrit entre les mains et dont nous renvoyons au mois prochain l'examen détaillé.

A. G.

Éphémérides perpétuelles, par E. C..., ancien élève de l'École Polytechnique. — Un volume in-4° avec 8 grandes planches hors texte. Prix : 6 francs, à la Librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques.

Les récents travaux scientifiques ont attiré l'attention des savants sur le rôle des actions cosmiques dans la météorologie et dans les manifestations physiques du globe. Même un groupe de chercheurs reprenant les idées des anciens sur la généralité de l'influence cosmique, reconstituent sur des bases nouvelles et expérimentales, l'antique science des astres.

Mais toutes ces études nécessitent une prompte détermination des positions des planètes pour toute époque passée et à venir sans recourir à des calculs longs et savants. Les *Éphémérides perpétuelles* comblent la lacune qui existe à cet égard. Avec cet ouvrage, on peut, en quelques instants et par des moyens à la portée d'un enfant, puisqu'il s'agit simplement d'appliquer un rapporteur sur des graphiques après relevé de quelques nombres dans des tables, on peut obtenir toutes les coordonnées des astres pour une date quelconque.

Le soin qui a présidé à l'établissement et l'impression des tables et des planches recommande particulièrement l'ouvrage.

A. BOUVIER. — **Etude sur la réincarnation.** Les preuves philosophiques, morales et scientifiques. Conférence faite à la Salle Kardec, à Lyon. — Prix : 50 centimes. *Brochure recommandée.*

A. ERNY. — **De l'Identité des Esprits.** Brochure intéressante, (depuis un an épuisée), qui doit être entre les mains de tous les spirites et des chercheurs. Nouvelle édition vendue au profit de l'Œuvre de secours aux vieillards nécessiteux. — Prix : 50 centimes.

G. PHANEG. — **Louis XVII et l'Astrologie,** avec une lettre autographe du Duc de Normandie et cinq figures astrologiques. Préface de *Ad. Lanne.* — Prix : 1 fr. 50.

Nous rendrons compte de ces brochures dans un prochain numéro, la place nous manquant dans celui-ci.

UNE NOUVELLE PLANCHETTE A MÉDIUM

La librairie Leymarie met en vente une nouvelle planchette à médium qui, par sa disposition à double fin et par sa fabrication soignée, est une petite merveille de précision et d'ingéniosité.

On connaît les deux sortes de planchettes mobiles dont se servent habituellement les médiums.

L'une d'elles, dite planchette à écriture automatique, est composée essentiellement d'une tablette en acajou de forme triangulaire, munie à la base de deux roulettes. Au sommet, une armature métallique, pourvue d'une vis, permet de fixer un crayon dont la pointe reposant en même temps que les roulettes sur une feuille de papier, trace, suivant les médiumnités des expérimentateurs qui placent leurs mains sur la planchette, des signes, des mots, ou des dessins.

L'autre, dite planchette à index, est composée d'une tablette en acajou reposant sur quatre pieds feutrés dont l'un, plus long et diagonalement placé, désigne les lettres choisies successivement dans l'alphabet imprimé devant lequel se meut l'appareil.

Ces deux sortes de planchettes présentent le même inconvénient d'une mobilité insuffisante, qui, en occasionnant à la longue une fatigue aux médiums, nuit à la rapidité et à la qualité des communications.

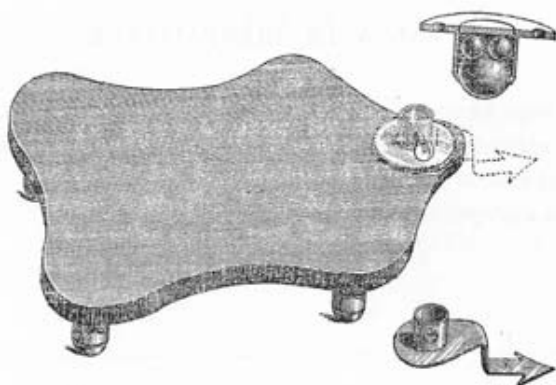
Dans la nouvelle planchette que nous recommandons vivement au public, l'inventeur, un habile mécanicien, a réuni les caractéristiques des deux planches précédentes et le perfectionnement apporté consiste en quatre pieds bas, munis de roulements à billes sur billes, grâce auxquels le système se déplace d'un mouvement extrêmement aisé et silencieux.

Une flèche en métal joue le rôle d'index lorsque les expérimentateurs communiquent avec l'invisible par l'alphabet ou « oui-ja ». S'ils désirent obtenir de l'écriture ou du dessin automatique, ils n'ont qu'à retirer la flèche et qu'à lui substituer un crayon.

La planchette proprement dite est en noyer verni. Les pièces métalliques sont soigneusement nickelées. Comme on le voit d'après le dessin ci-contre, l'appareil se présente sous un aspect à la fois robuste et élégant.

Ce précieux auxiliaire des médiums commençants ou développés est appelé à un très grand succès. Il est mis en vente dans nos bureaux, au prix de DIX FRANCS.

A. G.



Planchette à Médium, avec quatre pieds à deux rangs de billes, une douille porte-crayon pour obtenir l'écriture mécanique et une flèche pouvant servir au plateau alphabétique. Prix. **10 fr.**

CARTES POSTALES A ILLUSTRATIONS MÉDIANIMIQUES

C'est une application de la médiumnité dessinante à la carte postale. Il ne manquait plus à la carte postale que de répandre par le monde des dessins médianimiques. C'est l'idée que vient d'avoir et de mettre à exécution un éditeur allemand qui nous présente quelques séries contenant chacune une demi-douzaine d'exemplaires. Sur chaque carte s'offre en réduction un dessin médianimique, somptueux tant par la complication étrange des traits que par l'harmonieuse coloration des fleurs reproduites.

Le médium, une femme du peuple, a exécuté ces chefs-d'œuvre bizarres en état de somnambulisme. A l'état normal, cette femme est absolument incapable d'utiliser, même de façon médiocre, les pastels que les artistes désincarnés lui font manier avec une véritable maîtrise, lorsqu'elle est sous leur puissance.

Chaque série franco de port est vendue un franc à nos bureaux.

A. G.

APPEL A LA BIENFAISANCE

Ayant reçu beaucoup de demandes de malheureux, nous insistons tout spécialement auprès de nos abonnés qui auraient de vieux vêtements à nous envoyer.

On peut envoyer en port dû.

Le Directeur-Gérant :

PAUL LEYMARIE

Le Rédacteur en chef :

LÉOPOLD DAUVIL.